This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Span. 208.2

Harvard College Library

THE GIFT OF

STEPHEN SALISBURY,

OF WORCESTER, MASS.

(Class of 1817.)

10 April, 1899.

ÉTUDES

SUR LE

MOYEN AGE ESPAGNOL

CHALON-SUR-SAONE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU

LUCIEN DOLLFUS

ÉTUDES

SUR LE

MOYEN AGE ESPAGNOL

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1894

Span 208.2

APR 10 1899
LIBRARY.

Salisbury fund

LES MUZARABES

LES MUZARABES

Un soir de déroute, des cavaliers arabes ramassèrent au bord du Guadalete une couronne au cercle gemmé, et trouvèrent un cheval blanc, la selle vide, embourbé près du fleuve obstrué de cadavres.

Roderik, le fils de Theodefred et de Ricilona, le dernier roi goth, était entré dans la mêlée vêtu de pourpre, étincelant de perles et de rares métaux, debout sur un char de guerre tout incrusté d'ivoire que traînaient deux mules blanches. Il conduisait son peuple derrière lui, cent mille hommes, une armée tumultueuse « comme une mer agitée ».

Ce qu'il devint, nul ne l'a jamais su. Les musulmans affirment que le Berbère Tarik ibn Zeyad lui troua la poitrine d'un coup de lance et envoya sa tête, embaumée dans du camphre, au khalyfe Walid, à Damas. D'autres prétendent qu'il périt dans le fleuve, emporté par la déroute des siens. Le moyen âge crut découvrir sa sépulture en une église de Viseo, sur la terre portugaise. L'épitaphe disait : « Ci-gît Roderik, ultime roi des Goths. »

Et voici ce que conte le Romancero. Roderik s'en-

fuit, ses armes rompues et son cheval las ; à force d'avoir frappé, son épée était ébréchée comme une scie. Il s'enfuit à travers la montagne et la forêt, et vint chez un ermite, lui demandant âpre pénitence, car il avait, lui, le roi, déshonoré la fille du comte Julian ou Don Illan, celle qu'on nomme la Cava. Or c'était pour ce crime que Dieu châtiait l'Espagne. L'ermite se mit en prière : le ciel lui révéla l'expiation. Au fond d'une tombe, le roi coupable s'étendit, un serpent à son côté. Le troisième jour, l'ascète s'approcha de la tombe ; il appela Roderik. Une voix répondit du sépulcre : « Jusqu'à présent il ne m'a touché. Dieu ne le voulait point. » Quand l'ermite retourna, une prière angoissée s'entendait sous la dalle. « Dieu me soit en aide, gémissait-on, le serpent me mange, il me mange par où j'ai le plus péché ! »

La monarchie visigothe était morte à Xerez (711). Pendant trois jours, les cavaliers de l'Islam avaient traqué les fuyards et massacré le troupeau dispersé des vaincus. Les plaines restèrent toutes blanches d'ossements.

L'invasion arabe trouva dans les Juifs des auxiliaires exaspérés par la persécution. Rekared, à peine converti au catholicisme, les emmure dans les juiveries. Sisebuth, sur le conseil du Byzantin Héraclius, les bannit ou les baptise de force. Quiconque ne se convertissait pas dans un délai d'un mois, subissait le supplice du fouet et de la décalvation. Egiza, pour encourager l'apostasie, déclare noble et libre d'impôt

tout Hébreu qui de cœur embrassera la religion chrétienne. Plus tard, il fait réduire en esclavage celui qui persévère en la loi de Moïse, avec confiscation de ses biens ; les enfants sont enlevés à leurs parents dès la septième année pour être élevés dans la foi du Christ. On venait de découvrir une conspiration des Juifs pour livrer l'Espagne aux Arabes. Sous le tyran Witiza, comme l'appellent les chroniques ecclésiastiques, les proscrits rentrent en masse, rapportant avec eux l'implacable haine née d'un long exil. Aussi, quand apparurent les hommes d'Allah, secondés par la traîtrise d'Oppas et de Julian, ce sont eux qui leur ouvrent les portes de Tolède, la cité royale, la ville des conciles.

Après Xerez, à l'approche des vainqueurs, Ibères et Visigoths s'enfuyaient vers le Nord. Les moines abandonnaient leur couvent, les évêques quittaient la chaire épiscopale, transportant avec eux les précieuses reliques et les livres sacrés. Avant même que l'ennemi n'arrivât devant Tolède, Urbain, primat d'Espagne, courut cacher au fond des Asturies la chasuble en toile céleste, « œuvre angélique » offerte à saint Ildefonse par la Vierge Marie. Les fidèles ensevelirent ces mystiques trésors en une caverne proche des lieux où s'éleva depuis la ville d'Oviedo.

Grenade et Cordoue, désertes d'habitants, furent repeuplées de Juifs et d'Arabes.

Enfin, las de reculer, étranglés entre les montagnes et la mer, les chrétiens désespérés se jetèrent sur les envahisseurs. Des hommes farouches, vêtus de peaux,

se retournèrent soudain, les fauchards en avant. Ils chargèrent sans ordre, enragés par la défaite. Ce premier choc a nom Covadonga, un jour glorieux autant que Marathon, où plus d'un Cynégire inconnu dut égaler le frère d'Eschyle. La veille du combat, Pelayo, le chef proclamé dans la sierra, vit, dit-on, une croix lumineuse resplendir au fond des cieux. Elle n'ajoute rien à la victoire, la légende qui montre les rochers s'écroulant d'eux-mêmes sur les infidèles en fuite et leurs propres flèches revenant percer leur poitrine. Le miracle est dans l'héroïsme (718).

Le royaume des Asturies grandit, un coin de terre rocheuse aussi dure que ses habitants, ceux que César Auguste eut tant de peine à dompter. Chaque année, le sol reçoit son bain de sang. Ils bataillent pour exister, Pelayo, Alphonse le Catholique, Froïla, Alphonse le Chaste, l'allié du grand Karl, Ramiro, qui triomphe avec l'aide de saint Jacques. Entre deux tueries, ils bâtissent des monastères, enrichissent les églises, fortifient les cités, adorent les reliques. Victorieux ou vaincus, ils résistent, si tenaces que les tout-puissants khalyfes, ombre d'Allah, n'ont jamais pu leur arracher ce morceau de montagne. Plus tard, au lendemain de Bayonne, c'est un clocher des Asturies qui sonnera le premier tocsin contre Bonaparte.

La conquête musulmane avait ramené les Goths à la barbarie d'Alarik et d'Ataülf. En 765, au retour d'une incursion, sous Froïla Ier, les Arabes décrivent ainsi les sauvages habitants des Asturies et de la Galice, les

rebelles, comme on disait à Cordoue : « Ils sont chrétiens et parmi les plus braves d'Afrank, mais ils vivent à l'instar des bêtes fauves ; jamais ils ne lavent leurs corps ni leurs vêtements ; ils ne les changent point et les portent jusqu'à ce qu'ils tombent, tout déchirés, en haillons. Ils entrent dans les demeures les uns des autres sans en demander permission[1]. » Ce qu'un chroniqueur dit de Froïla Ier, *asper moribus fuit*, s'applique au peuple entier. Il vivait de guerre et de rapine. Chez les Asturiens l'argent était chose inconnue. Leur commerce consistait en échanges d'armes et de troupeaux.

Cependant tous les chrétiens n'avaient pas déserté leur foyer ; beaucoup préférèrent encore le joug infidèle à l'héroïque exil des sierras. Les Arabes d'ailleurs n'abusèrent point de la victoire, par modération ou par crainte d'exaspérer la résistance.

Quand Tarik pénétra dans Tolède, aucun massacre ne souilla son entrée. Les habitants livrèrent armes et chevaux. Le conquérant berbère exigea des otages. Quiconque abandonnait la ville, perdait ses biens, mais, en échange d'un tribut modéré[2], ceux qui vou-

1. Antonio Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España* (II parte, cap. XVIII).

2. Suivant Ayala (*Crónica del Rey Don Pedro*, éd. Sancha, p. 62 et suivantes) les Tolédans ne payèrent jamais aucun impôt aux Arabes, non plus qu'aux rois castillans. Le premier serait l'*alcabala*, librement consentie par eux, en 1342, sous Alphonse XI, après la victoire du Rio Salado. Le chroniqueur

laient rester conservaient leurs juges et leurs lois, le libre exercice de leur religion et leurs églises, sauf la cathédrale qui devint mosquée[1]. Il était seulement interdit d'en élever de nouvelles sans le consentement des vainqueurs et de faire aucune procession en dehors des lieux consacrés. Défense en outre d'insulter ou de châtier le chrétien qui embrasserait la foi du Prophète.

En l'ancien palais de Tolède, le chef au crâne rasé trouva vingt-cinq couronnes reluisantes d'hyacinthes et d'autres pierreries. Sur chacune on lisait un nom royal gravé dans l'or. Ces diadèmes avaient ceint jadis la longue chevelure des rois visigoths.

Un autre envahisseur, Mousa ibn Noseyr, qui venait de réduire l'Andalousie et de prendre Séville, se jeta sur la Lusitanie. Dans sa marche triomphante, des chrétiens guidaient son armée. Les fortes cités s'ouvraient à l'approche du musulman, car « la Providence avait mis en sa main la corde de la félicité ». Mérida seule s'entêta contre la fortune. Enfin, affamés et brisés par un long siège, les défenseurs songèrent à traiter. A la première entrevue, leurs envoyés furent reçus par Mousa, tout blanchi par l'âge. Comme les mêmes hommes revinrent quelques jours après, ils

attribue la générosité de Tarik au grand désir qu'il avait d'entrer dans Tolède promptement.

1. Les chrétiens ont fort exagéré les dévastations des Arabes. Ainsi, l'archevêque Don Rodrigo prétend qu'ils brûlèrent toutes les basiliques d'Espagne (*De Rebus Hispanicis*, lib. III, cap. XXI).

virent avec stupeur la longue barbe du chef arabe subitement devenue d'un brun roux (il l'avait teinte avec du henné). Comment résister à qui possédait un pouvoir magique et rajeunissait au gré de ses désirs ? Quelle était donc la puissance d'un tel peuple ? Et Mérida se soumit parce qu'une barbe avait changé de couleur.

Les conditions furent celles de Tolède, un peu plus dures, la ville ayant résisté. Armes et chevaux rendus, les biens de ceux morts dans la lutte ou réfugiés en Asturies confisqués ; le trésor des églises saisi. Les autres conservaient leur avoir et la liberté de leur culte. Parmi les otages livrés, se trouvait la reine Egilona, la veuve de Roderik, qui devint ensuite femme d'Abd-al-Aziz, fils de Mousa, celle que les Arabes nomment Oumm Asim Ayila.

Pendant le siège de Mérida, Séville avait secoué le joug. Quatre-vingts musulmans (d'autres disent une trentaine) périrent dans la révolte. Abd-al-Aziz accourut. Les cavaliers forcèrent les portes et « rassasièrent leurs épées affamées d'existences ». Les vainqueurs avouent que le châtiment dépassa de beaucoup l'affront.

L'invasion montait vers le Nord. Dans sa course, Mousa parut devant Saragosse qu'assiégeait Tarik. Pour se racheter du massacre, les habitants payèrent la « contribution du sang ». Chacun dut apporter tout ce qu'il possédait et les prêtres eux-mêmes dépouillèrent les églises. La croix du Christ et les vases sacrés furent livrés aux profanations des infidèles ;

l'or du saint ciboire, fondu par des artisans sarrazins, reluisit sur le col des odalisques, au harem du khalyfe Walid, à Damas. Tous, fils des Ibères latinisés ou des barbares germains, attendaient un coup de foudre, et la foudre n'écrasait point Tarik.

Mousa soumit Barcelone, Girona, franchit les Pyrénées, et, d'un galop triomphant, poussa jusqu'à Narbonne, où l'historien Nowaïri rapporte qu'il vit sept idoles d'argent, toutes à cheval. Le monothéisme musulman ne trouvait partout qu'idolâtrie !

En cet écroulement, un chef visigoth tenait tête à l'Islam au pays de Murcie. Theodomir, les Arabes l'appellent Todmir ibn Gobdos (fils des Goths), avait rallié les débris de Xerez et défendait le sol envahi, pas à pas, débordé par le nombre. Atteint près de Lorca, la cavalerie arabe rompit son infanterie. Au lendemain de cette défaite, dans Orihuela, faute d'hommes, il armait les femmes qui, ramenant leurs tresses, en firent des barbes à leur menton. Abd-al-Aziz assiégeait la place. Ne pouvant résister, Theodomir sortit de la ville et vint, déguisé, trouver le fils de Mousa. Il se disait envoyé par le chef et chargé de négocier d'honorables conditions pour les habitants d'Orihuela. Le traité signé, le Visigoth se fit connaître. Le génereux Abd-al-Aziz rendit hommage à sa vaillance. Longtemps après, les conquérants nommaient encore Murcie la terre de Todmir. Leurs historiens donnent au héros le titre de roi ; triste royauté, si l'on en juge par le traité qu'il dut subir :

« Au nom d'Allah clément et miséricordieux, Abd-al-Aziz et Todmir font ce pacte de paix ; Allah le confirme et protège. Que Todmir ait le commandement de son peuple et nul autre parmi les chrétiens de son royaume. Il n'y aura point de guerre entre eux deux ; on ne captivera ni les fils ni les femmes des chrétiens ; ils ne seront point persécutés pour leur religion ; leurs églises ne seront point incendiées, et cela, sans autres obligations et services que ceux ici convenus. En ce traité sont également comprises sept cités : Auriola, (Orihuela), Valentila (Valence), Lekant (Alicante), Mula, Bocsara (Bogarra), Ota (Oria ?) et Lorca. Todmir ne recevra point nos ennemis ni ne faillira à la fidélité qu'il nous doit ; il révélera tout projet hostile dont il aura connaissance. Lui et ses nobles payeront chaque année un dinar ou aureo ; de plus, quatre mesures de froment, quatre d'orge, quatre de moût de raisin, quatre de vinaigre, quatre de miel et quatre d'huile ; les esclaves ou ceux sujets à l'impôt en donneront la moitié. Ceci fut écrit le 4 redjeb, l'an 94 de l'Hégire (5 avril 713), étant témoins Othman ibn Abi Abda, Habib ibn Abi Obaïda, Edrys ibn Maïkera et Abou'-l-Casim el-Mezeli.[1] »

Après l'assassinat d'Abd-al-Aziz, Theodomir envoya

1. Antonio Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España* (I parte, cap. xv). — D'après Cardonne, ce serait Tarik qui aurait conquis le pays murcien. (*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, Paris, 1765, t. I^er^, p. 81 et 82).

ses ambassadeurs demander à Damas le maintien des traités conclus aux jours de la conquête. Le khalyfe Souleyman ibn Abd-el-Melek, successeur de Walid, non content de les renouveler, remit encore aux chrétiens une large part du tribut qu'ils payaient. On venait de lui présenter la tête d'Abd-al-Aziz, précieusement embaumée, perle tragique enchâssée dans un riche coffret. La vue du sang adoucissait ce despote mélancolique, mort de langueur à l'idée que le temps flanerait cette beauté dont il était si fier. Le commandeur des croyants avait entrevu le spectre d'Azariël.

Quand mourut Theodomir, les Goths de Murcie prirent pour chef Athanaghild. Sous lui périt cette ombre d'indépendance payée par tant de servitude. L'émyr Housam ibn Dhirar répartit le sol entre les musulmans d'Égypte. Athanaghild s'en fut aux Asturies. Dès ce jour, le flot recouvrit tout, sauf un roc, là-bas, entre l'invasion et l'Océan. Au sommet, Alphonse le Catholique, debout, vêtu de fer, la croix du Christ en main. Ce rocher a ressaisi l'Espagne.

Avant la chute définitive de Murcie, Abd-er-Rahman al-Ghafiki, l'émyr que Karl Martel extermina entre Tours et Poitiers, avait restitué aux chrétiens leurs églises confisquées pendant les luttes intestines de l'Islam, mais il rasa sans merci toutes celles élevées depuis, grâce à la tolérance intéressée des musulmans. Sa justice fut d'ailleurs égale pour les deux races.

Les années passèrent, puis un grand fracas se fit

sur l'Espagne des Goths, devenue terre arabe. Le défilé des khalyfes Omayyades commence ; fanfares, cavalcades, cris de guerre, acclamations, splendeurs à ravir la pensée, et derrière, dans l'ombre, un peuple obseur et remuant. Cette foule a nom les Muzarabes ou Mozarabes, c'est-à-dire ceux qui vivent mélangés aux Arabes. Ils végètent, humbles et tributaires : leurs aïeux ont pris Romë avec Alarik !

Par instant, un jour de guerre civile, et ces jours sont nombreux, les vaincus se mêlent aux vainqueurs. Aucun chef musulman ne se révolte sans trouver aussitôt des chrétiens derrière lui. Mérida remue, Tolède est turbulente ; on s'y bat dans les rues pour un wal contre un khalyfe. Les Muzarabes ont plaisir à voir couler le sang de leurs maîtres. Aider l'ennemi à s'exterminer, n'est-ce pas encore servir le Christ et préparer la délivrance ?

Un renégat, Hachim le Forgeron, soulève Tolède contre Abd-er-Rahman II, chasse la garnison, massacre les Arabes et résiste plusieurs années (837).

Sous Mohammed Ier, les Tolédans, soutenus par Ordoño Ier de Léon, sont écrasés près du Guadacelete, et huit mille têtes suspendues aux créneaux de Cordoue. Les révoltés étaient « pour la plupart mauvais musulmans, muzarabes et juifs ». Malgré sa victoire, le khalyfe se vit forcé de reconnaître leur indépendance en 873.

Pendant près de quatre-vingts ans, Tolède fut à peu près libre de la domination arabe ; l'Islam tremblait

alors devant Omar ibn Hafsoun. Vainqueur des rebelles, Abd-er-Rahman III dut venir les assiéger en personne. Il avait fait tout ravager autour de Tolède deux années entières (930). Les habitants capitulèrent et le maître entra dans la cité reconquise. Ramiro II qui marchait au secours de la ville venait d'être battu par les troupes du khalyfe.

Ce n'était pas seulement la turbulence naturelle aux anciens Ibères, cet *inquies animus* dont parle Justin, qui poussait les vaincus à des révoltes incessantes. La persécution exaspérait encore la haine des Muzarabes, car les traités faits au temps d'Abd-al-Aziz et de Tarik, ceux qui garantissaient la liberté de conscience, s'étaient évanouis devant le caprice tout-puissant des despotes. Il faut convenir que la tentation était bien forte. Au lendemain d'une défaite en Galice ou dans les Asturies, quand un roi de Navarre, Garcia Iñiguez, tombait pour Omar ibn Hafsoun au choc d'Aybar, la colère des musulmans devait se tourner contre les chrétiens soumis et venger sur eux tant de vrais croyants morts pour Allah dans les montagnes du Nord. Comment donc auraient-ils épargné les infidèles, ceux qui punissaient du pal et de la croix l'interprétation hérétique du Koran, brûlaient ou lapidaient les philosophes arabes accusés d'impiété[1] ?

La persécution commença à Cordoue, sous Abd-er-Rahman II ; elle se poursuivit avec Mohammed Ier.

1. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, passim.

Les désastres de l'Islam durent augmenter encore le zèle des bourreaux. Au temps de Mohammed, la tempête détruit la flotte arabe, Hafsoun se révolte, les Asturiens emportent Salamanque, les Navarrais Pampelune, les Northmans ravagent les côtes andalouses. Allah flagelle son peuple : la lune s'obscurcit, le sol tremble, les montagnes se fendent, les îles disparaissent sous la mer, les cités s'écroulent. « Les habitants abandonnaient les villes et fuyaient vers les champs ; les oiseaux sortaient de leurs nids, les bêtes fauves, épouvantées, quittaient leurs cavernes... Jamais hommes ne contemplèrent ou n'ouïrent semblables choses[1]. » A ces maux se joignent la sécheresse, la famine et la peste. C'est l'heure où l'affolement saisit les nations, et l'affolement rend féroce. Sur toutes ces ruines, la voix désespérée des fakihs criait sans relâche : « Pénitence ! guerre aux païens ! »

Certes, le moyen âge se complut à grandir le nombre des victimes. Les chroniqueurs et les historiens espagnols, prêtres pour la plupart, virent des fleuves de sang où ne coulait qu'un ruisseau rouge[2].

Aucun écrivain musulman ne parle de cette persécution. Ce silence étonne chez ceux qui glorifient les tueries d'Al-Mansour et comptent avec délices les

1. Antonio Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España* (II parte, cap. LV).

2. « Cruelle boucherie, une des plus féroces et sanglantes qui jamais furent... » (Mariana, *Historia general de España*, lib. VII, cap. XV).

vingt-quatre mille têtes amoncelées le soir de Zalaca. Peut-être méprisaient-ils trop des esclaves pour s'attarder à leurs souffrances.

Loin d'abattre la foi des Muzarabes, la menace des supplices la grandissait encore. Ils se faisaient gloire d'outrager ce que l'Islam avait de plus sacré. Un moine entre dans la mosquée, clamant : « Le règne des cieux est venu pour les fidèles, et vous, mécréants, l'enfer va vous engloutir. » On lui trancha les pieds, les mains et puis la tête. Il mourut « soldat du Christ ». D'aucuns insultaient publiquement le nom du Prophète. Nul ne pensait, comme le doux platonicien saint Clément d'Alexandrie, que la sagesse consiste à se dérober au martyre. Fanatiques, ils le sont, et plus encore que les bourreaux. Ces torturés, sans pitié pour eux-mêmes, n'en auront aucune pour les autres. Le Crucifié les appelle à lui « par la bouche de sa blessure »; les plaies ouvertes par le fer seront les roses de pourpre qui fleuriront en paradis.

La première année de la persécution (850), périt Perfectus, prêtre de Cordoue. Il marchait au supplice, criant à la foule : « Oui, je l'ai maudit votre Prophète, et je le maudis encore. Je le maudis, cet imposteur, cet adultère, cet homme diabolique. Votre religion est celle de Satan ! Les peines de l'enfer vous attendent tous ! » Le glaive de l'exécuteur fit taire cette bouche.

L'ascète Isaac, Sancho, garde d'Abd-er-Rahman, et six moines subirent héroïquement la mort. Puis ce fut le tour de Sisenand, du diacre Paul, de Theodomir.

En face des exaltés, un parti nombreux s'était formé; il condamnait ce zèle furieux, par crainte, semble-t-il, de perdre le peu de liberté dont jouissaient encore les chrétiens. Beaucoup allaient même plus loin : ils soutenaient le khalyfe. « Ces hommes-là, disaient-ils aux musulmans, ne peuvent passer pour martyrs, leur mort n'est qu'un suicide. Des miracles, ils n'en font point. Leur chair pourrit au gibet; nous l'avons vue, elle est pleine de vers. Le Christ, pour lequel ils prétendent mourir, ne protège pas même leurs cadavres contre la corruption. »

Bien plus, Rekafred, métropolitain de Séville, en fit enfermer quelques-uns, entre autres saint Euloge, le plus fervent de tous. Euloge n'avait cessé d'exhorter ses coreligionnaires à périr pour la foi. Un synode catholique se réunit à Cordoue; il condamnait ceux qui bravaient l'Islam et recherchaient la mort. Les prêtres assemblés approuvaient Abd-er-Rahman II.

Suprême amertume ! Près d'affronter le supplice, à l'heure où l'âme raidie dompte le corps qui saigne, entendre un évêque déclarer le martyre inutile et coupable, être traité d'insensé par ses propres frères, est-il au monde pire douleur? Et cependant aucun n'a faibli.

Le mauvais génie d'Abd-er-Rahman, à ce que prétendent les chrétiens, aurait été Bodo, d'origine germaine, un ancien diacre au palais de Lodewig le Pieux. Parti pour Rome en pèlerin, il vendit ses compagnons de route comme esclaves, se convertit au ju-

daïsme et adopta le nom d'Éléazar. Réfugié parmi les musulmans d'Espagne, le renégat les excitait contre les Muzarabes. Il voulait les obliger tous à devenir hébreux ou mahométans, sous peine de mort[1].

Bodo pourrait bien n'être qu'une des nombreuses incarnations du juif naïvement scélérat, ce type si cher au moyen âge, un ancêtre du Barabbas mis en scène par Marlowe.

En 852, Abd-er-Rahman mourut subitement, ce que les opprimés ne manquèrent pas d'attribuer à la colère céleste. Ils crurent voir la main de Dieu sortir du nuage pour abattre l'impie. Un jour, disaient-ils, comme le khalyfe contemplait les cadavres de ses victimes pourrissant aux fourches patibulaires, au moment où il ordonnait de brûler ces restes hideux, il s'affaissa tout à coup et rendit l'âme dans la nuit, sans pouvoir prononcer une parole.

Sous Mohammed Ier, la persécution continua, mais avec moins d'acharnement. Une année s'écoula sans aucun supplice. Dès son avènement, le nouveau khalyfe avait retiré leurs emplois à tous les Muzarabes ; les convertis n'étaient pas exceptés. Les églises bâties depuis la conquête arabe furent partout renversées.

Enfin, saint Euloge lui-même, celui dont le zèle dévorant n'avait cessé de pousser ses frères au martyre, blasphéma le nom du Prophète en présence du cadi et renouvela ses outrages devant les vizirs du con-

1. Florez, *España sagrada* (t. XI, p. 20 et suivantes).

seil. Le 11 mars 859, le bourreau lui tranchait la tête. Comme un eunuque l'avait frappé sur la joue, Euloge lui présenta l'autre, disant : « Frappe aussi celle-ci ! » Et l'eunuque le souffleta de nouveau.

Nombre de chrétiens périrent également durant les guerres d'Omar ibn Hafsoun, cet ancien chef de bandits qui finit en Spartacus. Après une victoire d'Abdallah, un millier de prisonniers muzarabes refusèrent d'abjurer. Tous furent décapités. Un seul, agenouillé dans le sang, prêt à recevoir le coup fatal, faiblit, se déclara musulman et vécut.

Les jours glorieux d'Abd-er-Rahman III virent un nouveau supplice, mille fois plus atroce que tous les autres. Lors d'une incursion des Arabes en Biscaye, deux évêques tombèrent aux mains des infidèles, Dulcidius de Salamanque et Hermogius de Tuy. Ils furent pris dans la déroute, combattant à la tête de leurs hommes, sous le harnois, en gens de guerre.

Jusqu'à ce qu'il eût trouvé la somme exigée pour sa rançon, l'évêque Hermogius remit en otage un sien neveu, âgé de treize ans et demi, Pélage ou Pelayo. Sa jeunesse et sa beauté affolèrent la luxure d'Abd-er-Rahman. Ne pouvant triompher par promesses et douceurs, il employa la force. Pendant le stupre, Pelayo qui résistait, le frappa sur la face. La vengeance du khalyfe fut horrible. Il fit déchirer avec des tenailles le corps de l'esclave coupable d'avoir osé lever la main sur le commandeur des croyants. On jeta les membres arrachés dans le Guadalquivir, où des chrétiens les

recueillirent secrètement et leur donnèrent la sépulture (26 juin 925).

Al-Hakam rendit à Ramiro III les restes de l'enfant martyr, et l'Espagne put les adorer dans un monastère de Léon[1].

Tant qu'il vécut, Abd-er-Rahman ne les avait pas même accordés à son allié Sancho le Gros. Était-ce honte ou remords ?

Ce Louis XIV de Cordoue, gorgé de richesses, d'hommages et de victoires, proclamait en mourant n'avoir connu que quatorze jours de bonheur en un règne de cinquante années[2] !

Malgré les persécutions, rafales intermittentes, les Muzarabes conservaient encore le libre exercice de leur culte. Les processions seules étaient interdites. Ils pouvaient sonner les cloches, s'assembler, tenir des synodes. Des moines croisaient dans les ruelles moresques des cavaliers farouches, vêtus de fines mailles, sur leurs chevaux au poitrail fleuri de têtes cueillies aux frontières, traînant derrière eux, enchaînés comme les captifs des bas-reliefs d'Assur, les vaincus, meurtris par le bois des lances et brisés par la marche, troupeau que l'on vend au marché, pour le bagne ou pour le harem.

1. Quoique Abd-er-Rahman III puisse passer pour le plus humain des khalyfes, il avait fait mettre à mort Argentea, la fille d'Omar ibn Hafsoun, coupable d'être retournée à la religion chrétienne (931).

2. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes* (t. Ier, p. 329 et 330).

Cependant la *Reconquista* marchait toujours, en dépit des terribles reculs. L'Espagne reprenait le sol envahi, pied à pied. C'est pourquoi chaque ville porte un nom de bataille.

Or, le 25 mai 1085, le roi de Castille et Léon, Alphonse VI le Brave, fils de Ferdinand Ier, entrait dans Tolède reconquise[1]. Un long cri d'allégresse salua la victoire du Christ sur Mohammed. Ce fut pour la chrétienté tout entière comme un triomphe national. Des chevaliers français avaient franchi les Pyrénées à l'annonce de la sainte entreprise ; il en était même venu d'Allemagne et d'Italie.

A peine les chrétiens occupaient-ils l'ancienne capitale de l'Espagne, que s'émut un grave différend liturgique. Les Muzarabes, soumis tant d'années à la domination musulmane, avaient conservé le bréviaire et le missel des Goths, œuvre de saint Léandre et de saint Isidore, commencée lors du quatrième concile de Tolède, convoqué par le roi Sisenand, en 634[2].

Longtemps avant le règne d'Alphonse VI, l'Église avait cherché à remplacer l'office gothique par l'office

1. La capitulation de Tolède garantissait aux musulmans la possession de leurs biens et la liberté de leur culte, moyennant un impôt par tête. Ils conservaient la grande mosquée et continuaient d'être jugés par les cadis. C'étaient les mêmes droits que ceux accordés aux chrétiens par les conquérants arabes.

2. Florez donne le texte de l'office muzarabe, au t. III de l'*España sagrada*, appendice Ier.

romain. Sous Ordoño II, un envoyé du pape Jean X, Zanel, examina le vieux missel espagnol et le déclara hautement pur de toute hérésie. Le saint-père en rendit grâce au ciel. Rien n'y fut changé, sinon les paroles par lesquelles le prêtre consacrait le calice et l'hostie. Dans la suite, le cardinal Richard, chargé par Grégoire VII de réformer les mœurs ecclésiastiques en Espagne, fit adopter le rit romain, au concile de Burgos où siégeaient les évêques de Castille (1076).

Tolède, délivrée du joug arabe, refusa d'invoquer Dieu suivant la nouvelle formule. Les prières et les chants des ancêtres suffisaient à sa foi. Cette messe que Rome condamnait aujourd'hui, c'était celle qui jadis enflammait les martyrs ; ces hymnes consolaient les mourants et retentissaient sur les échafauds. La reine Doña Costanza, une Française, fille de Robert Ier, duc de Bourgogne, soutenait le cardinal Richard et l'archevêque Bernardo. Son zèle pieux venait de faire enlever aux musulmans la principale mosquée de Tolède. Des hommes armés enfoncèrent pendant la nuit les portes à coups de hache. Tout devait plier devant la sainte Église, mahométans vaincus, Muzarabes affranchis. Lassés de discuter sans convaincre l'adversaire, les partisans des deux missels résolurent de consulter Dieu lui-même sur la façon dont il voulait être adoré. Chaque parti fit choix d'un chevalier et le conduisit, en grande pompe, au lieu du combat, le dimanche des Rameaux. Le champion des Goths,

Juan Ruiz de Matanza, mérita bien son nom (*matanza* signifie en castillan tuerie). Il abattit l'ennemi et remporta la victoire[1]. Aux jours de Philippe II, lorsque écrivait Mariana, la race des Matanza en avait encore le front haut, enorgueillie par la gloire ancestrale.

Malgré cette indiscutable manifestation de la volonté divine, les zélateurs de l'office romain refusèrent d'accepter la sentence prononcée par l'épée. Ils réclamèrent une seconde épreuve, celle du feu. L'archevêque, la reine et le légat l'obtinrent d'Alphonse le Brave. Des deux parts on s'y prépara, par oraisons et jeûnes. Sur la grande place de Tolède, les livres sacrés furent jetés dans un même brasier, en présence du roi et du peuple assemblé. Chacun priait, implorant un miracle. Or le feu repoussa le missel romain, tout abîmé par la flamme, tandis que celui des Muzarabes restait intact et triomphant dans la fournaise. Devant l'ordre de Dieu confirmé par un tel prodige, l'entêtement royal dut capituler. Les Tolédans conservèrent le droit de prier et de célébrer la messe à leur manière. Ils l'avaient bien gagné. Avec la liberté religieuse, ils gardaient

1. Suivant Florez, la véritable date de cet événement serait 1077, c'est-à-dire une année après le concile de Burgos, bien avant la prise de Tolède (*España sagrada*, t. III, p. 311 et suivantes ; *Memorias de las Reynas católicas*, t. I, p. 166). Voltaire en parle au chapitre XLV de l'*Essai sur les mœurs*, et n'y voit naturellement que superstition et barbarie. Gautier fait du combat et de l'épreuve par le feu un récit très exact, dans le *Voyage en Espagne*, chap. X.

leurs privilèges, ces *fueros* si chers aux villes espagnoles. L'ancien code des Goths continua de régir les bourgeois de Tolède. L'alcade des Muzarabes jugeait au civil comme au criminel, « pour donner plus grand honneur à ceux qui vécurent toujours en la cité ». Les Castillans, c'est-à-dire les nouveaux venus, eurent leurs lois et leur alcade particulier[1].

Le rituel antique se maintint longtemps à Tolède. A la veille de la Renaissance, le cardinal-inquisiteur Ximenez de Cisneros établit à ses frais une chapelle où le prêtre officiait à la mode des Goths. Jules II l'approuva par une bulle apostolique, en 1508, puis par une seconde, à la date de 1512.

Le reste des chrétiens espagnols dut se résigner à vivre sous la domination de l'Islam qui occupait encore la plus grande partie de la Péninsule. Après la chute du khalyfat omayyade, une véritable féodalité avait remplacé le despotisme d'un seul. Tout gouverneur de province ou de ville prit le titre d'émyr : chacun voulait un royaume fait à la mesure de ses convoitises. Partout surgirent des tyrans : Motadhid à Séville, Badis à Grenade, Modjéhid à Majorque, à Saragosse les Beni Houd. C'était la vision d'Hilderik : d'abord les lions et les léopards, puis les loups et les chiens, se mordant entre eux, férocement. L'Espagne arabe vit errer cette louve, rencontrée par Dante sur le chemin de l'enfer, celle « qui, dans sa maigreur,

1. Ayala, *Crónica del Rey Don Pedro* (p. 64 et 65).

semblait porter en soi toutes les avidités ». L'invasion almoravide bouscula les roitelets. Les vengeurs de Mohammed, victorieux d'Alphonse le Brave à Zalaca, s'établirent en maîtres dans le pays qu'ils venaient de délivrer. Avec l'arrivée des Africains, des Berbères, finissent les Arabes et commencent les Mores. Une seconde couche de conquérants recouvrit la première. L'Islam se retrempait au désert.

Les Muzarabes de Grenade, les Mouhahidines (Confédérés) songèrent alors à s'affranchir d'un joug exécré. L'heure paraissait bien choisie pour un effort national et religieux. En Afrique, les Almoravides luttaient contre une secte nouvelle, celle des Almohades. Alphonse Ier d'Aragon, surnommé le Batailleur, celui que les musulmans appellent Ibn Rademiro, avait planté la croix du Christ sur les mosquées de Saragosse (1118). Depuis longtemps déjà, les Mouhahidines servaient d'espions aux Aragonais pendant leurs chevauchées en terre infidèle; ils les guidaient et les renseignaient sur l'état des villes et des forteresses. Pour exciter le Batailleur, hésitant encore à seconder le soulèvement, ils lui décrivirent les richesses de l'Andalousie : ses vergers pleins de fruits et de fleurs, la fertilité d'un sol fécondé par la culture arabe, les splendeurs de Grenade, palais, trésors, un rêve oriental, tous les biens de ce monde gagnés au service de Dieu. De plus, douze mille hommes, choisis entre les plus vaillants, se déclaraient prêts à marcher, dès qu'à la frontière apparaîtrait la bannière d'Aragon. Le

peuple entier n'attendait qu'un signal. Il n'en fallait pas tant pour enflammer un guerroyeur amoureux de toute entreprise hardie. Quatre mille chevaliers jurèrent sur l'Évangile de le suivre dans les batailles, sans qu'aucun reculât, pour nombreux que fût l'ennemi ; les mécréants jamais ne verraient leur dos, ils tomberaient le front tourné vers le ciel. Chacun portait la croix sur la poitrine. L'armée ne traînait après elle aucun engin de guerre, par crainte sans doute de retarder sa marche. Les chrétiens insurgés devaient fournir l'infanterie.

Au lieu de préparer une sérieuse expédition, d'appeler à lui tout ce que l'Aragon et la Navarre possédaient de combattants, d'armer Castille et Catalogne, Alphonse le Batailleur partit de Saragosse avec ses chevaliers et leurs hommes, moins en roi qu'en coureur d'aventures. Comme le fils de Philippe, il n'emportait que l'espérance (commencement de septembre 1125).

Jusqu'au dernier moment, il avait caché le but de l'entreprise, craignant que les Mores soumis, les Mudejares, n'avertissent leurs frères du danger.

Les chrétiens parvinrent facilement aux environs de Valence et tentèrent de s'en emparer. Repoussés par les Almoravides, ils reprirent leur course, passèrent par Alcira, s'enfonçant au cœur des pays musulmans. Un grand nombre de Mouhahidines les avaient rejoints et les guidaient à travers une terre inconnue. Devant Denia, le Batailleur ne fut pas plus heureux (31 octobre). Usés par de stériles escarmouches, les Arago-

nais franchirent le défilé de Xátiva et attaquèrent Baza, une ville sans murailles. La furieuse résistance des Mores les força d'abandonner le siège. Guadix et d'autres forteresses tinrent bon. Les chrétiens, si longtemps esclaves de l'Islam, arrivaient de toutes parts. Le chef de la révolte avait nom Ibn al-Callas, un converti de la peur. Le soulèvement devenait général. Pendant un mois que le roi d'Aragon fut sous Guadix, son camp grandissait sans cesse. Quiconque possédait un cheval et du fer s'était levé de Valence à Grenade. Chacun, croyant n'avoir plus rien à craindre, se déclarait ouvertement. Le wali d'Andalousie, Témim ibn Youzef, qui avait commencé par faire emprisonner les Mouhahidines de Grenade, eut peur et n'osa continuer. Sévir contre eux, c'était activer la révolte. Alors il feignit d'ajouter foi à leurs protestations de fidélité, tout en fortifiant la ville, moins contre les Aragonais que pour maintenir les ennemis intérieurs. Une armée campait hors des murs, des renforts arrivaient d'Afrique.

Enfin, Alphonse d'Aragon apparut aux environs de Grenade (8 janvier 1126). L'incendie l'annonçait au loin. Les quatre mille de Saragosse se trouvaient cinquante mille maintenant, presque tous à cheval. Quand, penchés sur les créneaux, les Mores virent cette multitude en marche, un frisson d'épouvante passa sur la cité. Et chacun, debout, tout armé, récita la *prière de la peur*[1].

1. Ce n'était pas la première fois qu'un roi chrétien poussait jusqu'à Grenade. Alphonse VI le Brave avait déjà planté ses

Heureusement pour les assiégés, les Aragonais manquaient de machines, béliers, mantelets, pierriers, mangonneaux, tous ces engins faits de poutres énormes que le moyen âge dressait autour des villes. La pluie tombait sans relâche. L'armée ne subsistait que des vivres fournis par les Mouhahidines. Pas un seul jour sans combat. C'était la situation de saint Louis, le soir de Mansourah. Il fallut s'éloigner de Grenade, où les habitants chrétiens, sévèrement contenus, n'osaient remuer. Le massacre planait sur eux (23 janvier).

Le Batailleur, toujours serré de près par Témim ibn Youzef, vengea cet échec en ravageant et détruisant tout ce qu'il rencontrait. Les chevaux arabes ne pouvaient rompre ces rangs hérissés de fer, prêts à recevoir les charges de pied ferme.

A Arnisol, près de Lucena, les Almoravides tombèrent sur les chrétiens, à l'aube, si rudement qu'ils les enfoncèrent et se mirent aussitôt à piller les tentes, sans songer à poursuivre la victoire. Alphonse d'Aragon fondit sur eux. Ses chevaliers dispersèrent les Mores et leur donnèrent la chasse avec acharnement. Énorme fut la tuerie, le butin sans pareil en richesse. « Les desseins de Dieu s'accomplirent, dit tristement un historien arabe, et les musulmans essuyèrent une

tentes sur la montagne, tandis que le Cid campait dans la plaine. *Ambo itaque pariter prope civitatem Granatam venerunt* (*Historia Roderici Didaci Campidocti*, découverte et publiée par Risco, dans *La Castilla y el mas famoso Castellano*, Madrid, 1792. Appendice VI, p. XLIII).

honteuse déroute[1]. » Les vainqueurs s'emparèrent du camp abandonné (9 mars).

A partir de ce jour, les cavaliers almoravides n'osèrent plus approcher les Aragonais qui se dirigeaient vers la mer, ni les attendre au passage des monts ou des rivières. L'épouvante les tenait à distance. Ils contemplaient de loin le ravage des champs.

Comme l'armée traversait le Guadalfeo sans résistance, dans l'étranglement des rocs à pic et les gués pleins de fange : « Quelle magnifique sépulture, s'écria le roi, si quelqu'un jetait seulement de là-haut la terre sur nos têtes ! » En effet, une poignée d'hommes aurait écrasé les Aragonais sous un éboulement de pierres, ainsi que firent les Basques à Roncevaux, les Navarrais à Roncal.

Parvenu jusqu'à la Méditerranée, près de Velez-Malaga, en face de l'Afrique, Alphonse d'Aragon fit construire une barque, se donna le plaisir de pêcher quelques poissons dans les eaux musulmanes et de les manger sur le rivage. C'était l'accomplissement d'un vœu chevaleresque ou le désir de laisser une action fameuse aux chroniqueurs futurs.

Ensuite il revint vers le Nord et attaqua Grenade pour la seconde fois. Des sorties nombreuses obligèrent les assiégeants à fortifier leur camp. Il fallut se remettre en marche. Infatigable, le Batailleur passa

1. Dans Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*. Leyde, 1881 (t. I[er], p. 357).

par Guadix, et reprit sa route par Murcie et Xátiva. Superbe retraite d'un victorieux, harcelé sans relâche, jamais entamé ! Harassée, décimée par la peste et les flèches sarrazines, l'armée atteignit enfin les frontières chrétiennes. L'expédition avait duré un an et trois mois. Les quatre mille de Saragosse tinrent leur serment.

Ainsi finit cette chevauchée, folle « emprise » d'un roi chevalier, qui reste à mi-chemin d'Alexandre et de Don Quichotte. Il n'en rapportait rien que la gloire d'Arnisol et celle d'avoir franchi rivières et montagnes en face de l'ennemi.

On a comparé l'héroïque aventure d'Alphonse le Batailleur à la retraite des dix mille Grecs après Cunaxa[1]. Si les Aragonais égalèrent en courage et surpassèrent en nombre les mercenaires hellènes, les Almoravides, tout brûlants encore des déserts dont ils sortaient, laissaient bien loin derrière eux les Perses d'Artaxerxès et les montagnards carduques. Ils ne combattaient pas seulement pour la terre, comme les Asiatiques, c'était la révélation divine du Prophète qu'ils défendaient, le Koran contre l'Évangile. Il est juste d'ajouter qu'une partie de la population secondait les chrétiens, tandis que les soldats de Cléarque et de Xénophon ne trouvaient partout qu'ennemis autour d'eux.

1. Article *Alphonse Ier*, dans la *Nouvelle Biographie universelle de Didot*, t. II.

Dès que les Aragonais eurent repassé la frontière, la rage des musulmans s'abattit sur les Mouhahidines et leur fit expier les malheurs de l'Islam.

Dix mille d'entre eux avaient suivi la retraite d'Alphonse le Batailleur, devinant le sort qui les attendait.

Quant aux autres, laissés sans défense, l'Almoravide Aly ibn Youzef, qui se trouvait alors au Maroc, donna l'ordre aux walis de les saisir secrètement et de les disperser parmi les populations mahométanes de l'Andalousie. Sur le conseil du cadi Abou-l'-Walid ibn Rochd, le grand-père d'Averroès, les plus compromis dans le dernier soulèvement furent transportés en masse sur la terre d'Afrique, à Méquinez, à Salé. Ils vendirent leurs biens à vil prix, dans un délai fixé. Beaucoup succombèrent en route, tués par la fatigue ou par le fouet (1126). La misère, la violence, les maladies, le soleil implacable achevèrent l'œuvre de mort. Combien furent dépouillés ou massacrés en chemin ! Quelle traînée de cadavres laissait derrière elle la sinistre caravane ! *Multos eorum horrendis suppliciis interemerunt*, dit Orderic Vital. Onze ans après, les déportations recommencèrent[1].

Ceux qui demeuraient encore à Grenade, les derniers chrétiens, périrent presque tous en 1162, pendant la guerre d'Ibn Mardanich, le roi de Valence et

1. Les Juifs n'étaient pas mieux traités. Quatre mille furent égorgés par les Berbères, à Grenade (1066). Abd-al-Moumin détruisit leurs synagogues, les bannit ou les supplicia (1146). Le reste feignit d'embrasser la religion de Mohammed.

Murcie, contre le khalyfe almohade Abd-al-Moumin.

Les Mouhahidines sont bien morts. « Il n'en reste aujourd'hui qu'une petite troupe, laquelle est accoutumée depuis longtemps au mépris et à l'humiliation. Dieu veuille donner à la fin le triomphe à ses serviteurs ! » Ainsi parle Ibn al-Khatib [1].

Le porte-glaive d'Aragon, Alphonse le Batailleur, était tombé devant Fraga ; nul ne put retrouver son corps sous l'amoncellement des cadavres (1134).

Depuis las Navas où succomba la puissance almohade (1212), les victoires des chrétiens refoulaient sans cesse les Mores vers le Sud. Jayme le Conquérant prit Majorque et Valence ; Ferdinand le Saint s'empara de Cordoue, la cité des khalyfes ; Murcie se soumit ; les musulmans perdirent Séville ; Tarifa vit Sancho le Brave escalader la brèche ouverte dans ses murailles. La dernière invasion africaine, celle des Beni Mérin, vint se briser au Rio Salado (1340). Après ce grand effort, le Maroc épuisé laissa respirer l'Espagne.

A l'heure où l'Islam semblait écrasé, le royaume de Grenade naquit de ses débris. Les populations chassées par les Espagnols viennent en foule chercher un refuge derrière ses frontières. Ses émyrs, culbutés l'un par l'autre, acharnés à s'exterminer, s'ils ont perdu l'énergie, ont gardé le sens politique, le cerveau clair. A défaut de triomphes éclatants, ils vivent de traités,

1. Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*, t. I^er^, p. 361.

promettent de payer tribut, accueillent les bannis, exploitent les guerres civiles de la Castille, saccagent l'Andalousie sous prétexte de secourir Pedro Ier [1]. Les fortes races, arabes ou romaines, mettent des siècles à mourir.

D'ailleurs, l'incapacité des rois castillans protégeait Grenade. Sous la triste dynastie de Trastamara, le fratricide Enrique II lutte pendant tout un règne pour imposer son usurpation ; Juan Ier veut saisir le Portugal et se fait battre à Aljubarrota ; Enrique le Maladif, asservi par la noblesse, ne peut songer à renouveler la guerre sainte ; Juan II remporte quelques victoires stérilisées par les turbulences féodales ; celui qu'on surnomme l'Impuissant, Enrique IV, part avec une armée, aperçoit de loin Grenade, et s'en retourne. Il estimait avoir assez fait pour sa gloire.

Depuis que la Castille possède Murcie, l'Aragon ne peut plus conquérir en terre infidèle ; il regarde vers Naples et la Sardaigne. Le Portugal n'a jamais dépassé les Algarves.

La population de Grenade est singulièrement mélangée, comme celle de Rome aux jours de la décadence. Toutes les races s'y coudoient : Arabes, Berbères, nègres, Almoravides, Almohades, Juifs, Italiens, trafiquants venus d'Égypte et de Syrie, seigneurs exilés de

1. Mohammed V détruisit Jaen, Ubeda (1368), Algeziras (1369). Dans la seule ville d'Utrera, les Mores réduisirent en esclavage onze mille personnes. Pedro Ier avait rétabli Mohammed détrôné par Abou-Saïd, le « Roi Rouge ».

Castille. Grenade a ses esclaves que lui fournissent les incursions aux frontières ; elle a ses guerres civiles, ses émeutes, ses massacres, ses égorgements de harem.

Au temps d'Enrique III, son armée surpasse en nombre celle du Saint-Empire germanique. La levée en masse atteint cent vingt-cinq mille hommes, dont cinq mille cavaliers seulement[1]. Contrairement aux Arabes, les Grenadins combattent à pied. Ce sont les meilleurs arbalétriers du monde. Pour tuer plus sûrement, ceux de la Sierra-Nevada empoisonnent la flèche avec un jus d'aconit[2]. Durant la révolte des Morisques contre Philippe II, ils emploient encore l'arbalète, peut-être faute d'arquebuses.

Entre Mores et Castillans, la guerre semble s'être humanisée relativement. Parmi d'innombrables ordonnances, l'émyr législateur Youzef ibn Ismaïl interdit de tuer les enfants et les femmes, les vieillards, les malades et les moines, à moins qu'ils ne combattent ou ne secondent la défense. En ce cas, point de quar-

1. Ayala, *Crónica del Rey Don Enrique III* (p. 517). L'armée de Frédéric III, venue secourir Neuss qu'assiégeait Charles le Téméraire (1475), ne comptait que soixante mille hommes (*Mémoires d'Olivier de La Marche*, liv. II, chap. III). « Et ainsi cette armée d'Allemagne s'appresta, qui fut merveilleusement grande, et tant qu'il est presque incroyable... » (*Mémoires de Commines*, liv. IV, chap. II). Barante dit plus de cent mille combattants (*Histoire des Ducs de Bourgogne*, t. X, p. 132).

2. Hurtado de Mendoza parle longuement des poisons, au premier livre de la *Guerra de Granada*.

tier, l'épée ne connaîtra personne. Dans toute ville prise, le chrétien qui se convertissait à l'Islam conservait ses biens. S'ils étaient pillés ou partagés déjà, il en recevait la valeur en argent.

La menace des représailles contenait parfois le fanatisme des deux religions. Ainsi, quand, en 1391, la populace égorgea les juifs à Séville, à Tolède, à Cordoue, puis en Catalogne, en Aragon, partout, un chroniqueur du temps ajoute que, si l'on n'en agit point de même envers les musulmans soumis et vivant dans les cités espagnoles, ce fut seulement « par crainte que les chrétiens captifs à Grenade et aux pays d'outremer (en Afrique) ne soient mis à mort[1] ».

Cependant, il en coûtait cher d'aller prêcher la religion du Christ en terre grenadine. Deux Franciscains illuminés partirent exhorter les Mores à déserter la foi du Prophète. Ils parlaient hautement, dans les rues et sur les places où la foule s'amassait autour d'eux pour les insulter. L'émyr Mohammed VI voulut les réduire au silence ; rien n'y fit. Flagellés sur son ordre, les deux moines déclarèrent ne jamais renoncer à la sainte mission d'éclairer les infidèles. Il fallut leur trancher la tête. Les corps décapités furent traînés à travers la ville, au milieu des outrages. Pour la catholique Espagne, ils moururent martyrs. « On transporta à Séville et à Cordoue quelques-uns de leurs ossements, comme reliques. Les frères de l'ordre (de Saint-Fran-

1. Ayala, *Crónica del Rey Don Enrique III* (p. 391).

çois) disaient qu'ils accomplissaient des miracles[1]. »

Plus triste encore est le sort d'un autre Franciscain, Fray Alonso Mela. Sous le règne de Juan II, l'Église découvrit un foyer d'hérésie parmi les montagnards basques. Les évêques qui exerçaient alors le droit inquisitorial, sévirent contre les schismatiques. Ils en torturèrent un grand nombre et brûlèrent le reste. Leur chef, Alonso Mela, un de ces mystiques inoffensifs nommés *fraticelli*, espérant échapper au bûcher, traversa la Castille entière et vint chercher un asile à Grenade où régnait Mohammed VII (1442). Plus tard, les musulmans le firent mourir par le supplice des roseaux pointus. Il est probable que Mela les engageait à renier le Koran. « Mort digne de sa vie et de la secte qu'il avait embrassée, » déclare durement Mariana[2]. L'émyr Mohammed s'ajoute au roi Juan II, comme Calvin, en brûlant Servet, complète l'Inquisition.

Muzarabes ou Mouhahidines disparaissent, grâce aux massacres et aux conversions. Ce qui restait de chrétiens à Grenade, étrangers, réfugiés ou marchands pour la plupart, payaient un impôt spécial ; ils étaient assimilés aux Juifs si nombreux dans les États musulmans. Rien ne remuait plus depuis les carnages et les

1. Supplément à la *Crónica del Rey Don Enrique III*, année 1397 (p. 582).

2. Le même Mariana (lib. XXI, cap. XVII) représente frère Alonso conduisant avec lui une troupe de jeunes filles qui menèrent à Grenade une existence infâme, « au milieu des barbares ».

déportations almoravides ou almohades. Le vœu d'Ibn al-Khatib s'était accompli.

Les captifs eux-mêmes diminuaient. La victoire avait cessé d'alimenter les marchés. Enrique IV, arrivé devant Grenade dont il ne fit que contempler les tours, exigea la mise en liberté de six cents prisonniers. Si l'émyr Ibn Ismaïl ne les pouvait trouver, il s'engageait à compléter ce nombre avec des musulmans, c'est-à-dire à livrer ses propres sujets (1457).

Plus tard, un traité autorisa les chrétiens à entrer et à sortir librement de Grenade. Les Mores, de leur côté, purent voyager en Castille sans être molestés.

Si Grenade devient tolérante en sa décrépitude, ce n'est pas l'appétit qui lui manque, ce sont les dents pour mordre.

Enfin, un homme arrive, une manière de Louis XI, le destructeur de l'Islam, le fossoyeur des libertés espagnoles. La Castille le nomme Ferdinand V, l'Aragon Ferdinand II. Rude ouvrier sans scrupules, à la tâche acharné. La lutte commencée par Pelayo, c'est lui qui la termine ; avec les Castilles d'Enrique IV, avec l'Aragon de Juan II, il fait l'Espagne de Charles-Quint. Il condense et résume l'effort des siècles, le moyen âge agonisant et la Renaissance.

Lorsque après dix années de guerre, le roi Catholique campait sous Grenade reconquise, cinq cents esclaves chrétiens vinrent en procession lui montrer leurs bras libres de fers. C'étaient les derniers.

Quant aux anciens vaincus, Ibères, Goths, Muzarabes, aucun ne répondit. Pour eux la délivrance avait trop tardé.

Le corps-à-corps huit fois séculaire semble fini. Il va recommencer cependant, âpre, sans quartier : suprême bataille pour le Christ ou pour Mohammed.

Aux Muzarabes persécutés succéderont les Morisques opprimés. Le glaive ne fera que passer en d'autres mains. Philippe II imitera l'Almohade Abd-al-Moumin et l'Almoravide Ibn Youzef.

UN SAINT DU XI^{e} SIÈCLE

UN SAINT DU XI[e] SIÈCLE

DOMINGO DE SILOS

Vers l'an mille, pendant que le monde chrétien attendait, courbé sous l'épouvante, que retentît dans les cieux déchirés la trompette de l'ange, glas du « siècle » écroulé, un vent d'extermination passait sur l'Espagne. L'Islam, conduit par Al-Mansour, l'hadjib d'Hicham II, se ruait à l'assaut des petits États ibériques; les jours de Xerez et du Visigoth Roderik semblaient renaître pour les descendants du roi-bandit Pelayo. Rien ne tenait devant l'hadjib, ni armées, ni villes, ni murailles. Les habitants s'enfuyaient dans les montagnes, le conquérant rentrait dans Cordoue, précédé de neuf mille captifs liés par le cou à la même corde. Ces massacres et ces dévastations durèrent depuis les premières invasions d'Al-Mansour jusqu'à la tuerie de Calatañazor, où le soleil levant du second jour vit s'enfuir vers Medina-Celi le destructeur vaincu, le victorieux de plus de cinquante batailles, comme le proclament avec emphase les historiens arabes, celui qui « arracha les ronces de l'impiété, humilia les mécréants,

rompit les rangs des infidèles, brisa les croix », dit Ibn al-Khatib.

C'est vers cette époque de crise et de désespoir, où faillirent périr la Castille et Léon, que naquit Domingo de Silos, au village de Cannas[1], vraisemblablement sous le règne de Sancho *el Mayor*. Suivant son naïf chroniqueur, le poète Gonzalo de Berceo[2],

1. *Cañas*, en castillan moderne, probablement en Vieille-Castille. La *Charta arrharum* du Cid et de Ximena (1074) nomme un val de Cannas où se trouvait le monastère de Saint-Cyprien (Risco, *La Castilla*, etc., appendices, page VII).

2. Gonzalo de Berceo, le plus grand poète castillan du moyen âge, si l'on met à part les auteurs anonymes du Romancero et du *Poema del Cid*, était prêtre séculier et natif du village de Berceo, d'où lui vient son nom. De tous ses poèmes religieux, la *Vida de Santo Domingo de Silos* nous occupera seule ici. Ce doit être la traduction d'une œuvre latine bien antérieure à l'époque de Ferdinand III le Saint et d'Alphonse X, sous lesquels écrivait Gonzalo. C'est du moins ce que font supposer les allusions fréquentes du poète au texte latin qu'il avait sous les yeux, texte aujourd'hui perdu. Le manuscrit semble avoir été par instant bien difficile à déchiffrer, si l'on en juge par le passage suivant :

Non departe la villa mui bien el pergamino,
Ca era mala letra, encerrado latino.
(Strophe 609.)

La *Vida de Santo Domingo* comprend 3108 vers, divisés en 777 quatrains, les quatre vers de chaque strophe rimant ensemble. — Nous nous sommes servi pour cette étude de la réimpression des *Poesias castellanas* de Sanchez. (Édition de Don Eugenio de Ochoa, Paris, 1842, in-8)

son père avait nom Juhan, du lignage de Manns ou Mannas, d'après le manuscrit du Monserrate, « homme honoré et connu, qui n'eût point faussé sa parole pour gagner monnaie. Quant au nom de sa mère, je ne le saurais dire »[1]. Le poète qui nous a conservé les moindres détails et les plus petits faits de la vie du futur saint ne nous apprend rien des dangers auxquels fut exposée sa première enfance, quand apparaissait au loin l'avant-garde musulmane, et que maintes fois, éveillés dans la nuit, les habitants de Cannas durent fuir au sommet des monts à l'approche de l'ennemi, traqués jusque sur les pentes par les cavaliers d'Al-Mansour. Peut-être cet enfant, tout jeune encore, debout devant sa porte, put-il voir passer par son village les vainqueurs de Calatañazor, le poitrail des chevaux enguirlandé de têtes arabes ; les Basques avec leurs chiens, l'arc en main, la corne de guerre pendant à la ceinture ; les barons navarrais, enchemisés de fer de la nuque au talon, le large glaive tombant plus bas que l'étrier. Le cœur de l'enfant dut battre alors d'une magnifique reconnaissance envers Dieu qui sauvait les chrétiens de la servitude infidèle. La victoire apparut miraculeuse et nimbée d'or à cette âme mystique et pieuse qui mêlait les souvenirs bibliques de David et de Josué aux égorgements de l'Espagne du XI^e siècle.

L'enfant était singulièrement sérieux et charitable. « Des ris et des jeux, il n'avait cure... ; quoique de

1. Strophes 7 et 8.

peu de jours, il était très grave; des grands et des petits il était fort aimé... Les lèvres de sa bouche, il les tenait bien serrées pour ne prononcer folies ni dits corrompus. Le pain que, dans le jour, lui donnaient ses parents, il ne le voulait tout entier mettre entre ses dents, mais il le partageait avec les enfants qu'il connaissait[1]. » Pour ce qui était de réciter le *Pater* et les oraisons, le *Credo* et les psaumes, il n'avait son pareil à Cannas. Quand il apprit la piété du petit Domingo, « ces nouvelles pesèrent au Diable rudement[2] », dit Berceo. C'est ainsi que se passèrent ses premières années, dans la prière et les exercices religieux, alors qu'il grandissait doucement, à l'ombre des murs de son église. « La sainte créature vivait avec ses parents... à les révérer il mettait tout son soin[3]. »

Plus tard, son père lui confia son troupeau, et le petit Domingo, du matin jusqu'au soir, étendu sur l'herbe ou le dos contre quelque rocher, poursuivait sans trêve son interminable vision; et, pendant qu'il rêvait aux saints de l'église, flamboyant dans l'aurore irisée des vitraux, les loups et les voleurs respectaient ses brebis. « Par la sainte grâce que Dieu lui accordait, le troupeau s'augmentait et s'améliorait chaque jour. » — « Le Berger qui ne dort en aucune saison (c'est-à-dire Dieu) et qui fit les abîmes qui n'ont

1. Str. 11, 12, 13, *passim*.
2. Str. 17.
3. Str. 18.

point de fond, lui gardait son troupeau de tout mal[1]. »

Après avoir mené ses moutons quatre années sur les confins de Cannas, Domingo résolut de se faire prêtre. Le projet plut à ses parents qui lui fournirent des vêtements plus convenables, lui cherchèrent un maître, « le conduisirent en l'église et l'offrirent à Dieu[2] ».

« L'enfant allait à son école de grand matin ; mère ni sœur n'avaient à le lui dire ; au milieu du jour, il ne faisait longue méridienne[3]. » En peu de temps, l'élève apprit les Psaumes, les hymnes, les cantiques ; il se plongea dans la lecture des Évangiles et des Épîtres dont son langage conserva toute sa vie comme un reflet de tendresse. Les prières et les jeûnes alternaient avec l'étude et les veilles, les abstinences avec les pieuses méditations, tellement « que la lumière lui sortait du cœur ». Le novice, après avoir reçu l'ordination des mains de son évêque, put enfin chanter sa première messe. « Il savait bien garder sa frontière contre le Diable pour qu'il ne le trompât d'aucune manière[4]. »

1. Str. 24. — A propos de l'existence champêtre de son héros, le vieux poète place ici une singulière apologie de la vie pastorale, et énumère les saints personnages qui furent bergers : Abel, le proto-martyr, les patriarches, saint Millan, l'ascète visigoth, David, « le noble roi, une vaillante lance », notre sire *Don Christ*, les évêques et les abbés, pasteurs de la chrétienté.

2. Str.35.

3. Str. 37.

4. Str. 48.

Le jeune prêtre officiait depuis un an et demi dans sa ville natale, quand la pensée des misères du siècle vint assaillir son cœur. La terre apparut à ses yeux comme le lugubre royaume où Satan tenait sa cour ; l'exemple de Jean-Baptiste et de saint Antoine le hantait. Marie l'Égyptienne, saint Millan et son maître saint Félice devinrent ses modèles, avec Jésus qui soutint l'assaut du Démon dans les déserts de la Judée.

Domingo quitta donc Cannas, et s'en fut, plein d'une immense tristesse, « aux lieux solitaires où les hommes n'habitent plus. Lorsqu'il se vit seul, éloigné de tous, il exulta comme s'il fût guéri de la fièvre, et rendit grâce au Christ qui l'avait guidé. Il n'avait point, sachez le bien, du poisson pour son repas[1] ». C'est là que l'ascète vécut dans l'âpre escarpement des rocs, seul, face à face avec son Dieu, torturant sa chair, « souffrant rude vie, couchant en mauvais lit[2] », passant le jour en prières, et demandant au Seigneur de donner aux peuples « le pain, la paix, la vérité, l'amour et la charité » ; l'invoquant contre « les hérétiques faux qui sèment mauvais venin », le suppliant d'arrêter les ravages de l'Islam et de briser la puissance aux mains des infidèles. Le Diable, qui tourmenta les premiers chrétiens dans les sables de la Thébaïde, ne pouvait épargner le solitaire espagnol ; son attaque dut être rude. Berceo cependant se tait là-dessus. Une sèche

1. Str. 65 et 66.
2. Str. 68.

allusion nous apprend seulement qu'il repoussa les mille tentations dont l'assiégea l'Esprit du mal, preuve que la chronique latine ne fournissait au poète aucun détail sur cette grande lutte de tous les jours et de toutes les nuits.

Enfin, amaigri, spiritualisé par un an et demi de jeûnes et d'austérités, Domingo descendit de la montagne, trempé par la méditation comme une lame par le feu. Invincible aux coups de Satan, victorieux de sa chair, il s'en fut droit frapper à l'antique couvent bénédictin de saint Millan, sur le flanc d'une montagne de la Rioja, le Monte-Cogolla. Le sentiment qui le poussa dans les ordres et sous la servitude claustrale n'était autre que la volupté d'obéir, de vivre courbé sous la règle étroite, et de « mettre sa volonté au pouvoir d'autrui[1] ». Disparaître, s'abîmer dans l'unité catholique, tel fut le rêve dont il vint chercher la réalisation à San-Millan. Ne nous est-il pas permis de supposer qu'en cette occasion le chrétien redouta peut-être d'éprouver, lui aussi, ce sentiment d'indépendance religieuse, né de la solitude, et qui caractérise les grands mystiques espagnols ; qui, chez sainte Thérèse et Fray Luis de Leon, fait craquer parfois la carapace du dogme?

C'est ainsi que « le nouveau chevalier prit les ordres... les yeux à terre, le capuchon baissé, le teint jauni comme un homme qui souffre[2] ». Sa vie se

1. Str. 82.
2. Str. 84 et 86, *passim*.

passa dans l'obéissance monotone et dans le travail des champs avec ses frères. Le nouveau moine était si assidu à la chapelle qu'on ne l'en pouvait faire sortir ; si bien que l'abbé, frappé d'une telle dévotion, voulut éprouver sa vertu et voir jusqu'où pourrait aller son zèle. Il le chassa de San-Millan, et l'envoya, seul, résider dans un ermitage ruiné, à Santa-Maria, où, dit Berceo, « il ne trouva point de pain ni autre victuaille[1] ». Il demandait l'aumône et travaillait de ses mains pour gagner sa nourriture, hébergeant les pauvres et partageant avec eux ce qu'il possédait.

Cependant, l'abbé et ses moines, touchés de son humilité et désarmés par sa soumission, l'envoyèrent chercher. L'anachorète revint au couvent, et, après avoir dit son oraison, gravit les degrés du chœur et s'agenouilla pour recevoir la bénédiction ecclésiastique. « Le Roi céleste lui accorda telle grâce, qu'il ne semblait déjà plus une créature mortelle, mais un ange, ou quelque corps spirituel, qui vivait avec eux (les moines) sous une figure de chair[2]. » Chacun l'admirait, et l'abbé lui-même le nomma son prieur. Domingo n'essaya pas de se dérober à cette charge dont il se croyait indigne, estimant que ne pas obéir à son chef serait grand péché. Sa vigilance et sa foi réformèrent les abus, resserrèrent la discipline, incendièrent d'un saint zèle tous les frères de l'ordre, quand une

1. Str. 105.
2. Str. 120.

agression inattendue du pouvoir séculier vint troubler pour longtemps la paix du cloître.

Don Garcia IV occupait alors le trône de Navarre[1], un âpre batailleur qui frappait indifféremment sur les heaumes chrétiens et sur les adargas infidèles, un homme rude au peuple et ne respectant guère l'avoir de l'Église, estimant que les bons coups d'épée qu'il donnait pour Jésus valaient bien le marmottement des moines agenouillés. « Le seigneur de Nagera, le fils du roi Don Sancho qu'on surnomme le Grand, un ferme chevalier, un noble campeador, fit plus d'une moresque veuve de son époux ; mais il avait une tache, il était convoiteux[2]. »

Or donc, conseillé par son avarice, Don Garcia s'en vint, tout armé, frapper à la porte du monastère de San-Millan, et, s'adressant au supérieur : « Oyez, abbé, dit le roi, vous et ceux qui demeurent en votre couvent ; apprenez le sujet de ma venue... vous raconter mon fait serait tarder beaucoup, je désire abréger... de vos trésors je veux que vous me donniez pitance. Mes ancêtres vous les ont donnés, c'est chose véritable... il est juste que vous me les prêtiez aujourd'hui ; nous vous rembourserons d'une ou d'autre façon. » Quelle fut la stupeur des moines et de l'abbé, il est

1. Il commença de régner en 1035, et mourut à la bataille d'Atapuerca, contre Ferdinand Ier de Castille, son frère (1053).

2. Str. 127 et 128, *passim*. — Le Romancero montre Garcia accusant sa propre mère devant son père Sancho le Grand, parce que la reine lui refuse un cheval de prix qu'il désire.

facile de l'imaginer. Mais Domingo, debout devant le seuil sacré, et parlant pour tous : « Ce qui une fois est offert à Dieu, dit-il, ne doit jamais être employé à un autre usage ; qui le détournerait, serait insensé ; on lui en reparlerait au jour du jugement. Roi, garde ton âme, ne commets tel péché, ce serait sacrilège, crime défendu. Vis de tes tributs, de tes rentes légitimes. Pour un avoir qui ne dure pas, ne vends pas ton âme. Prends garde *ne ad lapidem pedem tuum offendas.* » Le fils de Sancho ne se contint plus, et, s'adressant à Domingo, le haubert répondit au froc : « Moine, de parler devant le roi, qui vous rendit si hardi ? Vous semblez peu habitué au silence... Vous êtes insensé et discourez comme un fou. Mais je veux vous conseiller : soyez silencieux. — Sans le mériter, roi, par toi je suis maltraité, tu me menaces à tort quand je parle justement... Dieu défend que tu commettes pareille action. — Moine, vous êtes bien raisonneur, vous semblez légiste. — Roi, tu agis mal en m'outrageant de la sorte ; tu dis en ta grande colère des paroles insolentes ; tu mets à ton compte une lourde charge de péchés. Les erreurs que tu profères avec grande félonie et les autres fautes que tu commets chaque jour, que le Christ te les pardonne, le Fils de Marie. — Don moine hardi, vous parlez comme quelqu'un qui siégerait en un château élevé, mais, si je vous puis saisir hors du sanctuaire, soyez bien certain que vous serez pendu. » Alors, lui répondit Domingo, l'*ami du Créateur* : « Au nom de Dieu, écoute

ce que je te dis. Le mortel ennemi (le Diable) te tient enchaîné, c'est pourquoi tu t'opiniâtres à disputer contre moi. Tu peux tuer le corps, maltraiter la chair, mais tu n'as, sur l'âme, roi, nul pouvoir. L'Évangile le dit, nous le devons croire : il ne faut redouter que celui qui juge les âmes. Roi, je te conseille, comme on doit faire pour semblable seigneur, ne désire rien dérober au saint confesseur (saint Millan) ; ne sois pas larron de ce que tu as offert, sinon tu ne pourras contempler la face du Créateur. Si tu veux emporter les trésors, nous ne te les donnerons point. Si le patron du lieu ne les défend, nous ne pourrons tenir tête[1]. »

En entendant ce discours, l'irascible Don Garcia remit son manteau, et s'éloigna, jurant bien de tirer vengeance de l'obstination du moine. Pendant que le roi s'en retournait, Domingo priait devant l'image de saint Millan. Il eut alors le pressentiment qu'il n'habiterait plus longtemps le couvent dont il venait de défendre les richesses « et qu'il aurait à manger le pain d'un autre moulin[2] ». Il sentit le malheur venir à sa rencontre et la paix de sa vie prête à s'envoler.

Ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. A l'heure où le vaillant ascète attendait de pied ferme les effets de la colère royale, le Navarrais cherchait un moyen d'abaisser le couvent et d'obtenir les richesses qu'il convoitait. Le Diable vint à son aide. Le mauvais

1. Le dialogue du roi de Navarre et de Domingo va de la strophe 131 à 150.

2. Str. 162.

Conseiller « lui indiqua un sentier pourri » (*sendero podrido*). Don Garcia reprit le chemin de San-Millan. « Abbé, je suis maltraité en votre abbaye ; je vous l'affirme et vous le dis. Je veux que vous le sachiez, si vous ne me faites justice du prieur bavard, j'emporterai les trésors et les héritages aussi[1]. » Le pauvre abbé tremblant consentit à tout et jura que le moine trop courageux perdrait son prieuré, et serait sur l'heure chassé du couvent. Alors le futur saint quitta son monastère, et partit seul, en un lieu pauvre, loin de ses frères, espérant, par son humiliation, désarmer l'envie et sauver les biens de l'Église des griffes séculières. Il aurait pu vivre tranquille en son ermitage, « mais le mauvais Ennemi ne le voulait pas ainsi[2] ».

Bien qu'elle eût obtenu tout ce qu'elle avait exigé, la haine du roi ne désarmait pas. Six mois ne s'étaient pas écoulés, que Don Garcia recommençait la persécution, et réclamait au solitaire une grosse somme d'argent, prétextant que l'ascète avait en sa cellule de l'or à foison. Le pauvre homme protesta vainement : « Roi, tu le sais bien, jamais tu ne m'as rien donné ; l'argent d'autrui, on ne me l'a point confié. Je n'aurais pas thésaurisé, je l'aurais partagé entre la gent qui souffre. Pour Dieu, ne désire pas me persécuter ainsi. Sache que tu ne peux rien me prendre. Même si je le voulais, je n'aurais rien à donner. Juge en toi-même,

1. Str. 165 et 166.
2. Str. 172.

d'un bois sec, que peux-tu tirer ? — Moine, on ne vous doit croire ; nous savons que vous possédez grand bien. Au temps où vous régissiez l'abbaye, tous m'ont dit ce que vous aviez coutume de faire. — Roi, cela me pèse plus que tout le reste; tu me soupçonnes de vol, c'est un mortel péché ; jamais je ne fis telle chose, j'en atteste le Père spirituel. — Don moine, vous êtes savant dans le mal ; ce que nous connaissons tous, vous le niez. Ces hypocrisies que vous portez avec vous, je crois bien que vous les trouverez amères quelque jour. — Roi, si telle est ma fortune, que je ne puisse habiter en sûreté avec toi, je veux abandonner ta terre pour fuir l'amertume. J'irai chercher où vivre du côté de l'Estramadure[1]. »

Sur ces mots, Domingo prit congé de chacun, « se recommanda au Père qui ouvre et qui ferme », et, traversant la montagne de Nájera où il but l'eau froide des torrents, s'en fut seul à la cour de Ferdinand I[er], frère du roi de Navarre. « Qu'il te plaise me donner un ermitage où je servirai celui qui naquit de la Vierge Marie », dit l'exilé. Le Castillan, tout joyeux, répliqua : « Pour l'amour de ma foi, ta demande m'agrée[2], » et Ferdinand lui proposa l'abbaye de Silos, en la terre de Carazo, sur la montagne ; un monastère jadis riche et puissant, mais en ces jours déchu de son ancienne

1. De la str. 174 à 181. — Le royaume de Léon, et non l'Estramadure, qui était encore à cette époque au pouvoir des Arabes.

2. De la str. 184 à 186.

prospérité, ruiné, désert, à peine peuplé de quelques moines en guenilles, menaçant de devenir « l'habitation des serpents ». Ce qu'il possédait n'eût pas suffi pour nourrir trois religieux.

Le roi convoqua ses barons : « C'est pour nos péchés, dit-il, que nous avons souffert tout cela, car nous sommes pécheurs, et ne nous sommes point amendés. C'est ainsi qu'un royaume peut être maltraité à cause d'un bon lieu qui est méprisé. Le prieur de San-Millan est tombé parmi nous, homme de sainte vie et de bonté accomplie. Il a quitté sa terre. La chose advint par la grâce de Dieu, telle est ma créance. C'est lui qu'il faut en cette maison. » Et chacun s'inclina. « Nous l'autorisons tous, » dirent-ils[1].

L'évêque approuva la décision du roi, remit à Domingo la crosse abbatiale, après quoi on prit le chemin de Silos, avec grand cortège de chanoines et de prêtres, de clercs et d'abbés, de jeunes gens et de vieillards.

A peine arrivé dans sa nouvelle abbaye, Domingo se mit à l'œuvre courageusement. Son premier soin fut de réformer la discipline, de veiller sans relâche au maintien de la règle, de recruter de nouveaux frères, travaillant le jour et passant ses nuits entières en oraisons. Tout prospérait; Silos se relevait de ses ruines; « les moines étaient bons, ils aimaient leur pasteur ; Dieu mit entre eux la concorde et l'amour ; il n'avait

1. De la str. 203 à 209.

point ses entrées dans la maison, le mauvais Séditieux qui fit révolter Adam et Ève contre leur Seigneur[1] ». Le roi Ferdinand et les habitants des lieux voisins accumulaient les dons au sanctuaire, les victuailles au réfectoire, les ornements à la chapelle ; la piété de tous veillait à l'entretien des moines et la réputation de l'abbé se répandait à travers la Castille.

C'est à cette époque où tout prospérait autour de lui, dans le rayonnement de son œuvre, que le futur bienheureux eut sa première vision, mystique apothéose qui vint illuminer d'un chaud reflet l'ombre froide de sa cellule. Voici le récit dantesque qu'en fait Domingo à quelques confidents intimes : « Je me vis en songe en un âpre lieu, sur la rive d'un fleuve terrible comme la mer... Il en sortait deux rivières, deux cours d'eau profonds ; l'un était plus blanc que pierre de cristal, l'autre plus vermeil que le vin des treilles. Sur le lit du premier, je vis un pont ; il avait une palme et demie, point n'était plus large ; de verre il était fait tout entier, non de bois. C'était, pour ne vous point mentir, un redoutable chemin. En dalmatiques blanches, au bout du pont, étaient deux hommes. L'un de ces deux personnages si honorés tenait en main deux précieuses couronnes. L'autre en portait six, plus belles encore ; leur cercle étincelait de gemmes précieuses. Plus que le soleil, il reluisait, tant il était lumineux. Si belle chose ne vit homme de chair. Le pre-

1. Str. 218.

mier m'appela, celui qui tenait les deux couronnes, pour que je vinsse de leur côté. Je lui dis : « Le passage est mauvais. » Il me répondit de passer sans crainte et avec hardiesse. J'entrai sur le pont, quoiqu'il fût étroit, et le franchis. Ils me reçurent d'honorable façon, venant à ma rencontre au milieu du chemin. « Frère, dit celui qui était vêtu de blanc, sois le bien » venu et le bien rencontré ; nous venons t'apporter un » savoureux message ; quand nous te l'aurons dit, tu » te tiendras pour payé. Ces tant honorables cou- » ronnes que tu vois, c'est pour toi que notre Seigneur » les réserve. Les ayant gagnées, veille à ne les point » perdre, car le Diable veut te les dérober. » Je leur » dis : « Seigneur, par Dieu, entendez-moi. D'où » vient ce que vous me dites ? Je ne suis de telle vie, » ni n'ai fait telles bontés. Découvrez-m'en la raison. — » Bonne raison tu demandes, dit le messager. Une » de ces couronnes est tienne, parce que tu fus chaste » et bon cloîtré. A l'obéissance tu n'as pas résisté. » L'autre, sainte Marie mienne te l'a fait gagner, parce » que tu t'es consacré à son Église ; en son monastère » tu fis grande amélioration. La troisième, pour ce » couvent qui est en ta garde et qui, avant toi, vaguait » en l'erreur comme bête sans bride. Si tu persé- » vères en tes coutumes habituelles, les couronnes sont » à toi ; estime que tu les a gagnées. » Aussitôt qu'ils m'eurent tenu ce discours, ils disparurent de devant mes yeux ; je ne pus rien voir. Je m'éveillai, et me signai, la main levée. Pensons à nos âmes, frères et

compagnons ; soyons sincères envers Dieu et les hommes ; si nous avons été envers Dieu loyaux et droituriers, nous gagnerons couronnes qui valent plus qu'argent. Pour ce pauvre siècle qui durera peu, ne perdons point l'autre qui ne finira jamais. Qui n'échangerait la misère contre la richesse ? Qui, dans la bassesse la veut chercher, la trouvera. En outre, je vous le demande comme un don, que ma confession demeure secrète, qu'elle ne soit pas connue jusqu'à ce que mon âme échappe à cette prison charnelle. » — « Le seigneur saint Domingo, lumière des Espagnes, eut encore beaucoup d'autres visions, mais il les garda scellées dans ses entrailles. Malgré les apparitions que Dieu lui montrait, aucune vaine gloire n'était en lui. La chair, et le Diable avec elle, cherchaient à l'arracher au repos, mais ils ne le purent faire, dont ils eurent douleur grande[1]. »

Pendant que la sainteté de Domingo rayonnait au couvent de Silos, l'abbé de San-Pedro d'Arlanza, Fray Garcia, venait demander au roi Don Ferdinand l'autorisation de transporter à son monastère les reliques de saint Vincent, martyr, avec celles de ses sœurs Sabina et Cristeta, qui reposaient au vieux cimetière d'Avila. Une vision, disait-il, lui avait ordonné d'aller faire part au roi du désir céleste. Ferdinand, toujours soumis à l'Église, approuva le projet, et ce fut avec un pompeux cortège de moines et

1. De la str. 229 à 251.

d'évêques, chevauchant, crosse en main, sur leurs mules, d'abbés, parmi lesquels était Domingo, de chevaliers et de peuple, que l'on alla quérir, dans la fosse oubliée d'Avila, les divins ossements. On franchit le Duero. Tout le long du chemin, jusqu'à San-Pedro, les habitants s'agenouillaient sur le passage de la procession ; on s'entassait, on s'étouffait autour de la châsse que chacun cherchait à toucher de ses mains. Les miracles furent nombreux ; « beaucoup d'infirmes guéris de leurs douleurs » pour la gloire de saint Vincent, martyr sous les Césars païens. Dans la ferveur de leur zèle, prêtres et clercs, sans compter les fidalgos, faisaient main basse sur les reliques. Tous voulaient rapporter en leur église, en leur donjon, quelque morceau du glorieux confesseur. Qu'en demeura-t-il au monastère de San-Pedro d'Arlanza lors que cessa la pieuse curée[1] ?

Domingo et ses moines s'étaient seuls abstenus de prendre part au pillage. Au retour à Silos, les frères s'en plaignirent à leur abbé qui répondit : « Si vous voulez être loyaux envers Dieu et si vous gardez ses commandements, il vous donnera des reliques..., vous posséderez un corps saint[2]. » C'est ainsi qu'il prophétisait sur lui-même, sur sa fin prochaine et sur sa béatification, affirme Berceo, mais sans comprendre les

1. Sur cette translation : Pelayo, évêque d'Oviedo, *Chronicon Regum Legionensium*. (*España sagrada*, tome XIV, page 486.) — Le corps de saint Vincent fut envoyé à Léon.

2. Str. 282.

paroles que Dieu mettait en sa bouche. Ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'en expliquer le sens ; d'aucuns pensaient que le supérieur était devenu fou.

Ici la raison perd pied. Les miracles commencent, grandissante marée où le flot pousse le flot. La pauvre Espagne avait si soif du prodige ! Tous les cœurs le demandaient, toutes les mains se tendaient pour toucher Dieu, tandis que là-bas, aux frontières, saint Jacques Tueur-de-Mores chargeait avec les Castillans dans la poussière des mêlées, symbole armé de la lutte pour le sol et pour la foi.

Entraba en las grandes lides
Armado y en un caballo
A pelear con los Moros[1].

L'histoire du moyen âge ibérique d'ailleurs est un fourmillement de faits surnaturels. La Vierge apporte à saint Ildefonse une chasuble en toile du ciel et laisse sur la pierre l'empreinte de ses pieds ; Dieu lutte avec Pelayo dans la montagne d'Auseba où les flèches des infidèles se retournent contre eux et les transpercent ;

1. *Romancero del Cid* (romance XXIX, édition de Leipzig, 1871). — Saint Jacques se montre en rêve à Charlemagne : « Si me merveill mout que tu n'as ma terre delivree qui tantes cités et tantes terres as conquises. Por ce si te faz certain, qu'ausi con Dex t'a fet plus poissant de toz les terriens rois, t'a il eslit a delivrer ma terre de la main as sarrazins... » (*Chronique de Turpin*. Édition Fredrik Wulff, Lund., 1881, page 2).

saint Jacques et saint Millan apparaissent à Hernan Gonzalez et à Ramiro II sur le champ victorieux de Simancas; saint Lazare se montre au Cid; saint Jacques aide à prendre Coïmbre; le missel muzarabe sort intact de la fournaise; Alphonse Henriquez voit se dresser dans la lumière froide du matin Jésus crucifié au combat d'Ourique; un ange indique un sentier aux chrétiens le jour de las Navas; un autre vient déclarer à Alphonse VIII que le ciel approuve le massacre de sa maîtresse; saint Georges entre à cheval par la brèche de Palma.

L'œuvre entière des grands dramaturges castillans abonde en merveilleux sacré. Lope, Cervantes, le sage entre tous, Calderon, cet esprit gigantesque tourmenté d'allégories subtiles, en font le sujet, non seulement de leurs *autos sacramentales*, mais encore de nombre de drames profanes où le catholicisme se mêle à la mythologie classique et aux enchantements chevaleresques renouvelés d'Arioste. On y voit la Providence, la Religion chrétienne, l'Idolâtrie et le Démon se quereller sur le théâtre en une pièce historique [1]; des rochers se referment d'eux-mêmes pour dérober le crucifix et les saintes images aux profanations des mécréants [2]. Chez un autre poète, un moine, ancien coupe-jarret, prend sur lui les innombrables péchés d'une dame mexicaine et son corps se couvre de lèpre [3]. Des montagnes se

1. Lope de Vega, *El Nueco Mundo descubierto.*
2. Lope de Vega, *El Casamiento en la Muerte.*
3. Cervantes, *El Rufian dichoso.*

meuvent et traversent la scène au commandement de Satan qui cherche à abuser Cyprien[1]; deux personnages surnaturels discourent sur la théologie devant Crisanto et s'évanouissent tout à coup[2]; une voix d'outre-tombe clame du fond d'une fosse : c'est celle du brigand Eusebio, fraîchement tué, qui appelle un prêtre, se confesse et retombe raide mort après l'absolution[3].

Aussi voyons-nous Domingo prophétiser et faire des miracles de son vivant même. Avec eux, le lugubre défilé des plaies et des douleurs humaines va passer devant nous. C'est d'abord une femme de Castro, Maria, qui avait perdu l'usage de ses pieds, ses doigts étaient paralysés et ses yeux ne pouvaient voir; elle était muette; la souffrance l'avait rendue plus « dure qu'un madrier »; sa bouche était contournée, et les bras « semblables à des bâtons tordus ». Ses parents la portèrent sur leurs épaules, à Silos, où Domingo guérit la malheureuse.

Après la paralytique, Berceo raconte un exorcisme. Il s'agit d'une religieuse nommée Oria que le Diable obsédait sans relâche. « Le mortel Ennemi rempli d'obscénité » rôdait autour d'elle dans l'ombre du cloître. « Pour l'épouvanter et lui faire peur il lui faisait de vilains gestes et très mauvaise figure. Il prenait la forme d'un serpent, le traître prouvé, et se mettait devant elle; aucunes fois, il se faisait tout petit, d'autres,

1. Calderon, *El Mágico prodigioso.*
2. Calderon, *Los dos Amantes del cielo.*
3. Calderon, *La Devocion de la Cruz.*

grand, démesuré, tantôt gros, tantôt maigre. Il la guerroyait rudement, celui que Dieu maudisse. Pour l'effrayer il faisait grandes mauvaisetés [1]. » La pauvre nonne affolée envoya demander secours au bon abbé de Silos, qui se mit en route aussitôt et vint la visiter. Il la fit confesser, communier, aspergea la cellule d'eau bénite, chanta la messe, et « le mauvais voisin s'en fut malgré lui » [2].

Les guérisons d'aveugles sont nombreuses. Près du couvent habitait un homme qui avait perdu la vue; Johan [3] était son nom. « S'il était de lignage ou labou-

1. De la str. 327 à 333, *passim*.

2. On peut comparer ce miracle avec un autre du même genre que rapporte Berceo, en sa *Vida de San Millan*. (Libro II, de la str. 181 à 199.) Le Visigoth chasse le Diable de la maison d'un certain Onorio, qualifié dans le texte sénateur de Parpalinas, où il avait établi domicile. Quand le malheureux voulait manger, « la bête maudite remplie d'obscénité » inondait les plats d'excréments ; s'il voulait boire, Satan renversait son hanap devant ses yeux. « Il faisait puer la maison plus que mauvais venin. Le démon y faisait ses ordures comme si elle fût son propre héritage. Ses gestes étaient plus immondes que ceux d'un chien. » C'est avec peine que saint Millan parvint à débusquer le mauvais esprit qui lui jetait des pierres du haut du toît. Le Diable commit à son départ une vilenie si indécente que Berceo se refuse à la raconter. Ne s'agirait-il pas de ce son que Dante entendit au XXI[e] chant de son *Enfer* ?

Ed egli avea del cul fatto trombetta.

3. Nous conservons partout la forme archaïque des noms, telle que la donne le texte castillan du XIII[e] siècle, Xemena ou Semena, Juhan ou Johan, etc.

reur, » le poète s'excuse de ne le pouvoir dire. Outre sa cécité, l'infortuné avait si âpre douleur aux oreilles « qu'il mordait les murailles ». En cet état, le misérable se fit conduire devant la porte du monastère et se coucha sur le sol. Toute la nuit, le saint pria pour lui « le roi du ciel, le grand empereur ». Le lendemain, l'abbé lui jeta l'eau bénite à la face: « Ami, va ton chemin. » L'aveugle ouvrit les yeux et partit en rendant grâce à Dieu.

Puis, c'est un comte de Galice, Don Pelayo, également privé de la vue, qui, après avoir longtemps vagué de sanctuaire en sanctuaire sans trouver de soulagement, vint chercher la guérison auprès de Domingo. Le miracle accompli, le bon chevalier laissa riche offrande aux moines et fut en sa terre.

« En ce temps, les Mores étaient bien proches; les hommes n'osaient aller par les chemins; ils enlevaient cruellement les malheureux, attachés avec des cordes[1].» Certain jour, les infidèles marchèrent sur Soto et s'emparèrent d'un jeune homme pendant cette chevauchée en pays chrétien. Au retour, les musulmans l'enchaînèrent en leur prison. Or ses parents étaient pauvres; c'est à peine s'ils purent, avec tous leurs biens, réunir la moitié de la rançon. Tout espoir perdu du côté de la terre, la famille songea à s'adresser au ciel, et tous vinrent trouver Domingo, le suppliant de sauver le prisonnier. « Amis, leur dit-il, tout en pleurs,

1. Str. 353.

si j'avais quelque chose à vous donner, je vous le donnerais; je ne pourrais l'employer à meilleure œuvre qu'au rachat des captifs. Mais nous n'avons monnaie, or, ni argent. Nous n'avons qu'un cheval en la maison seulement. Nous vous l'offrirons volontiers en cadeau. Que le Roi omnipotent fournisse ce qui manquera[1] ! » Pendant qu'ils s'en allaient vendre le cheval au marché, le religieux de Silos entrait à la chapelle et se mettait en prière devant l'autel. Aux premières blancheurs de l'aube, les moines se joignirent à leur abbé, tous suppliant Dieu de délivrer le chrétien des mains infidèles. « L'oraison du père de grande sainteté, la charité sainte la porta aux cieux; elle plut aux oreilles du Roi de majesté. Le captif échappa de son cachot[2]. » En effet, au moment où l'on priait pour lui, ses chaînes s'ouvrirent d'elles-mêmes; il se dressa, sortit de la cour quoique la porte en fût verrouillée, vint trouver ses parents et leur montra ses fers miraculeusement brisés.

Arrêtons-nous à ces aventures de captifs. De Gonzalo de Berceo jusqu'à Miguel de Cervantes, des romances de Melisendra et de Gayferos au martyrologe du Père Haedo, elles remplissent chaque page de l'histoire d'Espagne, et, plus que toutes autres, renferment de précieux détails sur le caractère national, la haine des deux races, l'état social et religieux du XI[e] siècle

1. De la str. 363 à 365.
2. Str. 368.

ibérique. Le témoignage des historiens arabes montrera que les chrétiens non plus ne se faisaient faute de réduire en servitude et d'enchaîner leurs prisonniers, à l'imitation des musulmans venus à la suite de Tarik ibn Zeyad. Le Cid vendait les siens pendant le siège de Valence. Non seulement les fidalgos, mais les moines eux-mêmes possédaient des esclaves qui travaillaient à la terre, l'anneau de fer au pied, sous l'œil et le fouet des gardiens.

Le couvent de Silos en comptait plusieurs. Ils s'enfuirent une nuit de l'enclos où on les enfermait chaque soir, le labeur terminé, grâce au manque de vigilance des hommes préposés à leur garde. Quand les évadés furent hors de l'enceinte, ils gagnèrent les champs par des chemins détournés, et vinrent se blottir au fond d'une caverne, dans la montagne, par crainte des bergers qui menaient paître leurs troupeaux aux environs. Au moment de leur fuite, Domingo était absent du monastère, quand une révélation divine lui fit connaître à la fois l'événement et la cachette des fugitifs, en la ville de Crunna où il se trouvait alors. Les moines, guidés par leur abbé, se mirent en route sous sa conduite, et s'enfoncèrent dans la sierra. On marcha droit à la caverne où les infidèles furent trouvés et ramenés reprendre leurs chaînes.

Avant d'en finir avec les exploits surnaturels de Domingo, il ne semblera pas indigne d'intérêt de mettre en regard des miracles obtenus par les prières du religieux castillan, un prodige musulman, rapporté par

l'historien arabe Homaïdi[1], et qui vient à l'appui de ce que nous venons de dire sur le sort réservé aux prisonniers de guerre. Une pauvre veuve vint trouver un jour un vieux fakih où docteur de la loi nommé Baki ibn Moukhlid, sous le règne du khalyfe Abdallah de Cordoue. « Il y a longtemps déjà que mon fils est captif, lui dit-elle. J'ai peu de bien et n'ai pu payer sa rançon. Il ne se trouve personne qui m'achète une chaumière que je possède. Ainsi, je n'ai pas un instant de repos nuit et jour. » Le fakih l'exhorta à mettre sa confiance en Allah et lui promit de prier pour elle. Quelques jours après, la veuve lui amenait son fils. Le jeune homme raconta qu'il était esclave des chrétiens, avec beaucoup d'autres musulmans pris dans les combats et les chevauchées, qu'un gardien conduisait travailler aux champs. Soudain, sans qu'il y comprît rien, ses chaînes se brisèrent. (On constata que c'était au moment où Baki ibn Moukhlid priait pour lui.) Amené devant son seigneur, on lui remit ses fers; ils se rompirent une seconde fois. L'Espagnol, troublé par ces manifestations surnaturelles, consulta ses moines. « As-tu une mère? » demandèrent-ils. Sur sa réponse affirmative : « Dieu, sans doute, écouta ses prières. Puisqu'il te donne la liberté, nous ne pouvons t'enchaîner, » et ils le renvoyèrent à la frontière arabe. « Tout est l'œuvre de la divine volonté, proclama le sage de Cordoue. Rendez grâce à Allah. »

1. Antonio Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes en España* (II parte, cap. LXV).

Mais revenons aux miracles du moine de Silos qui se succèdent sans relâche. Voici d'abord un homme, natif de Gomiel, Garci Munnoz, qui souffre de la goutte. Aussitôt que le mal lui saisissait le cœur, il perdait la mémoire, la parole et la vue. Oraisons et jeûnes, rien ne le soulageait. « L'infirme lui-même eût préféré être mort, car d'aucuns côtés il ne trouvait consolation. » Comme la nouvelle de sa maladie était parvenue jusqu'à Silos, Domingo lui écrivit de le venir joindre. On transporta Garcia, qu'accompagnait sa famille, et le saint commença ses prières. Il veillait, suppliait Dieu, récitait les psaumes. « Il infligeait à sa chair de rudes afflictions... Pendant ce carême, il était aussi décharné que quelqu'un qui fut longtemps prisonnier et enchaîné[1]. »

Malgré tout, la goutte résistait aux remèdes mystiques. Enfin Garci Munnoz guérit. « Il resta avec sa victoire, le saint confesseur. Chacun estima que ce miracle était le plus grand et que, de tous les autres, il semblait le seigneur[2]. »

Quelque temps après, un garçon de ferme manqua perdre l'usage d'une de ses mains; l'abbé n'eut qu'à dire une messe et le mal disparut sur l'heure.

Un habitant de Yecola « était envers ses voisins traître prouvé, tellement qu'il eût mérité d'être pendu[3] ». Le larron dérobait les épis au temps des moissons. On

1. Str. 414 et 415, *passim*.
2. Str. 417.
3. Str. 419.

le surprit un jour que Domingo passait par le chemin. Après l'avoir rudement admonesté, le bon abbé obtint de ceux qui le gardaient sa mise en liberté. Rien n'y fit cependant, crainte du gibet pas plus que sages conseils. Du bourreau dans ce monde et du Diable dans l'autre, le voleur n'avait cure, si bien que peu de jours s'étaient écoulés quand des paysans vinrent apporter à Silos, irrécusable preuve de son endurcissement, les gerbes qu'il avait fauchées dans leurs champs. Pour le coup, le moine se fâcha. « Seigneur, s'écria-t-il, tu dois juger cette affaire. La honte est tienne, pense à la venger[1]. » A peine ces mots étaient-ils prononcés, « que la colère de Dieu vint sur cet homme[2] ». En un instant il perdit la mémoire, et la force de son corps disparut. Le brigand perclus fut alors saisi d'un tardif remords ; il vint en se traînant supplier Domingo de prier afin qu'il guérît, jurant de ne plus recommencer et de vivre honnêtement. « Garcia (c'était son nom), ta punition fut un jugement du ciel, répondit le saint. Nous t'avons sauvé une fois déjà de rude angoisse, et tu n'eus pas désir de t'amender. Tout cela est à ton profit, si tu l'entends. Dieu le fit pour que tu ne puisses pécher. Mieux vaut que tu t'en ailles infirme en paradis, plutôt que sain et bien portant tu tombes en enfer. De redevenir ce que tu étais, tu n'as plus d'espérance[3]. »

Autre histoire de vol, moins tragique que la précé-

1. Str. 425.
2. Str. 426.
3. De la str. 429 à 433.

dente; on y trouvera même de l'enjouement et beaucoup d'indulgence envers les pécheurs. L'abbé de Silos possédait un troupeau de porcs qui tentèrent la gourmandise des voleurs du pays. Ceux-ci s'avisèrent une fois de venir les dérober à l'heure où chaque moine reposait enfermé dans sa cellule. Toute la nuit, les malfaiteurs sacrilèges creusèrent le mur de la huerta, sans réussir à s'ouvrir un passage vers le gras troupeau qu'ils convoitaient. Saint Domingo s'éveilla comme d'habitude, à l'aurore, et fit mander les porte-clefs. « Frères, leur dit-il, apprenez que nous avons des ouvriers creusant notre verger; soyez-en certains. Veillez à ce qu'ils mangent et reçoivent leur argent. » Le saint confesseur s'en fut vers eux : « Amis, vous avez fait bon travail; que Dieu, notre Seigneur, vous l'ait en gré. Venez, vous mangerez à notre réfectoire[1]. » Les coquins, pris sur le fait, lâchèrent leurs outils et se prosternèrent à ses pieds, le suppliant de ne pas déchaîner contre eux la colère céleste. « Amis, ne craignez rien. Pour cette fois, vous gagnerez bon pardon ; de votre labeur vous aurez le salaire. Mais ne veillez pas trop souvent de semblable façon [2]. » Ils mangèrent, et chacun s'en retourna chez lui, bien rassasié. « Jamais ils ne l'oublièrent, la crainte qu'ils avaient eue. » Furent-ils corrigés? Nous l'ignorons.

Ensuite, ce sont des pèlerins qui se présentent à Silos

1. De la str. 379 à 381.
2. Str. 382.

pour jouer un bon tour à l'abbé. Chacun avait quitté ses vieux vêtements et les avait cachés à San-Pedro pour en obtenir d'autres tout neufs. Lorsqu'ils se présentèrent en cet état, « peu s'en fallût que l'homme béni n'éclatât de rire, car tout ce qu'ils avaient fait, il le savait[1]. » Il promit de les vêtir, mais en même temps il envoyait un de ses religieux chercher les habits cachés et les offrait à leurs propriétaires. Quand les pèlerins furent dans la rue : « Ce sayon ressemble fort au mien! — Je reconnais mon chaperon », s'exclamait un autre. C'est ainsi que les trompeurs stupéfaits constatèrent que c'était avec leur propre bien qu'ils avaient reçu la charité.

Comme il y avait famine au pays de Castille[2], « les moines ne savaient où trouver leur ration; les moines étaient soucieux d'étrange sorte de n'avoir en la maison ni farine, ni aliments[3]. » Le cellérier vint trouver le supérieur. « Seigneur, tu ne sais notre pauvreté; il n'y a pain dans la demeure; nous sommes, si Dieu ne nous secourt, en âpre misère. » Domingo exhorta les frères. « Soyez fermes en Christ et ne vous irritez point. Avant peu, vous aurez bon conseil. Si vous

1. Str. 481.

2. La famine dont il est ici question, un des derniers épisodes de la vie du saint, aurait eu lieu sous Sancho II le Vaillant, entre les années 1065 et 1072, vraisemblablement vers la fin du règne. Sept ans de guerres civiles épuisèrent le royaume.

3. Str. 444 et 445.

vous fiez en Dieu, vous ne manquerez jamais de rien [1]. » Ayant ainsi parlé, le saint homme alla s'agenouiller et commença de prier avec ferveur. « Seigneur, dit-il, que l'on nomme pain de vie, toi qui, avec peu de pain, nourris grande armée [2], tu gouvernes les bêtes sauvages et domptées, tu donnes la pâture aux oiseaux petits et grands, par toi poussent les moissons et tu fais mûrir les épis, tu rassasies les vers qui vivent enterrés. Seigneur, toi qui donnes à manger à toute créature, envoie-nous secours, nous sommes en affliction. Tu vois ce couvent, de quelle sorte il murmure; tous se tournent contre moi; je suis en angoisse [3]. » Le service terminé, les religieux entrèrent au réfectoire et s'assirent devant les plats vides; mais, avant que le prieur eût sonné sa cloche, un courrier du roi se présentait devant eux. « Abbé et seigneurs, le bon roi vous salue, leur dit-il. Il a connu votre disette, il vous envoie secours, il vous donne soixante mesures de farine blutée. Les moines, qui s'éveillent avant les premiers coqs, ne peuvent jeûner comme d'*autres ouvriers*. Seigneurs, quand vous aurez mangé ceci, le roi vous donnera; jamais vous n'aurez manque de rien [4]. » Le majordome royal fit large mesure. Tant que la farine dura, ils la partagèrent loyalement entre eux.

En lisant la chronique rimée, ou plutôt la chanson

1. Str. 448.
2. Allusion au miracle de la multiplication des pains.
3. De la str. 451 à 454.
4. Str. 457, 458 et 459.

de geste du poète castillan, on remarque une gradation mystique et continue qui s'élève et monte vers la lumière divine. L'âme du pieux abbé semble rayonner d'autant plus que son corps mortel touche à la destruction. Les visions ont commencé, mêlées aux prophéties étranges dont le sens même lui échappe, sublime radotage d'un homme dont Dieu devient le souffleur. Avec les miracles, ces signes suffiraient à nous avertir qu'un fil à peine rattache encore son esprit à sa forme de chair. C'est en cet état que Domingo sortit de sa cellule et se mit à prêcher dans la campagne, à Monte Ruyo, « semant la bénédiction ». — « Ne gisez point en la haine, disait-il à la foule, c'est mortel péché. N'examinez les augures[1], Dieu le défend. Ne forniquez point, sinon vous serez damnés. Celui qui détient le bien d'autrui par rapine ou par fraude, jusqu'à ce qu'il le rende, il ne lui sera pardonné. Amis, n'oubliez jamais l'aumône ; si vous l'avez donnée, vous la trouverez. Surtout souvenez-vous de vos voisins pauvres qui souffrent en leurs maisons ; ils gisent affamés, comme des clous tordus. Donnez vos vêtements aux

1. Les Espagnols du moyen âge croyaient aux augures en dépit de l'Église. C'est ainsi que le cri sinistre d'un hibou et la rencontre d'un aigle harcelé par des corbeaux annoncent aux sept infants de Lara leur mort prochaine. Le *Romancero del Cid* parle d'un vol de corneilles. — Voir aussi à ce sujet la lettre de défi du comte de Barcelone au Campeador ; il lui reproche d'être païen. (*Historia Roderici Didaci*, dans Risco, *La Castilla*, etc. Appendices, pages XXXVI et XXXVII.)

dépouillés. Châtiez vos fils pour qu'ils ne soient assez osés d'entrer avec leurs troupeaux en les champs ensemencés par d'autres. Ce qu'a coutume de faire l'enfant en ses premières années, il le possède ensuite comme un héritage. Nous ordonnons aux fils d'honorer leurs parents ; pour leur donner du pain, qu'ils se le retirent de sous les dents. Telle loi est donnée à tous les fidèles[1]. »

Or, pendant qu'il parlait ainsi, un lépreux s'approcha, et, se jetant à genoux devant lui : « Père, je suis venu vers toi demander mon salut. Si tu daignes chanter une messe pour moi, je m'en retournerai sauvé. » La messe chantée, l'infirme guérit aussitôt.

Pareil au moine agenouillé dans le tableau de Murillo[2] et que soulève l'extase, les pieds de Domingo ne touchent plus la terre. « Ainsi qu'il est dans la nature des hommes de chair de ressentir des pointes mortelles avant la mort, le père saint dut lui-même en ressentir de pareilles. Elles lui furent plus agréables que des *truites*

1. De la str. 464 à 475, *passim*. — On lit, dans le *Cancionero* de Baena, à la fin d'un dit de Ferrand Perez de Gusman : « Veille à bien agir en tout temps et à tout moment, et à toujours aimer Dieu en très pure contrition ; avec piété, ne cesse jamais de prier ; donne l'aumône aux pauvres qui vivent dans la tribulation, pour qu'au moment épouvantable du dernier jour, qui sera si douloureux, terrible, sans allégresse, la douce Vierge Marie te couvre de son manteau, et que le saint Jésus te dise : « Viens à ma droite ».

2. *La Cuisine des Anges.*

d'une coudée de long[1]. » Au moment où la douleur commença, tout joyeux, Domingo comprit que le jour tant désiré était venu pour lui « et qu'il était proche de la victoire », qu'il allait enfin recueillir les triomphantes couronnes entrevues dans son rêve. Au milieu de son allégresse, une pensée l'affligeait : abandonner aux tentations du monde les moines qui l'entouraient. « Frères, leur disait-il, je meurs ; ma vie est peu de chose. Je vous recommande à Dieu, mon troupeau chéri ; qu'il vous garde d'angoisse et de mauvaise chute. Quand je serai trépassé, enterrez-moi ; comme l'ordonne la règle, nommez aussitôt un autre abbé. Ayez l'un pour l'autre amour et charité. Servez le Créateur de tout votre pouvoir. Souvenez-vous de ce que fit notre Rédempteur, quand il fut élevé sur la croix à grand affront ; il n'en voulut descendre, tout maître qu'il était, jusqu'à ce qu'il eût exhalé son âme[2]. » Et tout le couvent pleurait en l'entendant ainsi discourir. « Vous aurez grands hôtes, reprit-il, avant quatre jours, le roi[3], la reine et grande chevalerie, l'évêque

1. *Mas le plogo con ellas que con truchas cobdales.*
(Str. 490).

Étrange comparaison pour la mort d'un saint ! Berceo dit en commençant son poème :

Bien caldrá, como creo, un vaso de bon vino.
(Str. 2).

2. De la str. 494 à 503, *passim*.

3. Le roi dont il s'agit est Alphonse VI le Brave qui venait de succéder à son frère Sancho II, tué devant Zamora (1072).

avec eux et bonne compagnie ; pensez à les servir comme c'est justice. » Chacun s'émerveillait, ne pouvant comprendre ces paroles mystérieuses. Le roi était si loin, qu'en chevauchant six jours, il n'eût pu venir à Silos.

A l'époque annoncée, l'évêque arriva, mais d'Alphonse le Brave et de sa femme, aucune nouvelle. Voyant que tous attendaient le monarque, le moribond leur expliqua le sens mystique de son discours. Cette reine était la Vierge, ce roi le Christ ; il parlait du royaume céleste, non de la Castille. « Alors le saint confesseur ferma les yeux, serra bien ses lèvres, leva ses deux mains vers Dieu notre Sire, et lui rendit son âme. Les anges la prirent, qui étaient autour de lui, et l'emportèrent aux cieux en grand honneur. Ils lui donnèrent trois couronnes de splendeur grande[1]. »

Le cadavre fut revêtu, en guise de suaire, du froc qu'il portait pendant sa vie, et, devant le peuple accouru de toutes parts, les moines enterrèrent leur abbé au cimetière du couvent. « La terre couvrit la terre, comme c'est sa nature ; on mit grand trésor en lieu bien étroit ; chandelle de grand éclat en obscure lanterne[2]. »

Le jour où Domingo mourut, la légende ouvrit ses

1. De la str. 521 à 523. — Domingo était déjà mort en 1076, d'après l'*España sagrada* (tome VIII, p. 93 et 94]. Son successeur fut l'abbé Fortunio. Le monastère s'appelait à cette époque Saint-Sébastien de Silos.

2. Str. 531.

ailes et prit son essor à travers les Castilles. C'est du fond de la fosse où pourrissait son corps que monta vers la lumière la divine floraison, l'éclosion miraculeuse qui, s'attachant aux faits de sa vie réelle, comme le lierre agrippe les vieilles murailles, en effaça les contours. . .

On assiège sa tombe ; des milliers de mains décharnées, tremblantes, rongées par les ulcères, desséchées par les contagions, rugueuses de lèpre, viennent toucher la pierre sépulcrale. Toutes les misères du moyen âge sont là. Les épileptiques écument, les démoniaques se tordent. Un jeune Aragonais, Peydro, dont la douleur avait affaibli les membres, creusé les yeux dans l'orbite, perdit encore la vue : « il n'avait, sans la lumière, nulle consolation. » Un voyage au tombeau du saint le guérit. Ensuite, un autre aveugle, Johan, puis une femme asturienne, Sancha, à propos de laquelle Berceo dit naïvement : « Qui ne voit pas, gît en grande angoisse, il ne sait où est Burgos ni l'Estramadure[1]. » Une Maria, naturelle d'Agosin, entreprend un pèlerinage à Silos et s'en retourne consolée. Un paralytique, frappé de cécité, nommé Sancho, de qui « les yeux ne voyaient pas plus que le poing[2] », se fait traîner au sépulcre, se couche sur la dalle, gémissant et priant avec ceux qui l'avaient transporté. Grâce à leurs supplications « l'infirme guérit de toute douleur ».

1. Str. 573.
2. Str. 597.

Un autre veille et hurle douze jours entiers, jusqu'à ce que son regard mort se rouvre au grand soleil. Une seconde Maria, également d'Agosin, se prosterne et s'écrie : « Protège-moi, père saint, patron de la Castille, enlève de mes yeux cette plaie pour que je puisse retourner *avec ma lumière* en ma cabane[1], » et la malheureuse obtint ce qu'elle cherchait.

Le bruit des miracles se répand : les estropiés se traînent à Silos ou s'y font conduire. Anania, de Tabladiello, ouvre la marche, les bras contournés, durcis, pliés contre la poitrine sans qu'il puisse même s'en servir pour porter les morceaux à sa bouche. On l'amena. Ses parents allumèrent des cierges autour du tombeau et tout le monde se mit à prier pour lui. Alors Anania décroisa ses mains crispées, les leva vers Dieu, lui rendit grâce et s'en retourna conten .

Suit l'histoire d'une certaine Maria, native de Fuent Oria, qui « n'eût pu marcher avec ses pieds ni prendre avec ses mains, l'eût-on fait dame maîtresse des Mores et des chrétiens[2] ». — « Ses os n'étaient couverts que de sa peau seulement. » Elle supplia sa famille de la porter au sépulcre. On transporta son pauvre corps, on le mit en face du *Père prodigieux*. « Elle gisait là, geignant ainsi qu'un chat galeux[3]. » On implora le saint, on brûla de la cire, et Maria revint chez elle à pied.

1. Str. 624.
2. Str. 582.
3. Str. 586.

Un pauvre homme, nommé Cid, qui ne pouvait remuer et deux autres perclus, Fruela, de Oriel, et Mumo ou Muño, d'après le manuscrit du Monserrate, sont guéris tous trois à la suite d'un pèlerinage à Silos.

Une femme d'Enebreda avait la main et la langue desséchées ; elle ne pouvait prier à haute voix. « Mais le Seigneur qui sait juger la volonté comprit ce qu'elle cherchait et le lui accorda [1]. »

Deux femmes, dont l'une était paralysée en châtiment de s'être lavée la tête un samedi soir, au lieu d'aller à l'église, trouvèrent de même le soulagement de leurs maux par l'intercession du saint.

Xemena de Tordomar avait perdu l'usage d'une main. « La main sèche semblait paille, celle qui était saine bon grain, l'une l'hiver et l'autre le printemps [2]. » Sa prière fut exaucée, son bras reverdit, et Xemena depuis « put filer, bien portante, en sa demeure ».

A Palencia, une femme était devenue sourde et muette pour être restée dans sa maison à pétrir sa pâte et enfourner son pain à l'heure où l'on sonnait les vêpres. Domingo intercéda, Dieu pardonna, et sa langue se délia pendant une messe au couvent. *Gloria tibi, Domine*, furent ses premiers mots.

Les démoniaques affluent à Silos. A l'un d'eux, Satan « brisait le corps plus que n'auraient pu le faire

1. Str. 607.
2. Str. 617.

dix démons ensemble ». Il fallut attacher Diago qui poussait des cris aigus et semblait enragé. Le possédé rugissait des paroles insensées. Trois femmes s'abattent sur le sol, les membres rompus. A Penna Alba, une autre errait comme une folle, quand se dressa devant elle une forme gigantesque, rigide, vêtue d'une dalmatique blanche et qui dit : « Je suis saint Michel, porte-bannière du Créateur, envoyé vers toi par Dieu notre Sire. Si tu veux guérir de ton mal, va au couvent de saint Domingo ; tu trouveras conseil [1]. » Le Diable qui était en elle se mit à la maltraiter. Il la secouait pour l'empêcher d'obéir au céleste avis. Satan eut beau faire, la martyriser, lui tordre la bouche, blanche d'écume, l'obliger à des gestes impudiques, à des grimaces obscènes, à des blasphèmes, l'exorcisme eut raison de lui et l'Ennemi dut abandonner la chair qu'il [illegible].

Le Diable terrassé, c'est l'adversaire de la foi qu'il faut vaincre, le fidalgo par l'épée, le moine par la prière.

Saint Domingo apparaît à un captif, dans les cachots des infidèles, et lui remet un marteau de bois avec lequel il brise ses fers qu'il va déposer sur le tombeau de son libérateur [2].

1. Str. 683 et 684.

2. Si l'on en croit Berceo, un cardinal romain, Ricart (Richard), légat du Saint-Siège en Castille, fut témoin de ce miracle et reçut la déposition du chrétien évadé. A son retour à Rome, il aurait prêché sur la vie du saint espagnol et obtenu

Un fidalgo, Peydro, natif de Hllantada, est pris par les Almohades à la défaite néfaste d'Alarcos[1], enfermé dans un souterrain, à Murcie. Or, un mercredi soir, comme il priait à l'heure où commencent à briller les étoiles, « une lumière grande et merveilleuse pénétra au milieu de la caverne enténébrée. Il vit, devant l'entrée, la forme d'un homme qui semblait bon moine[2] ». C'était le corps du bienheureux de Silos qui se montrait dans sa splendeur céleste et descendait sur terre annoncer sa prochaine délivrance au pieux chevalier. A cette vue, le prisonnier eut grande crainte. Il redoutait un piège de son maître ou quelque prestige du Tentateur. « Ami, écoute, et tu connaîtras une chose certaine. Je suis frère Domingo. Dieu me fit gardien de la chrétienté pour délivrer les captifs de leur esclavage, ceux qui crient vers lui de toute volonté[3]. » En effet, deux jours après, Peydro s'évadait pendant une

sa canonisation. Le personnage dont il s'agit doit être l'envoyé du pape Grégoire VII auprès d'Alphonse VI, le défenseur du missel grégorien contre le missel muzarabe dans les discussions liturgiques qui suivirent le rétablissement du catholicisme à Tolède.

1. Sous Alphonse VIII le Noble, en 1195. Les Castillans eurent 30,000 hommes tués et 20,000 prisonniers. « Les épées et les lances se soûlèrent, se gorgèrent de leur sang. » Antonio Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes en España* (III parte, cap. LIII).

2. Str. 708 et 709. Comparer avec le romance de Don Galceran de Pinos, dans *Rosa de Romances*. (Leipzig, 1846, p. 50.)

3. Str. 716 et 717.

fête des Arabes, et rentrait à Tolède. « Quiconque le dit, homme ou femme, que le Patron de Silos ne sauva pas le gentilhomme, qu'il se repente de son dire. Il outrage le bon confesseur, il en recevra mauvaise récompense[1]. »

Le dernier miracle que raconte Berceo, sans pouvoir en terminer le récit, traite d'un fait d'insubordination féodale. Les turbulents guerroyeurs de Fita s'en vont piller les Mores soumis de Guadalfaiara, vassaux de la Castille. « Quand, au matin, ils sortirent à leur travail, les cavaliers bondirent sur eux ; ils tuèrent et captivèrent maint laboureur[2]. » Lorsque le roi Don Alphonse[3] sut le mépris que l'on faisait de ses ordres, il entra en merveilleux courroux, et jura, les doigts étendus sur l'image du Crucifié, que les ravageurs de son peuple seraient châtiés rudement, et que Fita connaîtrait sa justice. Le conseil de la ville fut sommé d'avoir à livrer les coupables, sinon tous, grands et

1. Str. 731.
2. Str. 738.
3. *El buen Rey Don Alfonso le tenie á mandado,*
El que de Toledo, si non so trascordado.
(Str. 733.)

L'érudit Sanchez en conclut que cet événement se passe sous le règne d'Alphonse VI le Brave. En effet, les chroniqueurs castillans l'appellent souvent « celui de Tolède, » comme ils disent pour Alphonse VIII « celui de las Navas, » pour Alphonse XI « celui de Tarifa, » du nom de leur plus grande victoire ou de leur plus illustre conquête sur les infidèles.

petits, payeraient pour eux. « Quand les lettres furent lues dans le conseil, bien des barbes tremblèrent à des têtes hardies [1]. » Résister était impossible ; on se soumit, et les pillards furent emprisonnés avec le chef de l'expédition, un brave chevalier « qui avait grand'peur d'être justicié ». Chacun implorait saint Domingo. Le condamné, en son cachot, ne cessait un instant ses oraisons. « De quelle façon en pût-il sortir? Je ne vous le saurais dire, ajoute le poète. Ici s'arrête le livre (la chronique latine). Un cahier s'est perdu, non par ma faute. Écrire à l'aventure serait folie [2]. » Nous supposons que le fidalgo dut échapper à l'affront du gibet.

Berceo termine sa geste brusquement en cet endroit, déclarant qu'on ne possède pas même un dixième des prodiges accomplis par son héros, les uns recueillis par l'histoire latine, les autres conservés par la tradition orale. « Ce que nous avons pu en savoir, nous l'avons écrit, mais ils croissent chaque jour, nous le voyons de nos yeux, et ils croîtront sans cesse après notre mort [3]. » Ensuite, s'adressant au bienheureux dont il conta la légende, le pieux Castillan le supplie en ces termes : « Seigneur saint Domingo, confesseur accompli, redouté des Mores, aimé des chrétiens..., tu m'as défendu des coups du péché ; que de sa flèche je ne me voie blessé. Père, qui, pour le salut de ton âme

1. Str. 743.
2. Str. 751.
3. Str. 755. — Ces vers furent écrits sous Ferdinand III ou Alphonse X.

abhorras ton corps, lorsqu'en la main d'autrui tu remis ta volonté..., tu le sais, combien le Diable est subtil perturbateur. Tu passas par toutes les tentations, mais tu restas victorieux ; tu nous défendis contre lui, car il est traître chien. Père, nous savons qu'il voulut te mordre, mais il n'eut pouvoir de planter en toi sa dent. Seigneur et Père, demande à Dieu qu'il nous donne la paix, la charité véritable, celle qui te plaît tant, la santé (ou le salut), des temps heureux, pain et vin en abondance, et qu'il nous accorde enfin de contempler sa face. Veuille, pour moi-même, crier merci, car j'eus grande volonté d'être ton jongleur ; daigne accepter ce petit service, et, pour moi, Gonzalo, daigne prier le Créateur. Entre tous les autres, ne m'abandonne pas ; on dit que tu as coutume de songer à tes jongleurs. Dieu me donnera bonne fin si tu l'implores pour moi. Qu'il conduise nos âmes au céleste royaume. Amen[1]. » Humble prière et dernier vœu du croyant qui espérait gagner le ciel avec ses vers.

1. Str. 761, 767, 768, 772, 775, 776 et 777, *passim*.

LES FEMMES DU ROMANCERO

LES FEMMES DU ROMANCERO

I. — LE ROMANCERO

Un jour que Charles-Quint visitait à Cordoue l'église chrétienne ajoutée si maladroitement à la mosquée d'Abd-er-Rahman par l'architecte Hernan Ruiz : « Si j'avais su cela, s'écria l'empereur, jamais je n'aurais permis que l'on touchât à l'œuvre ancienne. Vous avez mis ce qui se voit partout à la place de ce qu'on ne voit nulle part. » Sur ces mots, le César « invincible et très illustre » tourna le dos aux prêtres consternés.

Ce que Charles-Quint disait de l'œuvre malencontreuse d'Hernan Ruiz peut s'appliquer aux poètes de profession, qui, sous prétexte de nettoyer la rouille des vieux romances, en polirent les aspérités, quand ils n'en altérèrent pas le sens primitif. Inconsciemment sacrilèges, ils les rajeunirent si bien que la rudesse des siècles passés faillit disparaître sous une versification plus harmonieuse et plus moderne. Non content de civiliser la barbare antiquité des chants populaires, on en composa de nouveaux sur leur modèle ; on reprit et développa les sujets déjà traités ; à la narration

brusque, à l'abrupte énergie des dénouements à pic, un récit plus uni et plus littéraire succéda ; les lacunes qu'offrait la vie rimée d'un même héros furent comblées par des additions successives. C'est ainsi que les deux tiers peut-être des romances du Cid datent en réalité du XVI[e] siècle ; nombre d'entre eux, et des meilleurs, sont l'œuvre de Lorenzo de Sepúlveda, un maître sans égal en pastiche archaïque [1].

On peut dire du Romancero que sa popularité même a fait son malheur ; à force de passer de mains en mains, cette monnaie épique perdit son effigie, comme les cuartos de Catalogne où le masque de Carlos IV et de Ferdinand VII disparaît sous la crasse et l'usure. Sans cesse redits de mémoire par les jongleurs, plus tard par les mendiants et les aveugles, les romances en leur style suivirent les modifications de la langue ; les tournures anciennes furent peu à peu remplacées par d'autres plus élégantes ou plus compréhensibles pour les contemporains. Les costumes et les armures se modernisent ; la cuirasse, les grèves, les plaques de fer, la salade et le cabasset prennent la place du vieux haubert maillé et du heaume conique, aux cercles fleuris de pierres multicolores. Les mœurs aussi perdent leur énergie. C'est ce qui explique le manque d'unité dans les sentiments de ces personnages tour à tour galants ou brutaux ; témoin ce Cid que l'on voit menacer Ximena et délivrer une Moresque captive,

1. Il est probable qu'il s'y trouve cependant beaucoup de vers tirés de romances plus anciens.

avec la courtoisie d'un chevalier de la Table-Ronde en quête d'une « emprise ». Qu'y a-t-il de commun entre les invectives de Doña Lambra et les lamentations des filles du Campeador, pleurant comme « deux ciels d'où pleuvent les perles ? » Est-ce du cerveau des mêmes hommes qu'a pu sortir la tragédie des Infants de Lara, légende de bronze des haines féodales, et les mièvreries amoureuses d'un Abindarraez, qui fait retentir les rives d'un fleuve d'opéra de ses sanglots, à l'heure où les rois Catholiques arrivent vers Grenade ? Ainsi, sous la même rubrique, et souvent dans la même page, se rencontrent des conceptions morales opposées, des époques raffinées ou trop crues ; l'amour apparaît platonique à l'excès ou brusque jusqu'au viol. On verra les romances pseudo-moresques se plaire à ciseler la forme artificiellement exquise, pour y verser ensuite une goutte de sentiment. Qu'importe la liqueur, le flacon sera tout. Et, comme contraste à ces adorations qui feront de la femme une idole impassible et froide sur un fond d'or byzantin, les fidalgos de Castille iront daguer la Juive de Tolède, amoureuse du roi, pour sauver l'âme d'Alphonse VIII et la religion du Christ.

Or, dans cette poésie, primitive ou littéraire, chez l'aède encore à demi visigoth aussi bien que dans les vers de Góngora et de Lope, quand ils font des romances, la conception féminine reste espagnole et profondément nationale, en dépit de la culture et des époques.

II. — L'ÉPOUSE

Regardons défiler ce long cortège d'héroïnes venues des profondeurs de la légende, les unes le front ceint d'un cercle gemmé, d'autres enveloppées dans l'*almaizar* moresque. La première, de qui « les cheveux font pâlir la couleur de l'or, » c'est la Ximena, la lionne du Cid, non celle de Corneille, la Chimène française qui soupire à sa confidente :

Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

Celle-ci, il faut se hâter de l'oublier si l'on veut comprendre la véritable. L'Espagnole ne fait pas tant de façons pour épouser le tueur de son père, et la tête paternelle, saignant sur la table de l'offensé, ne trouble guère ses rêves d'amour. Le roi Don Ferdinand Ier de Castille et Léon tient sa cour à Burgos. Elle entre, « traînant un long deuil », avec trente fidalgos, l'estoc au poing : « Seigneur, je vous demande merci et que vous me donniez pour mari Don Rodrigo de Vivar, ce dont je me tiendrais pour bien mariée et très honorée... Je pardonne à Rodrigo de tout cœur[1]. » Et remarquez qu'il ne l'aime pas, lui, qu'il la hait comme la fille de

1. *Crónica del famoso caballero Cid Ruy Dias de Vivar* (cap. III). « Donnez-moi pour mari Rodrigo, celui qui a tué mon père. » (*Crónica rimada*, Vers 357.)

son ennemi, et qu'il va la braver tous les matins dans sa maison crénelée, qu'il l'outrage devant tous. Elle-même, dolente, en fait le récit au roi : « Chaque jour, alors que paraît l'aurore, je vois celui qui tua mon père ; il chevauche sur un cheval, sur son poing il porte un épervier, d'autres fois un faucon qu'il conduit pour chasser, et, afin de mieux m'irriter, il le rassasie dans mon colombier ; avec le sang de mes colombes, il ensanglanta ma jupe. Je le lui envoyais dire ; il m'envoya menacer qu'il me couperait ma robe en une place honteuse, qu'il forcerait mes suivantes, mariées ou à marier, qu'il me tuerait un petit page sous mes jupes. » Elle veut sa mort, et, l'instant d'après, elle ajoute : « Celui qui m'a tant fait de mal, je sais qu'il me fera quelque bien. » A ce discours stupéfiant, le roi laisse échapper cette remarque naïve : « Toujours je l'ai ouï dire, et maintenant je vois que c'est vérité : la cervelle des femmes n'est pas naturelle. Jusqu'à présent, elle a demandé justice, et voilà qu'elle veut l'épouser. » Ferdinand consent avec joie. Cette union ne vient-elle pas à point désarmer les parents du mort et les « mille amis asturiens » qu'il a dans la montagne ? C'est moins chevaleresque que les vers de Corneille, mais aussi, combien plus vrai !

L'ordre du maître est parti pour Vivar avec le messager ; Don Diego l'a reçu ; son fils et lui chevauchent vers Burgos, et Rodrigo épousera Ximena, qu'il le veuille ou non. « Un dimanche matin que le clair soleil apparut plus joyeux que de coutume, » la noce a

lieu[1] en grande pompe, et la Castille entière est en liesse. On se bourre de viandes ; on boit ; chacun plaisante avec un gros rire de Visigoth en bonne humeur. Toutes les farces sont permises. Un varlet qui fait peur aux femmes sous un travestissement de diable, reçoit dix-sept maravédis[2] de la générosité royale ; Pelayo se déguise en taureau ; Antolin, monté sur un âne, amuse la foule dans les rues jonchées de fleurs et de rameaux, pendant que le couard Pelaez, qu'on reverra sous Valence, s'enfuit avec ses vessies devant les gamins qui lui donnent la chasse. La joie est telle, qu'au passage du cortège, les bourgeois le criblent de projectiles ; des fenêtres, ornées de tapis multicolores, les grains de blé pleuvent à poignée sur la toque du roi, sans épargner Ximena, et Ferdinand profite de cet accident pour fouiller sa guimpe et son cou, sous prétexte de les enlever, ce que voyant, Suero dit tout haut : « Quoique être roi soit estimable chose, j'estimerais mieux être main. » Cette plaisanterie enchante le roi qui gratifie son auteur d'un superbe panache et supplie l'épousée de récompenser ce trait d'esprit par une embrassade à huis clos. Après quoi, le festin de recommencer et les hanaps de se vider. Quand il arrive au moyen âge d'être en gaieté, c'est à faire crever les pourpoints.

1. A Palencia, suivant la *Chronique* (cap. IV), à Burgos, d'après le Romancero. L'*Historia Roderici Didaci* (p. XVIII) place ce mariage sous le règne d'Alphonse VI.

2. Le maravédi de *vellon*, moins d'un centime de notre monnaie ; le maravédi d'argent, un centime et demi.

La ripaille terminée, les nouveaux mariés sont partis pour Vivar, et le Cid confie son épouse à sa mère. Cela fait, il déclare qu'il n'approchera sa femme que vainqueur de cinq armées d'infidèles, monte à cheval et s'en va en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Et voilà le roman d'amour du Cid !

Malgré cette froideur, Ximena ne semble pas tenir rigueur à son époux, bien au contraire, et la réconciliation s'est faite. L'ennemi a pénétré en pays chrétien, le Campeador a le pied dans l'étrier, alors elle jette ses bras à son cou et sanglote à son oreille : « Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi m'abandonnes-tu, où vas-tu, où ? » On ne peut en douter, elle est jalouse. Est-ce de l'Infante Urraca, celle qui chaussa jadis les éperons du chevalier, devant l'autel de Saint-Jacques ? L'épouse reprend, d'une voix plus tendre : « Si tu es Mars à la guerre, tu es Apollon à la cour, où tu tues les belles dames comme là-bas les Mores féroces. Devant tes yeux se prosternent et se mettent à deux genoux les rois mores et les filles des nobles rois chrétiens. » A cela le héros répond : « Séchez vos yeux, madame, jusqu'à mon retour ; » et elle, son regard dans le sien, reprend : « Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi m'abandonnes-tu, où vas-tu, où ? »

Et chaque fois que Rodrigo part en guerre, un doute vient à l'esprit craintif de Ximena. Cet abandon n'est-il pas une dernière vengeance du soufflet de Don Diego ? Ne serait-ce pas que la vieille haine des pères reste

entre eux, froide comme l'épée de Sigurd, entre le scandinave et la walkyrie, dans le lit? Elle en parle à table, « triste, plaintive et confuse. » L'existence d'une paysanne, la noble dame l'envie. « Des rêves de combat ne la réveillent pas, sinon son fils qui a soif de son sein; l'allaiter et le bercer est son plaisir... Le dimanche vient; elle change de chemise et met gaiement sa jupe de noce [1]. » Le mari capitule devant ces lamentations idylliques, et jure, sur la croix de Tizona, de ne jamais retourner à la frontière, de rester à son foyer, « jouissant d'elle et de son noble comté ». Le lendemain, un souffle de bataille arrive qui l'emporte.

Ce n'est pas à son époux seulement que Ximena s'en prend de sa longue solitude; elle fait le roi confident de ses doléances les plus intimes, et, près d'accoucher, pendant que le Cid ferraille au loin, c'est au pied du trône qu'elle envoie ses lamentations. « A vous, monseigneur le roi, le bon, l'aventuré, le grand, le conquérant, le reconnaissant et le sage, votre esclave Ximena, fille du comte Lozano, à qui vous avez donné un mari comme pour vous moquer d'elle, depuis Burgos, où elle vit dans la souffrance, vous salue... Quelle loi de Dieu vous autorise, durant le temps que vous vivez dans les combats, à démarier les mariés?... Quand, une fois par an, vous le laissez aller (Rodrigo), depuis les pieds

1. Dans ce romance, comme dans le précédent, l'esprit de la Renaissance est manifeste. Une dame du XI[e] siècle ne peut envier le sort des manants. Le poète songe trop à Virgile et à Garcilaso.

de son cheval il arrive si baigné de sang qu'il fait peur à contempler. Il n'a pas seulement touché mes bras qu'il s'endort; dans ses rêves, il gémit et se démène, et croit qu'il combat encore[1]. » A cette confession conjugale, Ferdinand répond : « Vous dites en vos missives que je ne vous envoie Rodrigo qu'une fois l'an, et que, quand il est auprès de vous, au lieu de vous caresser, entre vos bras il s'endort, tant il arrive fatigué... Si vous n'étiez enceinte, je croirais de son sommeil ce que vous m'en avez conté, mais, puisque, madame, votre jupe se soulève par son fait, il n'a pas dormi au lit, comme vous le dites, s'il attend de vous un héritier. » La lettre royale ajoute : Si l'enfant qui doit naître est un fils, il recevra cent mille maravédis, avec l'épée et le cheval; une fille aura quarante mares d'argent pour sa dot[2].

Voilà que les années sont passées; la barbe du Cid est grise maintenant, et ses filles, Elvira et Sol, ont

1. *In thy faint slumbers I by thee have watch'd,*
And heard thee murmur tales of iron wars.
(Shakespeare, *First part of King Henry IV*, act. II, sc. 3.)

2. Le Campeador, d'après le Romancero et le *Poema del Cid*, n'aurait eu que deux filles, Elvira et Sol, que les chroniques de Catalogne et de Navarre nomment Maria et Cristina. Cependant un romance, d'une brusquerie toute primitive, en mentionne une troisième qu'il appelle Urraca. Le *Linage de Rodrigo Diaz* parle d'un fils, Diego Roiz, tué par les Mores à Consuegra. « *Ex qua* (Ximena) *genuit filios et filias*, » dit l'*Historia Roderici Didaci Campidocti*, dans Risco, *La Castilla*, etc. Appendice, p. XVIII.

grandi. Le bon Ferdinand n'est plus ; Sancho le Vaillant est mort sous Zamora, l'épieu de Vellido Dolfos planté dans le dos, et son frère, Alphonse sixième, est roi. Ruy Diaz est exilé vers les pays arabes où le brigandage le nourrit. La guerre sainte donne richesse en ce monde et paradis dans l'autre. « Tout ce butin est resté entre ses mains... Les hosts de mon Cid ont pillé le champ de bataille. Tant en or qu'en argent, on a trouvé trois mille marcs... Joyeux était mon Cid avec tous ses vassaux [1]. »

Le sac des villes dotera ses filles. Mais, jusqu'au mariage, il faudra les garder sans tache, et la question est grave, surtout que leur père sait par expérience ce qu'il faut penser des chastetés castillanes. Aussi, avant de partir pour la conquête de Valence, voyons-nous Ruy Diaz mettre ordre à ses affaires domestiques et réglementer le train de sa maison. Il entend que sa femme évite l'oisiveté, être oisive étant « même chose qu'être morte », et garde en ses coffres ses riches vêtements ; il convient peu à une épouse sage d'étaler son luxe en l'absence du mari. Ensuite, c'est Elvira et Sol qui occuperont leur mère ; Ximena les surveillera et les tiendra enfermées, mais sans qu'aucune puisse comprendre qu'on la soupçonne de quelque vice : ce serait le lui indiquer. Viennent après les recommandations pratiques : être grave avec les serviteurs, agréable avec ses *dueñas*, avisée avec les étrangers, sévère avec les siens. Éviter

1. *Poema del Cid.*

de montrer les lettres de son mari à la dame la plus voisine. Mieux vaut en faire part à ses filles, si l'on n'est assez raisonnable pour cacher sa joie, « ce qui est le propre des femmes. » Rien n'est oublié dans ces sages avis. « Vingt-deux maravédis vous restent pour chaque jour, dit le Cid ; traitez-vous comme celle que vous êtes. Ne souffrez pas la dépense. Si l'argent vous manque, faites que nul ne le sache. Envoyez-m'en demander ; ne mettez rien du vôtre en gage. Cherchez-en sur ma parole ; la donnant, vous trouverez qui vous aide en votre peine. » D'ailleurs, si Valence est prise, l'or ne manquera pas.

Et Valence est prise. Ibn-Djahhâf a été brûlé vif sur la grande place, enterré jusqu'à la ceinture. Il a dit, voyant monter la flamme : « Au nom d'Allah pitoyable et miséricordieux ! »

Maintenant, le Cid est riche et puissant autant que son seigneur. De par cette conquête, Elvira et Sol deviennent un beau parti. Certes, leur dot est assez lourde pour tenter la cupidité de tout fidalgo, car le roi Don Alphonse vient de recevoir en grâce l'ancien vassal insoumis. C'est lui qui demande la main des filles du Cid, au nom des Infants de Carrion, et Ruy Diaz accepte ; l'alliance est belle pour les deux partis et se traite en mariage royal. Seulement on oublie de consulter Elvira et Sol qui ne protestent pas. L'étroite éducation qu'elles ont reçue paraît avoir brisé la volonté. Décidément, elles n'ont rien du tempérament maternel.

Or, les deux frères, seigneurs de Carrion, sont vils et toutes les couardises habitent en eux. Les Almoravides du roi Bucar[1] ont vu leur dos dans la bataille; un lion échappé les épouvante et d'ignobles projets de vengeance rampent en leur cœur depuis ce jour. Ils se sont dit, tout bas : « Le Cid fit déchaîner la bête pour nous éprouver et se régaler de notre honte. »

La noce dura huit jours. Le Cid fit abattre cent têtes de ses troupeaux; les poulets et les chapons ne se purent compter. Courses de cannes, tournois, danses et taureaux, rien ne fut épargné. Les Infants sont partis avec leurs femmes pour la terre de Carrion. Chacun emporte une des glorieuses épées, Colada et Tizona. La suite a pris l'avance, car les félons ont retenu le pas des chevaux en entrant sous les chênes de Termès. Le lieu est propice; ils se jettent sur leurs épouses. Les vêtements sont arrachés; des poings gantés de mailles saisissent des chevelures, et les corps sont traînés dans l'épaisseur des ronces. Les traîtres labourent ces nudités à grands coups d'éperons. « Ils déchirent les chemises et les chairs à toutes deux. Le sang pur coule sur les siglatons... Ils s'essayent tous deux à qui donnera les meilleurs coups[2]. » Les mots outrageants mordent avec les lanières de cuir et la sangle des chevaux. Les Infants ont vengé la peur qu'ils eurent du lion et s'éloignent satisfaits, tandis que les filles du Cid sont restées, nues et meurtries, liées aux troncs des chênes; et les

1. Syr ibn Abou-Bekr.
2. *Poema del Cid.*

bêtes des bois, « le troupeau farouche », rôdent là-bas.

Pendant que l'on flagellait son honneur sur le dos de Sol et d'Elvira, le Campeador, qui semble avoir pressenti ce malheur, envoyait un de ses compagnons surveiller de loin le voyage de ses gendres. Elvira et Sol sont retrouvées et ramenées à Valence. « Si l'écuyer l'eût voulu, déclarera leur père aux Cortès, les comtes seraient cornards. » Tout finira bien cependant. A ces mêmes Cortès, et devant tout Burgos, les Infants sont vaincus par les champions du Cid. Un rude choc d'hommes et de fer. Ils rendent les trésors et confessent leur infamie, la pointe de l'épée sur le ventail du heaume. Quant à leurs victimes, un second mariage les consolera du premier : l'une épousera Ramon Berenguer III, comte de Barcelone, l'autre sera femme de Don Ramiro de Navarre, et mère du roi Garci Ramirez.

Sont-ils assez énergiques, assez moyen âge, ces hommes ? Chez eux les sentiments ne s'évaporent pas en longs discours ; ils se ruent dans l'action, droit devant eux. Cette simplicité, cette crudité de langage, nous la connaissons déjà par la Ximena, celle qui défendra Valence après la mort du mâle. Dans une société où l'amour parle ainsi par la bouche de l'amante, que sera-ce de la haine et de ses emportements alors qu'elle saisira deux cœurs de femmes ? Le cycle des Infants de Lara[1] montre une même famille acharnée

1. La tragédie des Infants de Lara doit être placée à la fin du X[e] siècle, sous le règne de Bermudo II, roi de Léon, entre

à s'exterminer ; c'est l'*Orestie* du Romancero, Gudrun en face de Sigurdrifa, le *Nibelungenlied* de l'Espagne. Écoutez.

Ruy Velazquez de Lara épouse Doña Lambra, à Burgos. Ses neveux, les sept Infants, sont venus à la noce avec leur mère, Doña Sancha, la femme de Gonzalo Gustios, le sire de Salas. Après le repas, les chevaliers sont allés sur la grande place jouer au *tablado*. Les piques ont volé ; aucune n'a atteint le but, si ne n'est celle qu'a lancée un cavalier cordouan, un Arabe probablement. « Aimez, mesdames, aimez chacune en votre lieu, s'est écrié Doña Lambra. Il vaut plus, un chevalier de ceux de la douce Cordoue, que vingt ni trente de la maison de Lara. — Ne dites cela, madame, ne prononcez telles paroles, a répondu Doña Sancha, puisqu'en ce jour vous épousez Don Rodrigo de Lara. — Taisez-vous, Doña Sancha, on ne vous doit écouter, vous qui avez mis bas sept fils, comme une truie fangeuse. » Arrive Gonzalvico ; il connaît l'affront fait à sa mère. Droit sur les étriers, il lance sa pique, et, d'un seul coup, abat le *tablado*. « Aimez, putains, aimez chacune en votre lieu, proclame-t-il. Il vaut plus, un chevalier de la maison de Lara que quarante ni cinquante de la douce Cordoue. » D'après un autre

les années 982 et 999. Un romance mentionne d'ailleurs le comte de Castille Garci Fernandez (970-995), qui aurait armé chevaliers les sept Infants. Enfin, l'Almanzor, qualifié par les chrétiens roi de Cordoue, n'est autre qu'Al-Mansour, l'hadjib du khalyfe Hicham II.

romance, il redouble et menace Doña Lambra de lui couper les jupes au-dessus des genoux, une palme et plus, comme on fait pour les prostituées au pays de Castille. La femme outragée n'a pas répondu; elle est rentrée dans sa maison où Ruy Velazquez a tout appris de sa bouche. Et lui, il a juré la mort des fils de sa sœur et celle de Gonzalo Gustios, si bien « que ceux qui sont nés et ceux qui sont à naître y trouveront matière à conter ». Ensuite, il va vers ses neveux et son beau-frère, leur adresse de bonnes paroles et tout le monde se réconcilie.

Ce répit pèse à la haine de Doña Lambra. Comme elle voit les Infants se promener après la chasse, elle appelle un serviteur et lui chuchotte à l'oreille : « Maintenant, prends un concombre, remplis-le de sang vivant, jette-le sur Gonzalvico, celui qui tient l'autour; ensuite fuis vers moi; je te protègerai. » L'homme obéit; les Infants le poursuivent l'épée et la dague au poing; ils viennent le massacrer jusque sous la robe de sa maîtresse qu'ils éclaboussent de son sang.

Alors, pour stimuler la vengeance de son seigneur, l'épouse fait élever un lit funéraire dans la cour, et sanglote, sans larmes, au pied du catafalque vide, feignant de croire son époux trépassé, puisqu'il n'a pas encore châtié les offenseurs. Les âmes castillanes ont des bizarreries qui rappellent Ford et Webster !

Ces momeries lugubres réveillent Ruy Velazquez. Une seconde réconciliation a lieu, menteuse comme la première. Les neveux partiront avec leur oncle pour

une chevauchée en terres infidèles, pendant que leur père ira porter un message de son ennemi au roi more, Almanzor de Cordoue.

La crédulité des Infants et de Gonzalo Gustios ne surprendra pas trop, si l'on songe à tout ce que la lignée du proto-traître Ganelon fait accroire au Charlemagne des chansons de geste. Pour les primitifs, raffiner la perfidie serait peine perdue. L'important est qu'elle ait lieu.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, les Infants succombent dans la plaine d'Arabiana, et le roi more qui a fait emprisonner le père, lui sert, au festin où il l'invite, les sept têtes dans un plat. Le fidalgo, soulevant l'étoffe qui les cache, découvre lui-même les chefs livides, sur le bassin d'argent. L'instant d'après, par un revirement inattendu, l'Arabe pleure cette infortune et rend au chevalier sa liberté.

En quittant Cordoue, Gonzalo Gustios laisse enceinte la sœur d'Almanzor. Un enfant naît de la Moresque, le vengeur des sept frères. Le bâtard grandit au milieu des musulmans; son nom, c'est Mudarra. On l'appelle aussi Mudarillo. Quel est son père ? Il l'ignore. La catastrophe des Lara, nul n'en parle. Le hasard s'en mêle, ce grand révélateur. Un jour qu'il joue aux échecs avec Aliatar, le roi de Segura, ils se prennent de querelle. Aliatar, dans sa colère, l'a traité d'illégitime, de bas, de *fils de personne ;* et Mudarra a fracassé le crâne royal avec l'échiquier. Tout pâle, il est entré chez sa mère et l'a questionnée. Alors, la lumière

s'est faite. Un éclair a sillonné la nuit de cette âme. Les vieux crimes non vengés surgissent de l'ombre : le passé sanglant se dresse sur son chemin. L'Hispano-Arabe va pourchasser Ruy Velazquez, par les bois, par la montagne, implacable, flairant la trace des meurtres anciens.

Du haut des créneaux, le vieux Gustios voit venir un cavalier sur la route. Son adarga sarrazine porte au front cette devise en lettres d'or :

Je te vais partout quérant.
Bienheureux si je t'atteins.

L'inconnu s'arrête devant le sire de Salas, se nomme et montre une tête qui pend au poitrail du cheval ; « un sang tout frais dégouttait de ses cheveux hérissés ». Mudarra dit : « Le traître jamais ne repose en sûreté... Il y a longtemps déjà que je peine pour faire cette saignée. » Le père reconnaît à la fois la tête et le bâtard. Ensuite, le musulman, devenu chrétien, pour compléter sa vengeance, brûlera vivante Doña Lambra. C'est du Justicier que descendent les Manrique Lara[1].

Ces haines des grandes familles féodales entre elles déchiraient les monarchies catholiques qu'assaillaient en même temps ces terribles poussées de l'Islam, Almoravides, Almohades, beni Mérin, des marées de cavalerie. Une seule phrase de la plus sèche chronique

1. Mudarra devint tellement le type du vengeur que le Cid choisit son épée pour tuer le comte Lozano.

renferme un univers de douleurs si l'on pressure chaque mot pour en extraire tout ce qu'il contient de sang et de violence : ravage des champs, sac des villes, incendies, pyramides de têtes, à rendre jaloux Timour le Tartare, captives traînées aux harems ou violées sur place[1]. Les vainqueurs se battent autour des virginités. Mohammed assassine Ismaïl Ier, qui lui avait volé sa prisonnière.

La poésie s'empare de ces histoires de rapt, et confond tout, fable et vérité ; cela devient le légendaire Tribut des cent vierges ou le romance de cet Arabe venu pour ravir une des filles du Cid. « Elle sera mon énamourée, dit-il ; quand je serai rassasié d'elle, je la livrerai à mes compagnons. »

De tous ces enlèvements journaliers, l'imagination des chanteurs tire un certain nombre de types, autour desquels se groupent les faits du même genre, anciens ou récents. Les malheurs d'un millier de femmes se symbolisent en Moriana et en Melisendra, malgré les souvenirs carolingiens qui s'y mêlent parfois.

Melisendra, fille de Charlemagne, est prisonnière à Sansueña (Saragosse) où les musulmans assiègent sa vertu comme sa foi ; double lutte de tous les instants pour son Dieu et pour son mari Gayferos[2]. Mais pourquoi l'époux tarde-t-il si longtemps à venir la délivrer ? L'aurait-il oubliée ? Pour l'abandonner ainsi, c'est qu'on

1. L'Almohade Yakoub Al-Mansour enlève, en une seule expédition, treize mille femmes et enfants, dans l'Algarbe.

2. Serait-ce Waïfre, Waïfer, Guaïfer, duc des Aquitains ?

la trompe ailleurs, et sa constance chancelle à cette pensée. Heureusement, Gayferos arrive enfin et l'emporte en croupe, à la face d'Almanzor et des infidèles.

Tous les Mores n'ont pas les ménagements des cavaliers de Sansueña. Témoin ce roi de Tolède, auquel, suivant la légende, Alphonse V aurait marié de force sa sœur Teresa, et qui devint subitement malade en châtiment de ses violences envers la chrétienne, rebelle au devoir conjugal pour cause de religion.

Une autre prisonnière, Moriana, aperçoit son époux et pleure ; à cette vue, le musulman lui donne si rude coup de poing qu'il met en sang les dents de la captive, et commande d'abattre sa tête, au lieu même où elle a reconnu « son bien-aimé, son grand amour ».

Mais il est encore une histoire plus lamentable, une victime plus touchante et plus résignée. Ce qui la tuera, c'est l'honneur, ce Moloch de la vieille Espagne. N'allez pas cependant croire qu'il s'agisse d'un vulgaire *caso de honra*. L'épouse est sans tache, le mari se fait bourreau parce qu'il a failli autrefois en promettant le mariage à une Infante, et qu'elle vient réclamer l'accomplissement de l'ancienne parole emportée par le vent. Beau sujet de monologue pour le comte Alarcos. Il n'en fera pas. Au sortir de chez son suzerain, le vassal est décidé. Son loyalisme n'hésite pas. A l'arrivée, sa femme lui dit : « Pourquoi pleurez-vous, ma vie ? Vous venez si changé que certes on ne vous reconnaîtrait. Donnez-moi part de votre ennui, comme vous me la donniez de votre joie. Dites-le-moi, comte, ne tuez ma

vie. — Je vous le dirai bien, comtesse, quand elle sera venue, l'heure. — Si vous ne me le dites, comte, j'en éclaterai. — Ne me fatiguez pas, madame ; elle n'est pas venue, l'heure ; mangeons maintenant. » Au sortir de table, tous deux sont entrés dans leur chambre, où le comte Alarcos révèle à sa femme les promesses faites jadis à l'Infante et l'ordre du roi d'épouser sa fille. La malheureuse propose à son mari de la renvoyer en ses terres au lieu de la tuer ; elle ajoute : « J'élèverai vos fils mieux que celle qui viendra, je vous garderai ma chasteté, comme toujours je vous l'ai gardée. — Vous devez mourir, comtesse, avant que luise le jour. — On voit bien, comte, que je suis seule en cette vie ; mon père est vieux, ma mère, elle est déjà morte, et ils ont tué mon frère, le bon comte Don Garcia, que le roi a ordonné de tuer, pour la crainte qu'il en avait. La mort ne me pèse pas, puisque je devais mourir, mais j'ai pitié de mes fils qui perdent ma compagnie. Faites-les venir, comte, ils verront mes adieux. — Vous ne les verrez plus, comtesse, en les jours de votre vie... — Laissez-moi dire, bon comte, une oraison que je savais. — Dites-la promptement, comtesse, avant que paraisse le jour. » Ensuite elle veut embrasser le plus petit des enfants qui dort dans la chambre. Son mari l'arrête. « Ne l'éveillez pas, comtesse, laissez-le dormir. — A vous, comte, je pardonne pour l'amour que j'avais pour vous[1], » mais elle assigne l'Infante et le roi, devant

1. *As I do, may heaven forgive you !* dit en mourant Marcelia, dans le *Duke of Milan* de Massinger. (Acte IV, sc. 3.

Dieu, dans trente jours. Le ciel blanchit là-bas. A l'œuvre ! Et le bourreau l'étrangle avec sa coiffe, déshabille le cadavre et se couche à côté ; puis il appelle à grands cris ses gens : « Au secours, mes écuyers, la comtesse se meurt ! » L'Infante peut venir ; la seconde épouse trouvera le lit encore chaud de la première[1].

Blanche de Bourbon, mariée à Pedro le Justicier, mourra de même, sans résistance et sans phrases. A peine un regret, une plainte discrète, un souvenir à la noble terre de France, une allusion à ses dix-sept ans. Le reine dit à l'arbalétrier chargé de l'assommer à coups de masse d'armes : « Ami, je vous pardonne ma mort. Si le roi mon seigneur l'ordonne, faites ainsi qu'il a commandé. » — « Le massier la frappa, et par la chambre il répandit la cervelle de sa tête[2]. »

Ces soumissions et ces dévouements ne sont pas présentés comme un fait exceptionnel dans le Romancero. Un comte de Castille, captif du roi de Léon, doit sa délivrance à sa femme, qui pénètre dans la prison et

1. Plusieurs versions de ce romance figurent dans le Romancero portugais, sous les titres de comte Alberto, Alves, Yano (*Romanceiro portuguez*. Leipzig, 1877, t. I^er^, p. 145 et suivantes).

2. Voir, pour la mort de la reine Blanche, Ayala (*Crónica del Rey Don Pedro*, éd. Sancha, Madrid, 1779, p. 328.) — Anne Boleyn sur l'échafaud : « I pray God save the King, and send him long to reign over you, for a gentler or a more merciful prince was there never ; and to me he was a very good, a gentle, and a sovereign lord. » (J. Fox, *Book of Martyrs*.)

change de vêtements avec lui. Une autre épouse pousse le sacrifice jusqu'à vouloir immoler son honneur et celui de ses filles pour racheter un mari prisonnier des Arabes. Si le chevalier refuse, c'est qu'il est mortellement blessé, autrement la proposition semblerait acceptable.

Les héroïnes du vieux théâtre anglais ont de semblables abnégations, mais avec cette différence que leur tendresse ignore les tensions à la romaine[1].

Non seulement un homme possède tous les droits, surtout celui de mort, sur sa femme et ses filles[2], mais encore les frères peuvent disposer de leurs sœurs non mariées, les punir à leur gré, les enfermer dans un couvent, les offrir même pour concubines à qui leur plaît. Chacun est maître chez soi, *señor de horca y cuchillo*, du roi jusqu'au moindre gentilhomme. Le code d'Alphonse le Sage interdit bien à celui qui tue

1. Voir à ce sujet la légende de Maria Coronel, épouse de Guzman le Brave, et le moyen qu'elle aurait employé pour dompter ses sens et conserver sa chasteté au mari absent. (Quintana, *Vida de Guzman el Bueno*, appendice I^er^.) Mariana (lib. XVI, cap. XVII) attribue cet acte à une autre Maria Coronel, femme de Juan de La Cerda, mis à mort à Séville, en 1357, sur l'ordre de Pedro le Justicier. Doña Maria en serait morte.

2. Le *Código de las siete partidas* ordonne au mari de tuer la coupable et son complice. S'il n'en frappe qu'un seul, il peut être puni pour ce fait. (Loi 14, titre 17, partie 17). En revanche, l'époux, s'il est hérétique, devient incapable de poursuivre en justice sa femme adultère. (Loi 8, titre 9, partie 4.)

injustement son épouse de contracter un second mariage. Qu'importe la loi, la coutume triomphe. Suivant cette juridiction, le fils est gardien de l'honneur de sa mère et peut tuer son amant sans scrupule. Ainsi, Enrique de Trastamara assassine à la chasse Pero Carrillo, trop aimé par sa sœur, disait-on. Pedro Ier donne l'exemple, en faisant massacrer, à Toro, un chevalier portugais soupçonné d'assiduité auprès de la veuve d'Alphonse XI, la reine Doña Maria. Elle était d'ailleurs de si mauvaises mœurs que son propre père, Alphonse IV de Portugal, passait pour l'avoir fait empoisonner, rapporte Ayala. Longtemps avant le terrible Justicier, un comte de Castille, Sancho Garcez, aurait forcé sa mère à boire le poison qu'elle lui destinait. Amoureuse d'un More, elle voulait l'épouser et lui livrer le comté. Ces actes faisaient précédents en matière d'honneur.

Personne ne plaisante le mari trompé ; quelle que soit la vengeance, c'est justice ; bien rarement la véritable Espagne a ri de ces farces usées, même après Boccace et la Renaissance[1]. Être toujours en face de l'ennemi, rend sérieux, mais implacable aussi. Quand un peuple combat près de huit siècles pour sa terre et pour son Dieu, avec intermèdes de guerres civiles, les mœurs s'en ressentent, les cœurs sont plus durs, les mains plus hardies. En France, la Guerre de Cent Ans pro-

1. Un seigneur portugais, Vazquez de Acuna, dont Pedro Ier de Portugal avait séduit la femme, portait au chaperon deux cornes d'argent, en souvenir de l'infamie royale et de son déshonneur. Aucun ne songeait à en rire.

duit un bâtard de Vaurus, un sire de Giac, un Gilles de Retz ; plus tard, sous Louis XI, un Jean d'Armagnac, des hommes tragiques.

D'ailleurs, l'adultère va vite en besogne dans cette société, et la femme ne marchande pas sa chute. « Que regardez-vous là, bon comte, demande Doña Beatriz à Don Martin ? Dites, regardez-vous la danse ou me regardez-vous ? — Je ne regarde pas la danse ; des danses, j'en ai vu beaucoup ; je regarde votre beauté qui me rend songeur. — Si cela vous semble bon, comte, enlevez-moi d'ici. On me donne un vieux mari qui ne peut courir après moi. » Et les voilà partis[1].

Une autre est surprise causant avec son amant. « Que faites-vous, mauvaise traîtresse ? Aujourd'hui vous devez mourir. — Et pourquoi, seigneur, pourquoi ? Jamais je ne l'ai mérité. Jamais je n'ai embrassé un homme, mais un homme m'a embrassée. Les peines qu'il mérite, seigneur, infligez-les-moi. Avec des cordons d'or et de soie tordue, seigneur, pendez-moi. Dans la huerta des orangers, vivante enterrez-moi, en un sépulcre d'or ouvragé d'ivoire. » Puis la coupable dicte son épitaphe.

Dans un romance admirable, un mari, arrivé à l'improviste, interroge sa femme. Quel est ce cheval qu'il entend hennir ? Ces armes inconnues ? D'où vient cette

1. On peut remarquer que, dans le Romancero, comme dans les chansons de geste, c'est la femme qui fait toutes les avances et s'offre à l'homme. Le contraire a lieu dans les poèmes de la Table-Ronde et les romans d'aventures.

lance? Et elle, lasse de feindre, brusquement s'écrie : « Prenez-la, comte, prenez-la, tuez-moi avec, car cette mort, bon comte, je l'ai bien méritée ! »

Et remarquez que jamais la victime ne songe à se révolter ; ces égorgements passent pour légitimes et s'accomplissent de sang froid. Leontès, Othello, Posthumus, le Sforza de Massinger ont la fièvre ; le comte de Castille, Garci Fernandez, a toute sa raison lorsqu'il va chercher en France la comtesse infidèle et son suborneur. L'Espagnol arrive déguisé et se cache sous le lit. La nuit, il en sort pour couper la tête à tous deux et l'emporter en Castille où il épouse la fille de l'amant, celle qui l'a aidé à tuer son propre père. Sepúlveda, versifiant cette histoire en pleine Renaissance, la trouve toute naturelle. Au XVII^e^ siècle, Calderon, avec son Gutierre, son Lope de Almeida, son Tétrarque de Jérusalem (Hérode), développera sur la scène la casuistique de l'honneur en de subtils monologues. Ses héros feront presque un art des anciennes violences visigothes.

Une chose singulière est qu'aucun de ces maris ou de ces amants trahis ne s'abandonne à ces longues déclamations sur l'infidélité et les ruses féminines, si fréquentes chez les trouvères. A peine un mot, très sec. Le thème n'est jamais amplifié, encore moins illustré d'exemples fameux où figurent Virgile et Samson, Arthur et Ménélas, Adam près d'Aristote, de Troylus et de Merlin, scepticisme ascétique admirablement résumé par ces mots d'un moraliste catalan : « Les femmes sont les corps du Diable. » De tant de ro-

mances, un seul traite cette question si chère à tout le moyen âge. Le comte Cabreruelo médit des femmes à la table du roi. La reine le reprend doucement. « Possible n'est qu'elles soient toutes mauvaises, ni toutes bonnes est impossible, dit-elle. Il est des herbes qui donnent la vie et d'autres qui font mourir. Les traîtres hommes de ce monde ont fait les femmes traîtresses... Favorisés, ils se vantent; dédaignés, ils les diffament; celle qui les écoute est facile, qui ne leur parle est sotte. » Ce n'est pas encore si mal jugé.

Malgré sa richesse, le trésor des traditions et de l'histoire nationale ne suffit pas aux faiseurs de romances. Des personnages étrangers sont entrés de bonne heure dans le Romancero : Charlemagne et ses pairs, Amadis, Genièvre et Lancelot, Tristan et Yseult. Cette dernière légende, la plus profonde et la plus passionnée qu'ait imaginée le moyen âge (elle est galloise, comme Shakespeare) a joui longtemps d'une popularité étonnante en Espagne, et qui durait encore sous Charles-Quint[1].

Chacun connaît ce roman, si bien conté par Gottfried de Strasbourg, par le trouvère Thomas, par Chrestien de Troyes, sans parler du Normand Bérox et du lay

1. Pero Ferrus nomme Tristan avec Charlemagne, Lancelot et Roland, et Francisco Imperial n'a garde d'oublier le chevalier gallois dans son *dit* sur la naissance du roi Juan II. Séville vit paraître, en 1528, une *Crónica del buen caballero Don Tristan de Leonis y del rey Don Tristan el jóven, su hijo* (in-folio, gothique).

de Marie de France. On sait comment le roi Mark de Cornouailles envoya son neveu Tristan chercher sa fiancée, Yseult la blonde, le breuvage d'amour qu'ils burent tous deux par hasard, la passion qui les saisit alors et les entraîne, innocents de la faute, pour les briser contre la mort.

Si l'on en juge par les premiers vers d'un romance ancien, mais d'une brièveté un peu sèche, la perfidie de sa femme et l'absence d'Yseult ne causent pas la mort de Tristan, comme dans le poème français :

Quant à moi ne volez venir
Pur vostre amur m'estuet murrir,
Jo ne puis plus tenir ma vie.

L'Espagne a remplacé le dénouement traditionnel par un autre, moins touchant peut-être, mais plus conforme au caractère castillan : le roi Mark tue son neveu.

« Navré est Don Tristan d'un bien mauvais coup de lance; il le lui a donné, le roi son oncle qui de lui était jaloux. Il a le fer dans le corps, la hampe tremble au dehors. La reine Iseo (Yseult) le va voir, pour son malheur. Ils se serrent, bouche contre bouche, comme de douces colombes. L'un pleure, l'autre pleure; d'eau ils baignent la couche. Là naît une plante; on la nomme lys; toute femme qui en mange, aussitôt se voit enceinte. Elle en a mangé, la reine Iseo, pour son malheur. »

Après Yseult, Angélique et Bradamante. Les jaloux, les amoureuses d'Arioste et de Boïardo siègent avec le Cid, raides et graves. Les figures de la Renaissance ita-

lienne retournent en arrière, au fond du moyen âge, tant le génie ibérique leur souffle son âme[1]. Les femmes du *Roland furieux* perdent toutes à cette transposition. Des grâces ondoyantes et des coquetteries d'Angélique, rien ne reste, ou peu s'en faut. L'air se fige autour de sa forme lumineuse, l'azur s'assombrit; sourire, inconstance, sensualité, le côté féminin disparaît. En vain Góngora, le plus cérébral des poètes, la surchargera de métaphores et d'antithèses, il ne lui rendra pas la vie[2]. Un sérieux convaincu dans la jalousie de Roland, comme dans les extravagances d'Amadis. Voici la manière dont l'Espagne interprète un des plus jolis passages d'Arioste. C'est le moment où le chevalier visite la demeure que viennent d'abandonner les deux amants. « En entrant dans la maison, il vit, peinte en une salle, la Mort, jaune et féroce, assise aux pieds d'un enfant. Il reconnut l'Amour à ses flèches et à son carquois. » Une bande d'écriture se déroule entre les mains d'une dame, et les vers qu'elle porte sont presque funèbres. « Médor, le grand amour de ton esclave doit vaincre la mort. Il vit mort, quiconque aime. » En dépit de la date, toujours Lopez de Mendoza et l'*Enfer des énamourés*. On dirait d'un Titien copié par Orcagna.

1. Comparer le romance de la mort d'Agrican au récit de Boïardo. (*Orlando innamorato*, liv. I, chant XIX.) Toute l'énergie est du côté du poète castillan.

2. Le beau romance de Góngora sur Angélique et Médor. Les vers, trop ornés, manquent d'abandon. La littérature espagnole est crue parfois, jamais voluptueuse.

III. — LA JEUNE FILLE

Après l'épouse, voyons comment l'Espagne gothique a compris la jeune fille, nous ne dirons pas la vierge. La franchise du langage, la décision dans les actes frappent tout d'abord. Peu de rêverie, la dureté des ombres, à midi, sous le soleil. D'ailleurs le romance lui-même ne se prête guère au développement des caractères, il procède par touches brusques, par raccourcis psychologiques, part d'un point pour aboutir à un autre, en ligne droite. Les préliminaires de la passion, depuis sa naissance à son paroxysme d'intensité, il les néglige volontiers. C'est déjà formée et complète qu'elle entre en scène. En outre, les auditeurs du jongleur sont supposés *a priori* connaître les personnages du récit et se trouver au courant de leurs aventures. De là, ces figures féminines terribles ou gracieuses, entrevues un instant, Infantes à l'amour tragique, paysannes lavant du linge à la fontaine. Une seule est peinte en pied, largement, c'est une vie presque entière, celle de Doña Urraca, non plus un fragment d'existence.

Nous sommes en 1065, devant le lit de Ferdinand Ier à l'agonie. Ses royaumes, Castille, Léon, Galice, le moribond les a partagés entre ses fils légitimes. Son bâtard est archevêque de Tolède et primat des Espagnes. Aux filles on n'a point songé. L'Infante Urraca n'a rien reçu et s'en plaint à son père. « Parce que je suis

femme, dit-elle, vous me laissez déshéritée. Je m'en irai à travers ces pays, comme une femme dévergondée, et je donnerai ce corps à quiconque me plaira, aux Mores pour de l'argent, aux chrétiens par faveur; avec ce que je pourrai gagner, je ferai du bien pour le salut de votre âme. » Alors a demandé le roi : « Quelle est-elle, celle qui parle ainsi ? » L'archevêque a répondu : « Votre fille, Doña Urraca. — Taisez-vous, ma fille, taisez-vous, ne prononcez telles paroles; femme qui dit semblables choses mérite d'être brûlée. » Ferdinand tremble devant ces menaces, la sachant très déterminée, c'est lui qui le dit. Elle aura Zamora, la forte ville, en héritage. Les solides murailles garderont son fragile honneur.

Il est difficile d'accorder cet épisode avec l'amour racinien prêté par d'autres romances à l'Infante éprise du Cid. Là tout est discret, chaste; le sentiment se devine à peine. Ces délicatesses ne sont pas fréquentes dans le Romancero. L'amoureuse n'élève pas la voix, jamais un mot de reproche contre Ximena. Lorsque Sancho le Vaillant vient assiéger sa sœur dans Zamora, le Cid le suit, ainsi qu'un bon vassal. Comme il approche de l'enceinte, Urraca parle au héros, doucement, sans colère, du haut des murailles, et cette plainte repose du fracas des épées : « Retire-toi, soupire-t-elle, retire-toi, Rodrigo, le superbe Castillan. Tu devrais te souvenir de ce bon temps déjà passé, alors que tu fus armé chevalier devant l'autel de Saint-Jacques, quand le roi fut ton parrain, et toi, Rodrigo, le filleul. Je

t'ai chaussé les éperons pour que tu fusses plus honoré. Je pensais t'épouser, mon péché ne l'a pas voulu... » Cependant les archers ont la flèche sur la corde; l'Infante les arrête et défend de tirer. Le Cid retourne au camp; l'épopée se précipite, les morts s'entassent, les défis se succèdent.

Elle est terriblement brutale, la race de Ferdinand Ier. Un frère bataille contre sa sœur et l'autre désire la seconde, Doña Elvira, sans la reconnaître. Est-ce une légende historique, une invention du poète? Impossible de le savoir. Jamais le génie du Romancero ne s'est montré plus à nu, fruste et puissant.

Sur les créneaux de Toro, là était une pucelle, de vêtements noirs couverte, reluisante comme étoile. Est passé le roi Don Alphonse; d'elle il s'est énamouré. Il dit : « Si c'est fille de roi, il l'épousera, si c'est fille de duc, elle lui servira de concubine. » Alors a parlé le bon Cid, ces paroles il a dit : « C'est votre sœur, seigneur; celle-ci, c'est votre sœur. — Si c'est ma sœur, dit le roi, qu'un feu mauvais s'allume en elle! Appelez-moi mes arbalétriers; que chacun lui tire une sagette; celui qui la manquera, qu'on lui abatte la tête. » Le Cid proteste, le roi le chasse à l'instant de ses tentes, et l'auteur finit sans conclure.

Toujours le même trait incisif, dans l'histoire de Julianesa, comme dans celle de la jeune fille enlevée par Rico Franco l'Aragonais : « Si tu pleures ton père ou ta mère, jamais plus tu ne les reverras, dit le ravisseur; si tu pleures tes frères, je les ai tués tous

trois. » Elle, les yeux secs, lui demande un couteau, sous prétexte de trancher les franges de ses vêtements, et le plonge dans la poitrine du bandit, tout droit.

Avec ces mœurs, ce que doit être le pouvoir d'un père sur ses enfants, on en jugera par un seul trait tiré d'un romance de Juan de Ribera : « Qui possède bonne fille, riche doit s'appeler, et celui qui l'a mauvaise, vivante la peut enterrer[1]. » Hernando del Pulgar parle souvent des héros de l'ancienne Rome. Rhétorique ? Non pas, le chroniqueur a raison. Pour la dureté, l'Espagnol est le Romain du moyen âge. Le Brutus féodal a nom Guzman le Brave.

Malgré les exemples, la terreur des justices paternelles ne gêne guère les Infantes dans leurs aventures. Telle qui se voit enceinte, en informe le séducteur en termes assez nets. Il est temps de nous sauver d'ici, dira-t-elle, « puisque le ventre m'enfle et que mon vêtement devient trop étroit[2] ». Heureusement, l'amant

1. Ce n'est là qu'une hyperbole. En certains cas, un père pourra vendre ou mettre en gage son fils, suivant le *Código de las siete partidas*, et le manger, si les vivres manquent, avant de livrer à l'ennemi un château dont le roi lui confia la garde. La mère seule s'abstiendra de cette nourriture. (Loi 8, tit. 17, part. 4.)

2. Sur l'énergique crudité du Romancero, *Rosa de Romances* (p. 36) :

Las calzas á la rodilla,
Y el jubon desabrochado;
La Infanta estaba en camisa
Echada sobre un estrado,
Casi medio destocada,
Con el rostro desmayado.

se trouve être le fils d'un roi de France, et tout s'arrange.

Combien plus gracieux et plus étrange est le romance de l'*Infantina!* Qu'elle est mystérieuse, cette fille de roi, enchantée depuis sept ans, seule dans le bois, assise sur la branche d'un chêne ! Sa chevelure, ainsi qu'un voile doré, inonde le tronc et ruisselle sur la mousse et les fleurs. Demain finira le mauvais sort. Passe un chasseur ; et elle s'offre à lui, pour épouse ou pour amie, suivant la formule consacrée. Le chevalier court demander l'avis de sa mère. « Prends-la pour maîtresse, » a répondu la vieille. Au retour, il voit celle qu'il vient chercher s'éloigner avec d'autres, et s'écrie, devant l'occasion manquée : « Qu'on me coupe pieds et mains et qu'on me traîne par la ville[1] ! »

Rosaflorida pousse des cris d'amour, la nuit, en songeant à Montesinos, un chevalier inconnu, et l'envoie quérir en France S'il vient à Pâques fleuries, avec son corps, le plus beau de la Castille, il aura son château ; on le nomme Roche-Froide ; entre chaque créneau d'argent fin, un saphir brille dans la nuit, ainsi que le soleil à midi ; le pied des murailles est en or. La Floripas du *Fierabras*, l'amante de Guy de Bourgogne, non moins passionnée, l'emporte en retenue :

Se cis n'est mes maris, je n'arai homme né.

1. La même légende se retrouve en Portugal. (*Romanceiro portuguez*, t. I, p. 47 et suiv.)

Avec Montesinos, un Français déguisé sous un nom castillan, on approche de Roncevaux, la grande épopée. En vain, Rodrigo de Tolède et la *Chronique générale* ont travesti la surprise des Basques en victoire espagnole[1], avec Bernardo del Carpio étouffant dans ses bras Roland dont le corps, invulnérable au fer, ébréchait les épées. En face de la légende enfantée par l'orgueil national, et qui fait Alphonse le Chaste allié des Sarrazins contre Charlemagne (elle devait l'emporter cependant), en existait une autre, d'inspiration toute carolingienne celle-ci, plus ancienne, sans aucun doute. On y retrouve, reconnaissables encore, les héros des chansons de geste. Ainsi, la belle Aude ou Alde, la fiancée de Roland. Doña Alda est anxieuse d'un songe et le raconte à ses trois cents suivantes, occupées à filer l'or et à tisser la soie. La noble dame vit un autour, sur la montagne, poursuivi par un aigle. L'oiseau vint se cacher sous les plis de sa robe où l'aigle le déchirait des serres et du bec[2]. Semblable rêve ne présage rien de bon. Cependant, une de ses femmes l'explique favorablement par l'annonce d'un prochain mariage ; l'autour représente l'époux, l'aigle, c'est la fiancée, et la montagne signifie l'église. Doña Alda n'y croit qu'à demi. « Le lendemain matin, on apporta des lettres, en dedans

1. Voir le singulier chapitre de Mariana (*Historia general de España*, lib. VII, cap. XI), et le véritable Roncevaux, dans le chant basque d'Altabiçar.

2. Ce songe rappelle celui de Kriemhilt, au commencement du *Nibelungenlied*.

écrites avec de l'encre, et au dehors avec du sang; elles disaient que son Roland était mort à la chasse de Roncevaux. »

Mêlés aux personnages d'origine française, Roldan (Roland), Galalon (Ganelon), Reinaldos (Renaud), Oliveros (Olivier), on en rencontre d'autres, créations des jongleurs espagnols: Guarinos, amiral de Charlemagne, Don Beltran, Carloto, fils de l'Empereur[1], assassin du marquis de Mantoue pour lui prendre sa femme, et condamné à mort par son père, Aliarda, l'Infante Celidonia, Claros, comte de Montauban, Durandarte et sa dame Belerma.

Encore un épisode de Roncevaux. « Mourant au pied d'un hêtre vert, » Durandarte, enjoint à son cousin Montesinos de lui sortir le cœur de la poitrine, « avec le poignard, avec la dague », et de l'apporter à celle qu'il aime, à Belerma. Elle a reçu le lugubre souvenir et pleuré, navrée de dolence, six années devant le cœur, « ses deux yeux devenus fontaines ». La popularité de Belerma paraît avoir duré longtemps et survécu à bien d'autres plus authentiques, si l'on en juge par un romance burlesque, où nous la retrouvons au nombre des femmes célèbres, en compagnie d'Angélique, de Cléopâtre et de Tisbé. Don Quichotte la reverra, enchantée, dans la caverne de Montesinos, encore inconsolable après tant d'années[2]. Procession baroque, en-

1. La chanson de *Huon de Bordeaux* parle également d'un fils traître et meurtrier qu'elle nomme Charlot.

2. *Don Quijote.* (II parte, cap. XXIII.)

trevue par l'hidalgo manchois, avec ses turbans énormes, ses chapelets dont les grains ont la taille d'un œuf d'autruche, conduite par Belerma vieillie, un cœur momifié entre ses mains. Est-ce une parodie de Cervantes que ce défilé lugubre et risible tout ensemble, où le carnaval coudoie l'épopée? Cela fait songer au Goya des *Caprichos*.

D'ailleurs, sont-ils moins mystérieux que les enchantés *de Don Quichotte*, ces chevaliers d'un romance, portant en terre un cadavre de jeune fille morte d'amour? C'est un fragment de rêve, le chef-d'œuvre d'un jongleur inconnu.

« Par une vallée de tristesse, du plaisir bien éloignée, je vis venir de noirs pennons parmi beaucoup d'hommes à cheval, tous en tristes vêtements de bure non délicate, leurs visages pleins de poussière, chacun bien fatigué. Sous la noire épaisseur du bois, en silence, ils sont entrés. Ils ont établi leur camp en une solitude déserte. Les tentes où ils s'abritent, ils ne les couvrent de brocard ; au contraire, en signe de plus grande douleur, d'étoffes de deuil ils les ont tendues. En l'une de ces tentes, un monument ils ont dressé, et, dans ce monument, un corps ils ont enseveli. Ils disent que c'est celui d'une pucelle qui d'amour est décédée, la plus charmante et belle chose qu'au monde on ait trouvée, et tous ensemble ont fait publier un ban disant qu'aucun ne s'enhardît ni ne fût assez osé d'être à son enterrement qui ne fût énamouré. »

Auprès de cette peinture lunaire, pour ainsi dire, et

presque germanique, que de grâce et de poésie en ces portraits de femmes, dessinés d'un trait si fin, peints de couleurs si fraîches ! Elle est belle comme une enluminure, l'Infante assise à l'ombre d'un olivier, un peigne d'or à la main, démêlant ses tresses lumineuses. La dureté du moyen âge a de ces attendrissements où le cœur se fond, des adorations sincères et pieuses devant la beauté chaste. Voyez ses figurations de personnages mystiques : Dieu, c'est un Charlemagne, avec le sceptre et le globe, un roi Arthur présidant la Table-Ronde; saint Michel, une oriflamme en sa dextre, est porte-bannière, *alférez-mayor* du Créateur, comme le Cid l'était de Sancho le Vaillant; saint Pierre est baron; la Vierge devient reine, parée, couronnée, un *infant* dans ses bras; saint Domingo se qualifie serf du « puissant Empereur », son vassal, quand il est entré dans la féodalité céleste. Ajoutez un nimbe autour du front, et l'image humaine deviendra madone, et le poète ou l'artiste s'agenouillera devant sa propre création et lui remettra le salut de son âme, l'adorant

Si com ymage en or pourtraicte,

dit le trouvère d'*Amadas et d'Ydoine*. Quoi de plus exquis et de plus fin que cette damoiselle d'un romance, « toute vêtue de blanc, dont les cheveux blonds lui brodaient d'or les épaules », et qui reproche au roi Don Ramiro de payer chaque année le tribut des cent vierges à la luxure des khalyfes? Pétrarque n'eût pas trouvé mieux.

Ainsi qu'on l'a remarqué déjà à propos de Ximena, elles sont toutes blondes, ces femmes, musulmanes ou chrétiennes; leur chevelure, « couleur d'or d'Arabie », brille sous les perles ou reluit au travers des voiles moresques. Ne faudrait-il voir là qu'une fantaisie des jongleurs, ou, d'après Édélestand du Méril[1], le besoin de rêver en l'air, l'admiration pour ce qui est rare et par cela même semble poétique? Il serait plus juste peut-être d'y retrouver un souvenir des grandes invasions d'autrefois, une marque de noblesse et d'origine germanique, qui distinguait les conquérants venus à la suite d'Ataülf des Ibères latinisés. Ce sont bien les fils des Vandales, des Suèves et des Goths « chevelus », les hommes des premiers romances; tout est barbare en eux; Rodrik, voilà le véritable nom du Cid; Bermudo, c'est Beremuth ou Beremund, comme dans Jornandès. Au XV[e] siècle, Perez de Guzman[2] salue encore en Alarik le premier roi d'Espagne, et le destructeur de Rome reste l'ancêtre des Castillans. Les derniers vestiges de la civilisation et des préjugés visigoths s'effacent, mais cet idéal blond persiste, il reste dans le fond commun des idées, des sentiments, des formules primitives où continuent à puiser les faiseurs de romances. Le sujet peut changer, le moule est immuable[3].

1. *Ferdinand Wolf et les Romances espagnoles.* (*Revue germanique* du 28 février 1858.)

2. *Loores de los claros varones de España.* Quevedo qualifie encore de Goths les compagnons de Colomb.

3. Les héroïnes des chansons de geste sont toutes également

Si les descriptions de la beauté féminine manquent de variété, celles de la nature n'en ont guère plus. On l'a souvent dit déjà, le moyen âge n'a compris que le côté riant de la Création, les sources, la forêt « ramée » aux branches pleines d'oiseaux. Presque toutes les chansons de geste ont leur description du printemps :

Chen fu u temps de mai, que flourissent rosier
Et flourissent li pré, verdoient li vergier,
Et li oiseillon chantent aval par le ramier[1].

C'est parmi les fleurs que Siegfrid saigne à mort, la pique de Hagene plantée dans le dos, jusqu'au cœur. A Roncevaux, la lugubre vallée, les Franks tombent sur l'herbe fleurie, toute vermeille de leur sang[2].

Le côté grandiose et heurté échappe aux âmes gothiques. Les Croisés ont traversé l'Orient sans voir;

blondes. On peut rapprocher cette ravissante description de la beauté d'Esglentine de celles du Romancero :

Moult par ot blont le chief quant fu desvolepée,
Elle est assés plus blanche que seraine ne fée,
De moult gente colour l'a Dex enluminée.

(*Guy de Nanteuil*, p. 15, éd. P. Meyer.)

1. *Doon de Mayence*, p. 183, éd. A. Pey. Dans le *Poema de Alejandro*, de Juan Lorenzo (str. 1788) :

El mes era de Mayo, un tiempo glorioso,
Quando facen las aves un solaz deleytoso...

2. On peint des fleurs jusque sur les heaumes et les écus :

E cil escut ki bien sunt peint à flurs.

(*Chanson de Roland.*)

des mers d'azur, des sables, du ciel embrasé, de tant d'aspects nouveaux, ils n'ont rien rapporté. La terre est morte pour eux, le Saint-Sépulcre les prend tout entiers[1]. Seuls, le Scandinave et l'Anglo-Saxon ont senti, par instant, le souffle de l'Océan du Nord, le déroulement des vagues et des grands horizons, la feuille qui frissonne sur la tête de Robin Hood, dans le bois aux vertes clairières.

Le Romancero, lui, ne voit que les fleurs, roses, jasmins, œillets, le myrte, l'olivier, parfois les pins, les fontaines, le rossignol qui chante sous le feuillage, « le joli mois de mai », les étoiles, les oiseaux avec leurs « langues harpées », mille jolis détails un peu secs; du figuier de Barbarie, de l'aloès, du palmier, nulle mention; s'il parle de la montagne, c'est sans épithète; de l'aridité du sol, pas un mot; la seule chose qu'il admire est la campagne de Valence et ses prés « aux cent mille fleurs ». Un trouvère dans la forêt des Ardennes, Pétrarque à Vaucluse, Dante au jardin mystique du Purgatoire, ne comprennent pas la nature autrement qu'un jongleur espagnol rimant à l'ombre des amandiers fleuris. Juan Lorenzo, en la *Chanson d'Alexandre,* décrit l'enfer un lieu *sans fleurs*, tout hérissé d'épines aiguës. On dirait, à lire les descriptions des romances, une tapisserie sans perspective, servant de fonds aux héros d'une épopée. Par

1. Quand ils décrivent, c'est d'un trait sec; une constatation. Dans *Gaufrey* (p. 281, éd. Guessard et Chabaille) :

La lune fu serie et fist cler durement.

instant, une image fugitive, mais complète, subitement évoquée; ainsi, dans la nuit, « la terre attentive écoute les fleuves rouler leur tribut à la mer », ou « la lune aussi haute dans le ciel que le soleil à midi », et le poète se hâte de retourner à ses bosquets et à ses fleurettes.

Le même paysage sert à encadrer les scènes les plus opposées. Sur ce théâtre, le décor ne change jamais. Roderik, vaincu, tout sanglant, s'enfuit après la sinistre journée de Xerez; sa défaite va précipiter l'invasion musulmane sur l'Espagne et déraciner la monarchie des Goths. Un moderne n'eût pas manqué de déchaîner les vents, le roi maudit eût déserté le champ de bataille aux éclats de la foudre. Que voit le poète à ce moment tragique? Des « oiseaux aux vives couleurs ». Il est vrai qu'ils s'abstiennent de chanter et dorment sous la feuillée. La passion peut secouer les hommes à deux mains, sans déranger un brin d'herbe ni faire pâlir une étoile sur le ciel de l'enluminure. Les masques grimaçants disparaissent, et, dans la campagne, les amoureux viennent causer tout bas et cueillir ces mêmes fleurs qu'écrasaient les talons chaussés de fer.

La nature pleure à l'adieu de Flérida partant pour une terre lointaine à la suite du comte Duardos. La flotte est prête, les rameurs attendent le signal, et l'Infante contemple une dernière fois la huerta paternelle, endormie dans les parfums, sous le ciel nocturne. Le regret du foyer lui serre le cœur au moment

de le quitter. Elle s'adresse à tout ce qu'elle a connu, à l'herbe, aux arbres dont l'ombre abrita son enfance, et sa plainte soupire avec le vent dans leur feuillage : « Jamais plus, tant que je vivrai, je ne vous reverrai un seul jour ; je n'ouïrai plus les rossignols chanter leurs mélodies dans vos rameaux. Reste avec Dieu, onde claire, reste avec Dieu, onde fraîche ; restez avec Dieu, mes fleurs, vous qui étiez ma gloire. » Puis elle ajoute : « Si mon père me cherche, lui qui me voulait grand bien, dites-lui que l'amour m'emporte et que la faute n'est pas mienne... Triste, je vais je ne sais où. » Et Duardos la console ; il décrit ses palais d'argent tapissés de jacinthes et d'émeraudes, les salles incrustées d'or de Turquie, des amoncellements de richesses aux lointains pays d'outre-mer. Tous deux sont partis ; la galère glisse, harmonieuse, effrangeant l'écume, et l'Infante, lasse de pleurer, s'endort au bruit des rames, entre les bras du comte. « A la mort et à l'amour, nul ne peut résister, » conclut le jongleur[1].

Ce n'est pas seulement l'amour des nobles dames et des cavaliers, celui qui parle et revit aux vers des romances ; l'œuvre est complète, multiple, la société tout entière s'y reflète librement. Le paysan joue son rôle, effacé quelque peu, modeste acteur, ainsi qu'il convient. De ces vilains, les poètes espagnols parlent sans mépris. Ne sont-ils pas chrétiens, ennemis des infidèles ? Leurs aïeux n'ont-ils pas tranché le jarret

1. Ce romance existe également en portugais. *Romanceiro portuguez*, t. Ier, p. 12 et suiv.

des chevaux arabes avec le fauchard de Covadonga et roulé sur l'invasion les rochers de Roncal? Voyez le Pedro Crespo de Calderon, les Tello de Meneses, dans Lope; ces manants discourent de l'honneur aussi bien qu'aucun fidalgo; tous, jusqu'à Sancho Panza, se redressent, se souvenant qu'ils sont *cristianos viejos*. Il y a de l'infante chez ces bergères amoureuses, assises à l'ombre des arbres, ou soupirant, penchées sur des fleuves aux noms sonores. Un vieux poète du XV^e^ siècle, Santillana, tout gentilhomme qu'il est, admire et chante une vachère de la Finajosa. Qu'importent les fleurs artificielles mêlées à leurs guirlandes ou quelques rubans de trop aux houlettes! En songeant au débordement mythologique de la Renaissance, renforcé par le *culteranismo* national, on est étonné de trouver encore tant de vérité et des détails si naïfs dans ces peintures champêtres.

Le tambour de basque résonne et les paysannes dansent; les paillettes scintillent sur les jupes rouges et les coraux sur les poitrines; on chante des chansons d'amour, aux petits vers sautillants, pleins de métaphores. Les femmes ne s'appellent plus Sylvia ou Daphné, Belisa ou Galatée, mais Juana, Francisca, Menguilla, Marina; elles mangent, dorment et boivent, vont en troupes cueillir le trèfle au matin de la Saint-Jean, et se font gronder par leurs mères pour avoir embrassé Blas ou Juan dans la grange. Mais voici qu'au milieu des petites jalousies et des embrassades furtives, un ordre arrive au village. Il faut des hommes à

Philippe II, et Pedro va partir sur l'armada des Indes ; il sera héros, de par le roi. La *novia* est tout en pleurs, elle veut suivre son amoureux à la guerre, et régler, comme lui, son pas sur les tambours. Le thème est vieux, mais les détails pittoresques le rajeunissent. « Si les armes le fatiguent, je lui porterai sa pique, et, s'il est arquebusier, afin qu'il tire promptement, allumant bien sa mèche, je la mettrai au serpentin ; les cordons de ses flasques, je les suspendrai à ma ceinture, et pour qu'il fasse des balles, je lui donnerai le moule et le plomb. » Ainsi parle la « brune amoureuse ».

Rien de rustre en ces amours ; la passion s'élève jusqu'à la haute poésie, large et ruisselante ; les comparaisons déroulent leur magnificence ; un berger désespéré mène paître au bord des mers « un grand troupeau de douleurs ». N'est-ce pas comme un écho du *Menaphon* de Greene que ce fragment de chanson ? « A l'ombre de mes cheveux, mon bien-aimé s'est endormi. L'éveillerai-je ou non ? Je peignais mes cheveux avec soin, chaque jour, et le vent les déroulait et se jouait avec eux. A son souffle et sous leur ombre, mon bien-aimé s'est endormi. L'éveillerai-je ou non[1] ? » On est bien près de Shakespeare. Le voici lui-même avec la fameuse scène des adieux de Romeo et de Juliette : « Va-t-en, mon amour, va-t-en, regarde, il fait jour[2], les gens

1. *I'll make a shadow for thee of my hairs.*
(Shakespeare, *Venus and Adonis.*)

2. *O, now be gone; more light and light it grows.*
(*Romeo and Juliet*, act III, sc. v.)

passent dans la rue : puisque tant de gens passent, sans doute le matin déjà déploie ses blanches ailes... Si le soleil, en surgissant efface les perles de rosée par les champs, il enlève aussi d'auprès de moi la perle qui m'enrichit. Ce qui pour d'autres semble le jour, à moi me paraît la nuit, puisque aussitôt que brille l'aurore, vient la nuit de l'absence... Laisse les doux embrassements; si tu t'attardes, un long malheur pourrait naître de ce plaisir si court. Va-t-en, mon amour, va-t-en, regarde, il fait jour. » Et le refrain, craintive supplication, revient après chaque strophe rappeler la pensée et l'enfoncer plus avant.

Certes, ce n'est plus là le romance primitif. La Renaissance est venue, tardive pour l'Espagne ; si l'art s'enrichit, si la pensée s'assouplit, le lyrisme l'emporte sur l'épopée. Avec lui, la galanterie, l'emphase, les sujets de fantaisie. L'imagination s'essouffle à courir après le grandiose ou le nouveau. Un pâtre compare l'infortune de sa passion au destin de Sagonte et déclame devant ses ruines ; une bergère *hindoue* se précipite dans les flots du Gange à la suite d'un berger insensible. S'il arrive encore aux poètes de puiser aux sources nationales, c'est parmi les vaincus qu'ils vont chercher leur inspiration; la catholique Espagne ne s'intéresse plus qu'aux Mores du jour où elle a cessé de les craindre.

IV. — LA MORESQUE

Dans la Péninsule, et toujours en lutte avec la civilisation gothique et chrétienne, en existait une autre, plus brillante, plus cultivée, supérieure à sa rivale, mais condamnée à disparaître par la marche implacable des choses. L'Islam, fanatique et rude avec Tarik ibn Zeyad, étincelant avec Abd-er-Rahman, triomphant grâce à l'épée d'Al-Mansour, fléchit brusquement quand disparut le khalyfat. Les monarchies catholiques redoublèrent d'efforts ; on marchait à l'assaut sur trois colonnes : Portugal à l'Ouest, Castille au centre, Aragon et Catalogne à l'Est. La Navarre, exclue de tout agrandissement par sa position, restait à l'arrière-garde, le front tourné vers la France. Au milieu du XIII[e] siècle, les Musulmans ne possédaient plus que le royaume de Grenade, où le génie arabe flamboya de cet incomparable éclat, avant-coureur des décadences. Le soleil est plus beau à son couchant qu'à son aurore. Le sens artistique se développe, un peu maladif sans doute, mais exquis ; la ville s'embellit ; des tours, construites en bois de mélèze ou en pierre, aux chapiteaux de métal, dominent les maisons peintes d'azur et d'or, si bien qu'un historien arabe compare Grenade à un vase d'argent rempli d'hyacinthes et d'émeraudes[1]. Tout se complique, les armes

1. Antonio Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes en España.* (IV parte, cap. XXII.)

se surchargent d'ornements, les sentiments se raffinent, l'amour devient une galanterie subtile et coûteuse.

Ce penchant à exagérer la passion avait toujours existé chez les Musulmans d'Espagne, même au temps des khalyfes. Le plus glorieux de tous, Abd-er-Rahman III, fit construire un palais magnifique, entouré de jardins immenses, au centre desquels se trouvait un pavillon « avec un grand bassin de porphyre, plein de vif-argent qui fluait et refluait artificiellement, comme si ce fût de l'eau, et produisait, sous les rayons du soleil et de la lune, une splendeur aveuglante [1] ». Et pourquoi tant de marbres et de tapis ? Pour qu'une esclave de harem puisse y vautrer tout le jour sa nudité brune dans un cadre sans pareil.

En ce genre de folies, Grenade égale Cordoue. Le luxe est partout ; rien n'est assez riche pour un cavalier more paradant sous le balcon de sa dame : *marlota* de damas fauve, caparaçon d'argent, adarga de Fez aux filigranes d'or, devises, plumes irisées, alfange au pommeau sculpté en tête de lion ; on s'habille « couleur d'espérance », ou l'on « revêt d'azur son corps et son âme ». Joutes auxquelles Mohammed el Zaquir prenait part en personne, fêtes, zambras, courses de cannes et de taureaux, blasons allégoriques, entretiens

1. Antonio Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes en España.* (II parte, cap. LXXIX.) — Cardonne prétend, sans citer d'ailleurs ses autorités, que la statue de la favorite en l'honneur de qui fut bâti le palais, se dressait au-dessus de la porte principale. (*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes.* Paris, 1765, t. I[er], p. 330 et 331.)

nocturnes sous les astres, rien ne manque au décor. Un galant révèle sa flamme au moyen de couleurs symboliques ; il exprime de la sorte sa jalousie, sa tendresse, ses craintes, son désespoir, sa constance ou les faveurs obtenues. Le défilé romanesque et bariolé se déroule à travers les rues blanches de soleil, les palais scintillants, l'Alhambra et ses sombres feuillages, les arceaux ciselés d'arabesques. Les sentiments aussi ne sont qu'arabesques, comme l'architecture ; ils font partie du bâtiment. Merveilleuse mise en scène qu'assaisonne le sang, quand l'opéra se change en tragédie, et que la fine lame d'un bourreau abat trente-six têtes d'Abencerrages dans la cour des Lions, ou que le roi fait lui-même rouler sur la dalle le chef d'un messager malencontreux.

Mais, ne manquera-t-on pas de dire, ces Mores sont des Espagnols déguisés, les aventures n'ont rien d'authentique, tout est faux, le langage, les costumes, les mœurs ; le XVI^e^ siècle inventa ce genre factice, excellent motif aux poètes d'étaler leurs métaphores et toutes les richesses de leur versification. Les Musulmans ont-ils même possédé un Romancero proprement dit ?

Certes, on n'a plus aujourd'hui la naïveté de croire traduits de l'arabe ces prétendus romances moresques, mais leur caractère général, abus d'esprit, subtilités, grâces prétentieuses et charmantes, répond assez à l'idée qu'il est permis de se faire de la société grenadine des derniers temps. Pourquoi quelques-unes de

ces poésies (l'élégie sur la prise d'Alhama, par exemple) ne seraient-elles pas le reflet ou peut-être la traduction fort libre d'un chant original, perdu dans l'écroulement de l'Islam[1] ? En reconnaissant qu'ils ne contiennent rien de rigoureusement historique quant aux faits, ces poèmes auraient encore l'avantage, outre le mérite littéraire, de montrer comment les fils des vainqueurs se représentaient les vaincus et l'idée qu'un Espagnol avait d'une femme arabe.

Ce qui paraît avoir particulièrement frappé les chrétiens chez leurs adversaires, ce n'est pas la polygamie, ils n'en parlent jamais, mais l'exaltation des sentiments, la soumission, on pourrait presque dire la servilité de l'amant aux exigences de sa maîtresse. Les beautés musulmanes ont parfois de despotiques caprices. Il faut à l'*Infante* Sevilla trois têtes avant d'accorder son amour : celles de Roland, d'Olivier et de Renaud de Montauban. Calaynos part les chercher, mais y perd la sienne[2]. Tous ces héros sont à demi fous ; ils gesticulent dans le vide, comme les personnages de Dryden. Un Zégri, émule d'Amadis de Gaule, dédaigné par une dame abencerrage, vit au fond d'une caverne où il assiste à la mort d'une lionne amoureuse, tuée par la jalousie. On devine facilement le discours qu'inspire cette vue au dolent cavalier.

1. La prédiction sur la conquête de Valence par le Cid semble incontestablement arabe.

2. Ce romance, assez ancien, n'appartient pas au Romancero moresque proprement dit.

Les métaphores surpassent les actes en extravagance. Les yeux ne pleurent pas, mais « distillent de l'argent liquide »; un amoureux devient « une montagne de résignation, un alcazar de constance ». Tous les phénomènes de la physique sont mis à contribution. Le vent passe « embrasé de mille soupirs »; d'autres fois, les soupirs s'échappent de la bouche comme des arquebusades. Puis des antithèses : « Son dédain et ton amour de mon feu ont fait de la neige. » Mais il y a plus fort encore, une théorie des larmes à faire envie à John Lyly : « Ne t'épouvante pas si mes yeux, devant toi, versent de l'eau, parce qu'enfin les yeux sont les alambics de l'âme, par où l'amour distille les vapeurs que répand la souffrance dans le cœur au moyen du feu qui l'embrase, dont la force excessive fait que l'eau sort de la poitrine, par quoi se soulage la douleur du cœur. » Góngora n'a pas fait mieux; Marini est dépassé.

Ces subtiles amours ont besoin d'un fonds sans pareil; aussi la nature fournira ce qu'elle a de plus rare et les enguirlandera de fleurs, vivante orfèvrerie aux reflets métalliques. Les rayons du soleil, dans les flots du Tage, produiront « une fois de l'or fin, une autre de l'argent fin ». Adalifa et Guadalara pourront errer dans des paysages admirablement composés et se lamenter « sous un laurier, auprès d'une source claire, versant son cristal dans une noire ardoise ». Celindaja va pleurer à la fontaine du Cygne, parmi les fleurs tombées des branches, entre les jasmins et les roses, « aux

douces heures des ombres paisibles ». Zaïda se montre au balcon, « plus belle que la lune qui monte en l'obscure nuit et le soleil dans les tempêtes ». Est-il quelque chose de plus orné que ces descriptions de femmes? L'amoncellement des richesses fait comme un scintillement d'étoiles ; les yeux orientaux, trop grands pour le visage, ont quelque chose d'adorablement étrange. Ces formes impassibles se confondent avec une architecture multicolore. Rien ne rappelle l'ombre et la servitude du harem. Un voile à peine cache la figure, encore la gaze est-elle bien transparente et la main toujours prête à soulever ses plis. La jalousie meurtrière serait de mauvais goût ; un seul homme, Zaïde, tue son rival le jour de ses noces. Les larmes, les soupirs suffisent aux autres. Sous les étoffes chatoyantes et lamées, trouver un corps de femme serait difficile peut-être, un cœur, plus encore. Si l'Espagne a refusé les sens à ses Moresques, en quoi elle se trompe, elle leur a donné avec raison une tête à peu près vide.

Par-ci par-là, une réflexion juste, une comparaison ingénieuse ou même simple : « Que les hommes sont traîtres, s'écrie Adalifa, combien leurs promesses sont fausses! Le feu mort, elles disparaissent, comme tracées dans l'eau. Entre promettre et accomplir, que de longues journées de marche, que d'hôtelleries sur le chemin, solitaires et bien fermées! » Abenamar contemple le palais de Galiana, et « les oiseaux qui sur les créneaux, au vent étendent leurs ailes, lui sem-

blent, dans l'éloignement, les *almaizares* de sa dame ».

A quelques exceptions près, l'amour véritable est inconnu; la galanterie, voilà l'unique occupation des femmes; c'est pour se faire adorer qu'Allah les mit en ce monde. La vie se déroule, élégant tissu de petites jalousies se compliquant et s'embrouillant, rivalités, désirs trompés, abandons, désespérances ou tendres réconciliations. Chaque More pense, ainsi que Don Quichotte, qu'un chevalier sans amour est un ciel sans étoiles, et les astres sont nombreux au firmament d'Andalousie, on n'a qu'à choisir; mais, s'ils brillent à tous les balcons, tous ont aussi le même éclat. Felisarda, Celindaja, Fatima, Zara, les innombrables Zoraïda se ressemblent; elles n'ont pas de caractère, ou plutôt, c'est toujours la même femme sous des noms différents, la répétition des mêmes coquetteries. Qu'il s'agisse de conquérir le violent Gazul ou le courtois Abenamar, pas une qui ne puisse répéter, avec la Cléopâtre de Corneille, devant la soumission de son adorateur :

> Il trace des soupirs, et d'un style plaintif
> Dans son champ de victoire il se dit mon captif[1].

Les chrétiens eux-mêmes ne sont pas à l'abri des œillades, et le maître de Calatrava, Ruy Tellez Giron, venu pour rompre des lances à Grenade, soutint si bravement le feu des doux regards que toutes les Musulmanes ont pleuré la défaite de leurs charmes.

1. *Pompée*, acte II, scène I.

Une flèche empoisonnée les vengera, sous Loja, de la chasteté du chevalier-moine.

Le fanatisme, d'ailleurs, avait faibli chez les Grenadins. La dévorante foi des Mahdis africains n'embrasait plus l'Islam depuis Las Navas. Pendant les trêves, devenues fréquentes, des rapports s'étaient établis entre Espagnols et Mores; amitiés chevaleresques, combats de courtoisie, luttes de générosité, surtout d'ostentation. Grâce à ces échanges, les sciences orientales pénétraient à la cour d'Alphonse le Savant, où Mohammed II s'entretenait en castillan avec la reine Doña Violante. Pedro Ier, rétabli par le Prince Noir, interroge la sagesse des infidèles sur la conduite qu'il doit tenir envers son peuple. Les rimeurs des *cancioneros* se piquèrent bientôt d'enchâsser des mots arabes dans leur poésie, et l'un d'eux, Villasandino, s'avisa de célébrer en jolis vers une beauté d'Alcuña, « du lignage d'Ismaël » :

Alvos pechos de crystal;
De alabasto muy broñido
Devie ser con grant razon
Lo que cubre su alcandora[1].

Impossible de porter plus légèrement son péché!

Les costumes ou plutôt les travestissements moresques s'introduisirent en Castille, à la fin du XVe siècle. C'est ainsi que les dames portaient des *almaizares*, sous Enrique IV, comme en fait foi la singulière mas-

1. *Cancionero de Baena*, t. Ier, p. 36 (éd. de Leipzig, 1860).

carade décrite par Martin Irurita, dans une lettre adressée à Carlos de Viana[1]. Il faut ajouter que les suivantes de la reine de Castille avaient à la ceinture la dague et l'épée, des couteaux fabriqués à Vittoria (*cuchillos victorianos*), des lances et des javelots en main, un équipement de Britomart et de Marfise.

Entre deux batailles, les chrétiens se confiaient sans crainte à la loyauté musulmane, et, suivant le romanesque récit de Perez de Hyta [2], quatre chevaliers vinrent défendre en champ clos l'innocence d'une reine de Grenade, accusée d'adultère par les Zégris.

En dépit de cette civilisation toute d'apparence, le sang arabe et visigoth se réveillait à la vue du fer, le tournois devenait bataille, l'égorgement reprenait de plus belle; Alvar Perez de Castro massacrait ses prisonniers sous les oliviers du Guadalete. Dans le Romancero moresque lui-même, la rudesse des mœurs anciennes perce encore par instants au travers de la phraséologie toute moderne. On sent l'odeur des cadavres sous les parfums du harem. L'amour d'un

1. A propos de l'entrevue de Don Enrique IV et de Juan II d'Aragon, en mai 1457.

2. *Guerras civiles de Granada* (I parte, cap. xv). — Voyez aussi, dans le Romancero, l'histoire d'une impératrice d'Allemagne faussement accusée d'adultère, condamnée à être brûlée vive et sauvée par un comte de Barcelone, qui vint combattre pour elle à Cologne. Bernat d'Esclot donne les plus grands détails sur cette aventure fabuleuse, en sa *Cronica del Rey En Pere*. (Cap. vii, viii, ix et x.) Ce comte de Barcelone serait Ramon Berenguer III, le gendre du Cid, mort en 1131.

cavalier parfait se mesure au nombre de têtes qu'il dépose aux pieds de sa maîtresse. Y manquer serait couardise. « Tu n'as jamais, devant les dames, entre le fleuve et les créneaux, présenté à la tienne trois têtes de chrétiens, » dit Tarfe, insultant un rival. Un autre romance montre Muza, l'Hector de Grenade, proposant d'amener au roi Chico (Abou-Abdallah), le maître de Calatrava captif, et de lui fournir chaque jour douze têtes en échange d'une Moresque aimée.

Les Espagnols suspendaient également ces sanglants trophées au poitrail des chevaux; les vainqueurs les jetaient aux enfants attroupés sur le bord des routes et offraient à leurs belles les prisonniers, au retour des chevauchées. « Tous sont jeunes gens d'honneur et des plus énamourés. Entre les mains de leurs amies, tous ont prêté serment de ne revenir à Jaen sans leur donner un More en étrenne. Celui qui possède belle dame lui en promet trois ou quatre[1]. »

La guerre ne se fait plus qu'en l'honneur des dames. Si l'on prend des châteaux, c'est pour mériter un sourire et venir humilier ses lauriers aux pieds d'une beauté cruelle au cœur de tigresse. Le galant More Lisardo s'élance à l'assaut de Baza. Il monte, au milieu des traits, et, le pied sur l'échelle, songeant à sa belle absente, il veut crier : Vive le roi! et crie malgré lui : Vive Lisarda! Il avance et combat toujours, enseveli dans ses rêveries amoureuses. Quand il arrive aux créneaux, il s'imagine parvenir jusqu'à Lisarda,

1. Pour capitaine ils avaient un évêque, Don Gonzalo.

et s'empare ainsi d'une ville, croyant escalader le balcon d'une femme. L'échelle de Lisardo mène au sommet de l'absurde. On peut la tirer après lui.

Telle est cette poésie pseudo-arabe, la plus merveilleuse de forme qu'ait peut-être jamais produite l'Espagne, mais aussi la plus extravagante, on pourrait ajouter la moins catholique. Étrange antithèse entre l'artiste et le croyant! Pendant que l'Inquisition brûlait les Morisques dans ses chemises soufrées ou les traquait à travers les Alpujarras, les Castillans se déguisaient en infidèles, les poètes juraient par Allah, les seigneurs empruntaient aux Grenadins leurs fantasias et leurs élégants tournois où des cavaliers empanachés, véritables Turcs de théâtre, joutaient avec des lances en roseau aux banderoles multicolores. Si l'on en croit un romance de Góngora, les enfants mêmes jouaient aux Mores dans les rues. Parmi les réjouissances que Bruxelles offrait à l'austère Infant Don Philippe, lors de son voyage en Flandre, figurait un bal masqué à l'orientale[1]. On s'éprenait du souvenir des beautés sarrazines; l'Espagne refaisait à sa manière les chants perdus des envahisseurs chassés. Las Navas, Simancas, Valence, Zalaca, Roncal, le Rio Salado, la journée des Sept Comtes, l'*Iliade* du moyen âge entier, tout cela finit par un soupir d'amour, doucereux et chevaleresque, sous le mirador d'une Zoraïda quelconque.

1. A Milan, Philippe II, alors Infant, donne un tournoi moresque. (Prescott, *Historia de Felipe II*, lib. I, cap. II, trad. Rosell, Madrid, 1856.)

APPENDICE AUX FEMMES DU ROMANCERO

I

LIGNAGE DE RODRIGO DIAZ ET SOMMAIRE DE SES ACTES

(Les passages entre crochets sont empruntés au texte donné par Risco.)

Ceci est le lignage de Rodric Diaz el Campiador (*sic*), celui que l'on nommait mon Cid, comment il vint en droite ligne de la race de Lain Calvo, lequel fut compagnon de Nueño Rasuera, et tous deux furent juges de Castille. Du lignage de Nueño Rasuera vint l'Empereur. Du lignage de Lain Calvo vint mon Cid el Campiador. Lain Calvo eut deux fils, Ferrant Lainez et Bermut Lainez. Ferrant Lainez eut pour fils Rodric Bermudez, et Rodric Bermudez eut pour fils Ferrant Rodriguez. Ferrant Rodriguez eut pour fils Pedro Ferrandiz et une fille, laquelle eut nom Doña Elo. Nueño Lainez prit pour femme Doña Elo, et d'elle il eut Lain Lueñez. Lain Lueñez eut pour fils Diego Laynez, le père de Rodric Diaz el Campiador. Diaz Lainez prit pour femme la fille de Roy Alvarez des Asturies, et il fut homme très bon (ou brave) et très riche homme, et d'elle il eut Rodric Diaz. Quand

mourut Diaz Lainez, père de Rodric Diaz, le roi Don Sancho de Castille prit avec lui Rodric Diaz, et il l'éleva, et le fit chevalier, et avec lui s'en fut à Saragosse. Quand le roi Don Sancho combattit contre le roi Don Ramiro à Grados, il n'y eut meilleur chevalier que Rodric Diaz ; et le roi Don Sancho s'en vint en Castille, et il l'aima très fort, et le nomma son alférez, et lui, fut très bon chevalier. Et quand le roi Don Sancho combattit contre [son frère] le roi Don Garcia à Santarem, il n'y eut là meilleur chevalier que Rodric Diaz ; et il secourut son seigneur, car on l'emmenait prisonnier, et Rodric Diaz avec ses hommes prit le roi Don Garcia. Et quand le roi Don Sancho combattit contre le roi Don Alfons, son frère, à Volpellera, proche Carrion, il n'y eut là meilleur chevalier que Rodric Diaz. Et quand le roi Don Sancho assiégea sa sœur dans Zamora, Rodric Diaz vainquit là grande compagnie de chevaliers, et il prit nombre d'entre eux. Et quand Heli el Alfons tua le roi Don Sancho par trahison, Rodric Diaz courut après lui jusqu'à la porte de la cité de Zamora, et lui donna un coup de lance. Ensuite Rodric Diaz combattit pour son seigneur, le roi Don Alfons, contre Ximenez Garceis de Torreyllolaf, lequel était très bon chevalier, et il le tua. [Ensuite Roy Diaz combattit contre le More Harizuno, pour le compte d'un autre, à Medinacelim, et Roy Diaz le vainquit et le tua, encore que le More fut très bon chevalier.] Ensuite, le roi Don Alfons chassa Rodric Diaz de sa terre, à tort, car il ne l'avait point mérité,

et il fut brouillé avec le roi par de faux rapports, et il sortit de sa terre. Et ensuite Rodric Diaz passa par grands travaux et grandes aventures. Et ensuite il combattit à Tebar contre le comte de Barcelone, lequel avait grande puissance [et avait failli à sa parole], et Rodric Diaz le vainquit et le prit avec grande compagnie de chevaliers et de riches-hommes] ; et, pour la grande bonté qui était en mon Cid, il leur rendit à tous la liberté. Et ensuite mon Cid assiégea Valence, et sous ses murs il livra maintes batailles et les gagna. Les Mores assemblèrent grandes forces d'en deçà et d'en delà la mer, et ils vinrent pour conquérir Valence que mon Cid tenait assiégée, et il y avait là quatorze rois ; quant à l'autre gent, on ne la pouvait nombrer ; et mon Cid combattit contre eux, et il les vainquit tous, et il prit Valence. Mon Cid mourut à Valence, Dieu ait son âme, en l'an mille cent trente-sept, au mois de mai, et ses chevaliers le conduisirent de Valence à Sant Pedro de Cardeña, proche Burgos, afin de l'y ensevelir. Et mon Cid eut pour femme Doña Ximena, petite-fille du roi Don Alfons, fille du comte Don Diego des Asturies, et d'elle il eut un fils et deux filles. Le fils eut nom Diego Roiz, et les Mores le tuèrent à Consuegra. De ces deux filles, l'une eut nom Doña Christiana, l'autre Doña Maria. Doña Christiana épousa l'Infant Don Ramiro. Doña Maria épousa le comte de Barcelone (Ramon Berenguer III). L'Infant Don Ramiro eut de sa femme, la fille de mon Cid, le roi Don Garcia de Navarre, celui qu'on nommait Don Garcia Ramirez. Et le roi

Don Garcia eut de sa femme, la reine Doña Margerina, le roi Don Sancho de Navarre, à qui Dieu donne honorable vie. [Ce roi Don Sancho prit pour femme la fille de l'Empereur d'Espagne, et d'elle il eut pour fils le roi Don Sancho, celui qui pour lors est roi de Navarre.]

II

ÉPITAPHE DU CID, RAPPORTÉE PAR SA CHRONIQUE

C'est moi, le Cid Ruy Diez (*sic*), celui qui gît ici enterré :
Et j'ai vaincu le roi Bucar avec trente-six rois païens :
De ces trente-six rois, vingt-deux moururent au champ :
Je les vainquis sous Valence, après ma mort, du haut de [mon cheval :
Avec celle-ci, cela fait soixante-douze batailles que j'ai [gagnées, toutes en plaine :
J'ai conquis Colada et Tizona, loué en soit Dieu. Amen.

LA CONQUÊTE DE MAJORQUE

LA CONQUÊTE DE MAJORQUE

Las islas que antiguamente
Baleares eran llamadas,
E Mallorcas son nombradas
E Menorcas al presente,
Non sin pérdidas de gente
Nin sin sangres derramadas,
Con Iviza son ganadas
Desde Rey tanto excelente.

(Fernan PEREZ DE GUZMAN. *Loores de los Claros Varones de España.* Oct. CCCXXIII.)

Ramon Muntaner et Bernat d'Esclot rapportent qu'en l'an 1207, En[1] Pere II, qu'on nomme en castillan Pedro, roi d'Aragon, comte de Barcelone et d'Urgel, marquis de Provence, sire de Béziers, Carcassonne, Béarn et Roussillon, étant en un château proche de Montpellier, mit son amour en une dame de haut lignage. Il donna pour elle courses, joutes, tournois et fêtes ; enfin, il fit tant qu'il l'eut pour amie et qu'elle le venait visiter la nuit, conduite par un majordome. Or, la reine Na Maria, fille de Guillem de Montpellier, en eut douleur bien forte, délaissée de semblable façon. Elle pria le majordome de l'aller voir, et lui parla de

1. En, titre catalan, correspond au Don des Castillans ; au féminin Na, Doña.

la sorte : « Ami, soyez le bien venu. Vous savez que le roi est mon mari et point ne veut être avec moi. De cela j'ai grand déplaisir, non pour autre chose, sinon parce que de lui et de moi n'est issu enfant qui soit héritier de Montpellier. A cette heure, je sais que le roi a affaire avec telle dame, la fait venir en tel château et que vous êtes son privé. Je vous requiers, quand vous la lui amènerez, venez à moi secrètement, mettez-moi en la chambre au lieu d'elle, et je me coucherai en son lit. Et faites en sorte qu'il n'y ait point de lumière; et dites au roi que la dame ne le veut, pour n'être reconnue. J'ai foi en Dieu qu'en cette nuit je concevrai tel enfant dont adviendra grand bien et grand honneur à tout son royaume. — Madame, dit le majordome, je suis prêt à faire tout ce que vous me commanderez, surtout choses qui soient à votre honneur. Mais j'ai grande crainte de venir en la colère du roi. — Ami, dit la dame, je ferai en telle sorte qu'aurez plus de bien et d'honneur qu'oncque n'en avez eu en aucun temps. — Madame, grand merci, dit le majordome. Préparez-vous, car le roi a décidé qu'à la vesprée je lui amène la dame que savez. Je viendrai à vous, et, très secrètement, vous conduirai au château, et vous mettrai en la chambre. Ensuite, vous savez ce qu'il faut faire. — Ami, dit la dame, bien me plaît ce que vous dites. Allez, pensez à votre affaire. A la vesprée, venez à moi[1]. »

1. D'Esclot, *Cronica del Rey En Pere e dels seus antecessors passats*, cap. IV. Muntaner, en sa *Cronica o descripcio dels*

Quand vint le soir, le roi requit le majordome d'aller chercher son amie, et lui s'en alla prendre la reine et l'introduisit en la chambre. Elle se dévêtit et éteignit toutes les lumières. Après que chacun se fut retiré, le roi, un manteau jeté sur sa chemise, ouvrit l'huis de la salle, et se coucha auprès de sa femme, croyant que ce fût la dame de laquelle il était épris. Et tous deux eurent leur plaisir cette nuit-là.

A l'aube, raconte Muntaner[1], les vingt-quatre prud'hommes de Montpellier, escortés de deux notaires, avec des abbés et des prieurs, douze matrones, autant de damoiselles, entrèrent en la chambre, un cierge allumé dans la main. Ils avaient passé toute la nuit en oraisons. Lorsque le seigneur Don Pedro les aperçut, il sauta hors du lit, soupçonnant quelque trahison et saisit une épée. Mais tous s'agenouillèrent bien humblement, des larmes pleins les yeux. « Sire, clamèrent-ils, grâce et merci. Voyez près de qui vous

fets e hassanyas del inclyt Rey Don Jaume, etc., cap. III, attribue l'idée de cette ruse aux consuls et prud'hommes de Montpellier. Jayme Ier (*Cronica del gloriosissim e invictissim Rey En Jacme*, cap. IV) rapporte qu'un riche-homme, En Guillem de Alcalá, aurait réconcilié les époux.

1. Cap. V. Suivant Muntaner, et contrairement à d'Esclot, le roi et la reine ne couchèrent ensemble que huit jours après la conversation avec le majordome. Toute la semaine fut employée en prières et en jeûnes publics, car, dit-il, le secret était connu de tous, excepté du mari infidèle. — Voir sur la naissance de Jayme Ier un romance, dans *Rosa de Romances* (éd. de Leipzig, 1846, p. 53 et 54).

êtes couché. » La reine se dressa, le roi comprit. « Puisqu'il en est ainsi, leur dit-il, plaise à Dieu d'accomplir votre bon désir. »

Cette nuit-là, la reine Maria conçut et chacun l'estima pour miracle. A Montpellier, le premier jour de février 1208, lui naquit un fils, en l'hôtel des Tornamira. Comme elle ne savait de quel nom l'appeler, elle interrogea Dieu. Douze cierges furent allumés au même instant, tous de poids égal. Chacun avait reçu le nom d'un apôtre. Le cierge de saint Jacques s'éteignit le dernier; c'est pourquoi l'enfant fut nommé le seigneur Jacques, En Jacme, En Jaume ou Don Jayme[1].

Plus tard, le roi d'Aragon l'envoya vers Simon de Montfort, afin d'être instruit par lui dans les exercices de la chevalerie. Le comte faisait alors la guerre aux hérétiques de Provence.

Cependant, les Croisés broyaient les Albigeois, tout le Midi était foulé. Quand Don Pedro eut repoussé l'invasion almohade à las Navas, auprès d'Alphonse le Noble et de Sancho le Fort, il dut marcher lui-même contre les hommes de France, qui pillaient et dépouillaient les seigneurs vassaux d'Aragon. A son approche, le « comte du Christ » s'enferma dans Muret, avec un millier de barons[2], portant au côté droit, sur la chemise maillée, la croix blanche et noire, aux couleurs de la

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. IV).

2. De huit cents à mille, dit la *Cronica del Rey En Jacme*, cap. VIII. Il est vrai qu'elle ne compte pas les gens de pied. D'Esclot, cap. VI, donne trois cents chevaliers à Montfort.

sainte Inquisition. Les gens de Toulouse vinrent au siège, en grand nombre, nobles et bourgeois, amenés par leur comte Raymond VI l'Excommunié. Le camp grandissait, « épais comme un taillis », dit la *Chanson des Albigeois*. Cent mille hommes; une armée formidable pour l'époque. Les pierriers commencèrent à battre les murailles. Montfort, aux abois, offrit de se rendre. L'Aragonais ne voulut rien écouter; il fallait se livrer sans conditions, s'en remettre à sa volonté. Les Croisés tinrent conseil. On décida de sortir et d'attaquer en plaine, hardiment, si l'ennemi barrait la retraite. « Mieux vaut mort honorable que vie mendiante, » dit le comte Baudoin[1]. Acculés à la mort, les Croisés s'y préparèrent par la prière et la communion. La nuit qui précéda la bataille, le roi la passa dans le lit d'une femme, si bien qu'au matin, à l'heure d'ouïr la messe, il ne pouvait tenir debout, tant il était affaibli. Il chancelait et s'assit en présence du prêtre, pendant la lecture de l'Évangile. Ainsi l'attestèrent plus tard, devant son fils Don Jayme, le chef d'office, Gil, devenu frère de l'Hôpital, et nombre d'autres témoins[2].

Au soleil levant, Montfort et les barons de France sortirent de Muret, bardés de fer et de foi, absous et bénis par l'évêque Folquet. Il fallait passer en vue du camp.

« Aux armes ! crièrent les Aragonais, les chevaliers du château s'en vont ! » A ce cri, Don Pedro s'arma,

1. *Chanson des Albigeois*. D'esclot, cap. VI, rapporte un propos analogue.

2. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. VIII).

en hâte, et courut sur leurs traces, n'ayant pas vingt hommes avec lui. Il galopait si vite, qu'il eut bientôt laissé tous les autres derrière. Au premier choc, d'un coup de lance, il abattit un Croisé. Mais la presse était épaisse autour de lui. Il dut jeter la lance, une arme longue et mauvaise en un corps à corps. L'épée, large, massive, avec son double tranchant, valait mieux pour tailler le fer. Il dégaîna et tua trois chevaliers. Deux barons le chargèrent ensemble, à fond de train. « Je suis le roi ! » On n'entendit pas. Don Pedro, frappé, vida les arçons. La mêlée passa sur lui. Le roi mort, les riches-hommes de Catalogne et d'Aragon combattirent par groupes, au hasard, chacun pour soi, en féodaux. Gomez de Luna, Miguel de Rada, Aznar Pardo et son fils restèrent sur la place. Les autres tournèrent bride et s'enfuirent. Quant aux milices de Toulouse, débandées, affolées, les Croisés les poussèrent à la Garonne, pêle-mêle, avec la pointe des lances et le poitrail des chevaux. Un éboulement d'hommes dans le fleuve. Vingt mille morts ou noyés. L'héraldique lion de Montfort, les crins au vent, tenait le Midi, terrassé, sous sa griffe.

Ainsi finit Pedro II, surnommé le Catholique, combattant pour les hérétiques de Provence (13 septembre 1213). Ses restes furent livrés aux chevaliers de l'Hôpital et déposés au monastère de Xixena.

Bien des rois d'Aragon étaient déjà morts en bataille : Ramiro le Bâtard à Grados, Sancho Ramirez devant Huesca, une flèche arabe plantée dans l'aisselle, Al-

phonse le Batailleur dans la mêlée de Fraga, où nul n'avait retrouvé son corps.

La reine Maria de Montpellier apprit la sinistre nouvelle à Rome. Elle s'y était réfugiée depuis que Don Pedro l'avait répudiée, sous prétexte de parenté. Dans un siècle si croyant, sa piété passait pour merveille. Le peuple l'appelait la sainte reine. A sa mort, on l'ensevelit dans la métropole chrétienne, en la basilique de Saint-Pierre, où reposait Petronilla, la blanche fille de l'Apôtre, morte, suivant la légende, à l'heure où le comte païen Flaccus, ami de César, l'envoyait chercher pour épouse. Après la mort de Maria de Montpellier, son tombeau faisait des miracles. Les infirmes grattaient la pierre sépulcrale, en avalaient la poussière, avec du vin ou mélangée à de l'eau, et guérissaient presque tous, affirme son fils[1]. « Très sainte personne, aussi chère à Dieu qu'aux hommes. » Ainsi l'appelle Muntaner[2].

Pendant ce temps, Don Jayme, l'héritier du tué de Muret, restait au pouvoir de Montfort. Il était gardé prisonnier dans Carcassonne. L'Aragon, sans seigneur, implorait Innocent III. Le Templier Monredon, Guillem de Cardona et Nuño Sanchez allèrent à Rome supplier le pontife de faire rendre l'enfant. Le pape ordonna, Montfort obéit. Les bourgeois et les riches-hommes vinrent en foule recevoir à Narbonne le suc-

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. VI).
2. Cap. II.

cesseur de Pedro II qu'amenaient les barons du Nord. Jayme nous dit qu'il avait alors six ans et quatre mois. Les Cortès de Lérida lui jurèrent fidélité ; sa garde et son éducation furent confiées à Guillem de Monredon, maître du Temple aux pays de Catalogne et d'Aragon.

Don Jayme vécut deux années et demie au château de Monzon[1], sans une femme auprès de lui, entre des Templiers et des pierres, deux choses très dures. Pour compagnon, un autre enfant, son cousin, un comte de Provence, Ramon Berenguer V. A l'arrivée dans la froide demeure, le petit roi était si pauvre que les rentes de la Couronne n'auraient suffi à l'entretenir un jour. Toutes engagées aux usuriers arabes ou juifs.

Pendant que Don Jayme vivait à Monzon, ses oncles, Don Sancho, comte de Roussillon, et Fernando, un prêtre, abbé de Montaragon, cherchaient à mettre la main sur le royaume. Ils allaient partout et déclaraient le fils de Pedro II bâtard. Le berger d'âmes, devenu loup, courait les chemins, le heaume sur la tonsure, comme un routier. Il pouvait invoquer un exemple fameux, celui de Don Ramiro, le roi Moine. Les Pyrénéens, Moncada de Béarn, Sancho de Roussillon, descendaient des montagnes à l'odeur de

1. Outre Monzon et nombre de châteaux, Ramon Berenguer IV de Barcelone avait cédé aux Templiers un dixième des rentes royales, plus un cinquième du butin pris aux infidèles. Les chevaliers étaient affranchis de toute juridiction laïque et de tout impôt (1143).

la proie. Les riches-hommes guerroyaient ; villes et châteaux passaient de l'un à l'autre. D'Esclot[1] met à nu ces convoitises brutales, étalées au soleil. « L'abbé de Montaragon, qui se nommait En Ferrando et était oncle de cet enfant, sortit de l'abbaye et parla avec En Guillem Ramon de Moncada et les autres chefs de Catalogne et d'Aragon, et ils partagèrent toute la terre entre eux et voulurent déshériter l'enfant En Jaume. » Par pitié, les ravisseurs lui laissaient Montpellier, une ville, un petit fief, l'héritage de sa mère.

En présence des usurpations et du royaume dévasté, les Templiers ne pouvaient garder plus longtemps Don Jayme dans les murs de Monzon. Il était temps de montrer le monarque au peuple. « J'étendrai un tapis vermeil sur toutes les terres que gagnera le roi en Aragon, et plus loin que le Cinca, » déclarait aux siens Sancho de Roussillon[2]. Emphatique bravade : il eut peur et n'osa déployer son sinistre tapis. Un chevalier mit un haubert sur le dos de l'enfant, et l'on partit pour Saragosse, à cheval (1216). L'enfant avait neuf ans ; les rois s'armaient de bonne heure[3].

Malgré l'infatigable énergie de Don Jayme, les soulèvements et les guerres féodales durèrent jusqu'à l'expédition de Majorque. C'est Rodrigo Lizana dont il faut assiéger le château. En vingt-quatre heures,

1. Cap. XI.

2. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. XIII).

3. L'infant Don Sancho, fils d'Alphonse le Brave, mourut à la journée d'Uclès (1108), âgé de onze ans.

quinze cents quartiers de roche, lancés par un engin gigantesque, crèvent la muraille. Après lui, c'est Ferrandez de Azagra, bloqué dans Albarracin. Le Béarnais Moncada se jette sur le Roussillon ; les habitants de Perpignan s'enfuient. Le roi arrive et lui prend cent trente tours ou forteresses.

La ligue des seigneurs retient Jayme prisonnier ; il reprend sa liberté, marche sur Valence, oblige l'Almohade à lui payer tribut[1]. Au retour, il fait tuer Pedro Ahones, un riche-homme qui veut le daguer. Tout le monde abandonne ou trahit. Pendant qu'Ahones cherche à frapper son maître, les gens du roi regardent la lutte, sans dégaîner. Révoltes en Catalogne, sièges des châteaux. Geraldo de Cabrera s'empare du comté d'Urgel et dépouille la fille du comte Armengol VIII, Aurembiaix. Jayme la rétablit. Cabrera, sans domaines, meurt sous le manteau du Temple : le chevalier-bandit finit en ascète.

Au milieu des troubles et des batailles, Don Jayme devenait homme. Par crainte de ses oncles, s'il venait à mourir sans postérité, on l'avait marié très jeune, à treize ans, avec une infante castillane, Doña Leonor, fille d'Alphonse VIII le Noble, sœur de Berenguela et de Blanche de Castille. Les fiançailles se firent en la

1. Le royal chroniqueur ne dit rien de son échec devant Peñíscola. V. d'Esclot (cap. XIII). — Jayme appelle l'émyr de Valence Seit-Abuzeit (cap. XXIV), Mariana Zeyt (lib. XII, cap. XI). Rien de plus confus que l'histoire de Valence et Murcie. Les annalistes arabes sont pleins de contradictions.

ville d'Agreda, le 6 février 1221, les noces à Tarazona où le roi fut armé chevalier. « Faute d'âge, dit-il naïvement, Nous dûmes demeurer un an en compagnie de la reine, sans accomplir avec elle ce que tout mari est tenu de faire avec sa femme[1]. »

Prêt à partir pour Majorque, d'Esclot nous décrit ainsi le roi Don Jayme, robuste et parfait chevalier : « Ce roi d'Aragon, En Jaume, fut le plus bel homme du monde, car il était plus haut qu'un autre d'une palme, très bien formé et accompli de tous ses membres. Il avait large figure, vermeille et riante, le nez long et fort droit, grande bouche et bien formée, grandes dents, fort blanches, qui semblaient perles ; les yeux noirs et les cheveux blonds comme fils d'or, larges épaules, le corps mince et long, les bras gros et bien formés, belles mains et longs doigts, les cuisses grosses et bien faites, les jambes longues, droites et grosses pour leur mesure, les pieds longs, bien faits et gentement chaussés. Il fut très hardi et preux dans les armes, vaillant et large à donner, agréable à toutes gens et très miséricordieux. Tout son cœur et sa volonté étaient à guerroyer contre les Sarrazins[2]. » —

1. Cap. XVIII.

2. Cap. XII. Comparez avec le portrait du Charlemagne légendaire. « Si avoit VIII piez de lonc, a la mesure de ses piez que il avoit granz et lons ; s'estoit larges par les espaules et avenanz de rains... si avoit grosses cuisses et gros braz... Si estoit molt larges de doner granz dons. » (*Chronique de Turpin*, Lund., 1881, p. 24.)

« Le prince le plus beau, le plus sage, le plus généreux et le plus droiturier, » dit Muntaner[1], qui vit un jour, étant enfant, le roi Conquistador venir loger chez son père, au bourg de Peralada, dans l'hôtel « situé en haut de la place ».

Il était temps enfin de rendre la paix au royaume en attaquant l'Islam. Le roi canalisait ainsi les turbulences féodales. Cette vie débordante, ces instincts guerriers trouvaient dans la lutte sainte un champ largement ouvert aux terrestres convoitises, avec cet avantage pour les dévots combattants, que les bons coups d'épée menaient tout droit en Paradis. Dans l'Espagne médiévale, nombre de règnes, et des plus glorieux, ceux d'Alphonse le Batailleur, de Ferdinand le Grand, de Ferdinand le Saint, d'Alphonse XI, se divisent en deux périodes : minorité, pillages des barons, querelles entre chrétiens, Castille contre Portugal, Aragon contre Navarre, puis la guerre nationale, les conquêtes sur les infidèles, une étape de cette marche héroïque qui commence à Covadonga pour finir à Grenade. Le festin était toujours servi en terre musulmane.

Don Jayme rapporte ainsi l'origine de la guerre de Majorque. Se trouvant à Tarragone, avec nombre de riches-hommes catalans, Nuño Sanchez, En Guillem et En Ramon de Moncada, En Geraldo de Cervello et le comte d'Ampurias, un certain En Pere Martell,

1. Cap. VII.

bourgeois de Barcelone et ancien comite sur les galères, les convia tous à dîner chez lui. Vers la fin du repas, les nobles interrogèrent leur hôte sur les îles Baléares qu'il avait visitées, s'informant quelle était leur étendue et la fertilité de leur sol. Enthousiasmés par les réponses du Barcelonais, ils s'approchèrent du roi. « Seigneur, lui dirent-ils, devisant avec En Pere Martell, nous lui avons demandé des renseignements touchant une île, Majorque est son nom, en laquelle habite un roi, qui tient en outre sous sa domination d'autres îles nommées Minorque et Iviza. La volonté de Dieu ne se peut dédire. Ainsi, nous désirons qu'il vous plaise passer afin de la conquérir, et cela, pour deux raisons : la première, pour tout ce que nous y gagnerons, vous et nous ; la seconde, parce que le monde s'émerveillera que vous eussiez franchi la mer à la conquête d'un royaume[1]. » Cette proposition plut grandement à Don Jayme qui promit de convoquer les Cortès pour en délibérer.

Le roi avait, outre la volonté du ciel, un autre motif moins mystique pour attaquer Majorque. Deux bâtiments légers, de ceux qu'on nommait sagittaires (*sageties*), appartenant au port de Tarragone, rencontrèrent, aux environs d'Iviza, une galère et une taride (*tarida*) arabes. Les Catalans s'emparèrent de la taride, la galère échappa. Quand l'émyr almohade de Majorque, Saïd ibn Al-Hakam ibn Othman, le

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. XLV.)

Koreischite[1], sut que les chrétiens capturaient ses navires en pleine paix, par représailles, il fit saisir deux vaisseaux de Barcelone, avec l'équipage et les marchandises. L'un venait de Bougie, l'autre de Ceuta.

Les prud'hommes de Barcelone portèrent plainte à leur seigneur. Un envoyé partit sommer le Musulman de restituer les prises ; la chronique le nomme En Jaques. Après l'avoir entendu, Saïd ibn Al-Hakam réunit les marchands chrétiens qui résidaient dans l'île : Génois, Provençaux, Pisans, tous ennemis déclarés des Catalans et jaloux de leur commerce. Il s'enquit auprès d'eux des forces de l'Aragonais et du cas qu'il fallait faire de ses menaces. Un gentilhomme de Gênes répondit pour eux au Sarrazin : « N'ayez crainte ni peur du roi d'Aragon, car il est roi de petit pouvoir. Il n'y a pas longtemps, il tint assiégé un château nommé Peñíscola, et dut s'en retourner, car il ne le put prendre. Pour ce, ne lui rendez chose qu'avez prise à ses gens[2]. » En conseillant ainsi l'émyr, les marchands italiens espéraient conserver pour eux seuls tout le commerce de Majorque. On retrouve ici l'âpre haine des Catalans et des Génois, celle qui devait les mettre plus tard aux mains dans les rues de Cons-

1. Ainsi l'appellent les historiens arabes. (Antonio Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España* IV parte, cap. II.) Jayme le nomme Abohehie (cap. LXXVI) et Mariana Retabohihes (lib. XII, cap. XIV).

2. D'Esclot (cap. XIV).

tantinople, lors de l'expédition almogavare en Orient, au commencement du XIV[e] siècle.

L'émyr refusa donc de rien restituer. « Quel est ce roi ? » aurait-il ironiquement demandé. « Le fils de celui qui vainquit à la journée d'Ubeda[1], » répondit En Jaques, calme devant la colère des Musulmans.

Au retour de son ambassadeur, Don Jayme, se voyant ainsi méprisé, jura, dit-on, par le saint nom de Dieu, d'aller saisir l'Almohade par la barbe. D'Esclot place à Barcelone ce serment fameux, Muntaner à Majorque, pendant le siège de la ville, et lui donne pour cause la férocité des Mores qui lançaient dans le camp les prisonniers aragonais, tout vivants, avec leurs trabucs. Malgré l'affirmation des deux chroniqueurs, l'authenticité de ce vœu chevaleresque reste fort douteuse. Jayme n'en parle en aucun endroit de ses *Mémoires*, si détaillés pourtant.

Pendant que les Cortès s'assemblent à Barcelone, jetons un coup d'œil sur l'histoire des Baléares avant la croisade aragonaise. Toutes les dominations ont passé sur elles. Les Phéniciens y établirent des comptoirs pour leur commerce, et la sœur de Sidon, Carthage, en tira des frondeurs pour ses armées mercenaires. Un Magon conquit Minorque et y résida longtemps ; on croyait autrefois qu'il avait fondé Mahon. Hannibal serait né dans un îlot voisin de Cabrera, aujourd'hui nommé l'*île des Lapins* (*isla de los*

1. Las Navas de Tolosa. Les Arabes l'appellent Alacâb.

Conejos). L'épouse ou la concubine d'Hamilcar était ibère. En 122, Quintus Cæcilius Metellus consul, dit le Baléarique, vint montrer à Majorque les aigles de Rome, extermina les habitants et obtint les honneurs du triomphe, l'année suivante. Durant les guerres civiles, Iviza vit Quintus Sertorius ; il ne fit que passer. Plus tard, aux derniers jours de l'Empire, les grandes barques vandales, parties d'Espagne, mirent à sac Majorque et Minorque, sous le roi Gunderik. Valentinien III, vaincu, dut abandonner les îles à Gizerik, avec la Sicile, la Corse et la Sardaigne. Bélisaire, vainqueur de Gelimer, les rendit à l'héritier des Césars (533). Le Basileus Justinien régna sur elles. Au VIII[e] siècle, commence l'incessant assaut des pirates musulmans. C'est comme un prélude aux courses des Khaïr-Eddin et des Dragut. Les côtes méditerranéennes sont ravagées. Byzance, impuissante à protéger les Baléares, rembarque ses soldats. Charlemagne contint un instant l'invasion maritime. Le connétable Burkhard et Peppin, roi d'Italie, balayaient la mer avec leurs vaisseaux. L'an 799, rapportent les *Annales* d'Eginhard, Karl, passant l'hiver en son palais d'Aix-la-Chapelle, reçut les drapeaux conquis sur les Arabes de Majorque, et l'Empire alla jusqu'à la mer Baléarique[1]. En 813, un comte d'Ampurias, Irmingar, em-

1. Eginhard. *Vita Karoli*, XV. — Une chanson du cycle carolingien, *Aye d'Avignon*, décrit ainsi les *îles de Maiogre :*

busqué dans l'île, attendit et surprit la flotte infidèle au retour de Corse ; les Franks s'emparèrent de huit navires et délivrèrent cinq cents captifs chrétiens, destinés aux marchés d'Afrique et d'Espagne. L'année qui suivit la mort du grand Karl, les Musulmans revinrent à Majorque et à Iviza, les pillèrent et s'y établirent définitivement, vers 820. Menaçant de là les rivages de Provence et d'Italie, ils dévastèrent les environs de Marseille, en 838, au temps du khalyfe Abd-er-Rahman II. D'autres brigands des mers, venus du Nord brumeux sur leurs nefs au col de dragon, les Northmans, les Madjous (païens), comme disaient les Arabes, incendièrent Séville et saccagèrent les Baléares, avec soixante vaisseaux. Ils revenaient d'Afrique (860). Les Scandinaves partis, les Musulmans reprirent leurs courses dans la Méditerranée. Abd-er-Rahman III, envoya pour gouverneur ou wali dans l'île de Majorque un Arabe sévillan, Giafar ibn Othman Moustafa Abou-'l-Hassan ibn Kasila, marin renommé, chargé par lui d'organiser sa flotte (917). Giafar la conduisit plus tard au Maghreb secourir les

« Seignor, icelle terre, elle est tote par illes,
» Et de bones cités menant et replenies
» De rouge or et d'argent et de pailes d'Aufrique,
» De beuz et de bestaille et d'autre manantie. »
(Édition Guessard et P. Meyer, p. 44.)

Le roi de Majorque, Ganor, se fait chrétien pour épouser la belle Aye. — La *Chronique de Turpin* nomme « Afinore le roi de Majoire », personnage de pure fantaisie (p. 8).

chefs Edryssides (931). Sous le khalyfe Souleyman, le wali de Denia, Modjéhid, le plus grand pirate de l'époque, s'empara des Baléares pour son propre compte. Au retour d'une expédition en Sardaigne, la tempête assaillit ses vaisseaux encombrés de captifs et de butin. Sur le rivage, les chrétiens contemplaient avec joie ce désastre, et massacraient tous ceux que le flot rejetait à la côte. Modjéhid fut plus heureux contre un usurpateur arabe, le wali de Denia, qui se qualifiait roi et battait monnaie. Il le vainquit et le chassa de sa province, au nom du khalyfe Hicham III, un fantôme. Avec l'écroulement des Omayyades, l'Islam eut un recul. L'épée chrétienne, au poing d'Alphonse le Brave, pénétra tout près du cœur, jusqu'à Tolède. Les walis en détresse appelèrent le désert à leur aide. Le drapeau noir des Almoravides franchit le détroit, une multitude derrière lui (1086). Si l'invasion africaine refoula les Espagnols, elle asservit aussi ceux qu'elle venait protéger. Les navires de Youzef ibn Téchoufin abordèrent aux Baléares, sur l'ordre de Syr ibn Abou-Bekr, et s'en rendirent maîtres sans résistance. Les habitants jurèrent fidélité au khalyfe almoravide (1096).

En 1102, Armengol, comte d'Urgel, se fit héroïquement tuer, essayant de reprendre l'île aux infidèles. Il y gagna le Paradis et le surnom de Majorquin. Après lui, le comte de Barcelone, marquis de Provence, Ramon Berenguer III, gendre du Cid et fils de Ramon Tête-d'Étoupe, conduisit contre Majorque une autre

expédition catalane, secondée par les marines de Gênes et de Pise. La guerre fut rude et longue. Les Almoravides avaient détruit les moissons et luttaient avec acharnement dans les places fortes et les châteaux de la montagne. Palma[1] venait d'être emportée d'assaut, quand une terrifiante nouvelle parvint au camp chrétien : les Mores étaient sous Barcelone (1115). Forcé d'abandonner l'île à demi domptée, Ramon Berenguer en remit la garde aux Italiens. Or, pendant que les Catalans repoussaient l'Islam à Martorell, à l'heure où l'eau du Llobregat « coulait, toute rouge, jusqu'à la mer », les marchands génois et pisans vendaient aux infidèles les villes confiées à leur loyauté. Tout fut perdu par couardise ou trahison. Les historiens arabes racontent autrement la chose. A l'approche de la flotte envoyée par Aly ibn Youzef, les Catalans venus pour piller et massacrer les Musulmans, s'enfuirent sans oser attendre l'ennemi, vaincus au seul bruit de son nom. S'ils s'en retournèrent ainsi, ce ne fut, du moins, qu'après avoir largement tué. Les vaisseaux, remplis de captifs, regagnèrent heureusement Barcelone[2].

1. Quoique la capitale de Majorque ne se soit appelée Palma que beaucoup plus tard, nous lui donnerons dès lors ce nom, pour éviter toute confusion entre l'île et la cité de Mayorca.

2. Vers 1109, le roi norvégien Sigurd, allant à Jérusalem, avait enfumé les infidèles dans une caverne de l'île de Formentera.

Une nouvelle invasion africaine, celle des Almohades, submergea l'Espagne. Les Almoravides, chassés du continent, se réfugièrent aux Baléares (1157). En 1184, un émyr majorquin des beni Ghania, Aly ibn Ishak el Mayorki, passa en Afrique avec une vingtaine de vaisseaux. Il assiégea et prit Bougie. Sur son ordre, l'aide d'Allah fut invoquée pour le khalyfe de Bagdad, à la prière publique, et tous les Almohades expulsés de la ville. Les tribus voisines s'insurgèrent à la voix du chef almoravide. Vaincu par Mohammed ibn Yakoub, el Mayorki s'enfuit au désert et tint longtemps dans Al-Mahdya, sous une averse de pierres et de globes de fer, lancés par des machines étranges que l'on voyait alors pour la première fois. Aly ibn Ishak se rendit (1205), mais reprit la lutte. Définitivement écrasé, après une furieuse mêlée, il disparut au galop de son cheval (1208). Le drapeau blanc renversait le drapeau noir. Vainqueurs en Afrique, les Almohades attaquèrent les Baléares où régnait le dernier Almoravide, Abdallah, frère d'el Mayorki. Palma fut prise d'assaut, Abdallah décapité, et sa tête, embaumée dans du camphre, à la mode arabe, réjouit les yeux de Mohammed ibn Yakoub. On suspendit le tronc aux crocs de fer, sur la muraille blanche. Minorque et Iviza se soumirent (1208). A toutes ces conquêtes, une nouvelle allait s'ajouter bientôt. La croisade aragonaise va franchir la mer avec le roi Conquistador.

Dès qu'il eut décidé l'expédition de Majorque, Jayme convoqua les Cortès générales à Barcelone, pour les

fêtes de Noël (1227). La première séance s'ouvrit par un discours du roi, prononcé devant les trois bras, c'est-à-dire, le clergé, les hauts barons (*richs-homens*) et les mandataires des villes. L'exorde est plein d'un mysticisme guerrier : « *Illumina cor meum, Domine, et verba mea de Spiritu Sancto.* Nous demandons à Dieu notre Sire, et à sa très sainte Mère la Vierge que Nos paroles soient pour le plus grand honneur et de Nous et de vous qui Nous écoutez, et, par-dessus tout, agréables à Dieu et à sa Mère Sainte Marie, Notre-Dame. Nous voulons vous parler des bonnes œuvres que Nous avons l'intention d'accomplir, et, comme celles-ci procèdent de Dieu et sont telles par sa grâce, veuille le ciel que Nos paroles le soient également, et plaise au Seigneur Nous donner le pouvoir de les mettre à exécution. » Jayme rappelle ensuite le « miracle » de sa naissance, sa minorité troublée par les guerres féodales, l'Aragon amoindri, sa mauvaise renommée par le monde. Attaquer Majorque, terre infidèle, serait servir Dieu et faire oublier tous les péchés d'autrefois. L'honneur du royaume en serait exhaussé. Le discours finit en demandant conseil.

Lors, Aspargo, archevêque de Tarragone, se leva en pied, tout larmoyant en songeant au jeune âge du roi et à la grandeur de l'entreprise. Il loua le projet inspiré par le ciel, et promit d'en délibérer avec les membres du clergé. Le Béarnais Guillem de Moncada, pour les riches-hommes, Berenguer Girart, syndic de Barcelone, au nom des métiers, prirent le même en

gagement. Sur la proposition de l'archevêque, les trois bras devaient discuter séparément, et, dans trois jours, faire connaître leur réponse au roi. Jayme et ses barons, réunis en conseil secret, décidèrent que la noblesse parlerait la première aux Cortès, afin d'entraîner les bourgeois et les prêtres.

Après avoir ouï la messe au matin, les trois bras s'assemblèrent de nouveau. En Guillem de Moncada prit la parole. Il est plus glorieux pour l'Aragon, disait-il, d'aller conquérir Majorque, un pays d'outre-mer, que trois royaumes en terre ferme. Avant son départ, le roi doit imposer paix et trêves en Catalogne; quiconque refusera de les observer, y sera forcé contre son gré. « Nous vous accordons en outre le *bovaje* (impôt sur les bœufs de labour), payé par tous nos sujets, car, quoique vous l'ayez déjà perçu de votre propre autorité[1], comme ont coutume et le peuvent faire les rois, mais une seule fois, nous vous le concédons aujourd'hui gracieusement, pour qu'avec son produit vous puissiez mieux aviser aux frais de l'expédition. » Moncada s'engageait à servir son seigneur et à lui fournir quatre cents chevaux[2], jusqu'au jour où Majorque serait prise avec l'aide de Dieu. Il ne demandait qu'une chose : avoir part au butin et des terres dans l'île.

Ensuite parla Nuño Sanchez. Il se déclarait prêt à

1. En 1217, au sortir de Monzon.

2. D'Esclot (cap. xxv), dit une centaine, avec arbalétriers et servants à sa solde.

observer la trêve, accordait le droit de *bovaje* sur les domaines de Conflent, Cerdagne et Roussillon, et devait conduire cent chevaliers, armés à ses frais. Bernat d'Esclot[1] le fait discourir d'autre façon. Suivant lui, Nuño Sanchez commença par louer Don Jayme d'avoir au cœur un si pieux dessein, mais, que le roi n'aille pas en personne à Majorque, bien d'autres iront combattre pour lui. Il est trop jeune encore pour porter les armes et endurer les coups. Cependant, s'il ne veut rester en arrière, son vassal le suivra, il franchira la mer avec deux cents chevaliers, cent et un damoiseaux, des servants albalétriers, « bons en plaine comme en montagne ». De plus, abondance de chair et de vin, d'orge et de pain.

Le comte d'Ampurias approuva tout ce qu'avait dit Guillem de Moncada, le meilleur et le plus noble de son lignage. Il promit au roi soixante chevaux[2].

Après la noblesse, le clergé prit la parole. « *Mes yeux ont vu ton salut !* » exclama l'archevêque de Tarragone. « Telles sont les paroles de Siméon recevant le Seigneur en ses bras. Ce que j'ajoute à ces mots, je le sais, l'Écriture ne le dit point, mais je le veux dire, car, voyant votre salut, nous voyons le nôtre. » Il continua, promettant le Paradis au pieux conquérant, s'excusa, vu son grand âge, de ne pouvoir combattre lui-même, mais autorisa tout évêque et tout

1. Cap. XXIII.

2. Dans d'Esclot (cap. XXIV), quatre-vingts chevaliers, vingt arbalétriers à cheval et mille servants.

abbé à partir avec les gens de guerre ; il leur donna pour cela dispense, au nom de Dieu comme au sien. Il offrait, en terminant, ses biens et ceux de son Église[1].

Berenguer de Palou, l'évêque de Barcelone, se dressa, la crosse épiscopale au poing, et dit : « A nul mieux qu'à vous, seigneur, ne peut s'appliquer cette vision, par laquelle le Père envoya Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, vision nommée *excelsis*. Notre-Seigneur, Moïse et Élie apparurent à l'apôtre saint Pierre. Ce voyant, saint Pierre parla : « Il serait convenable d'élever trois tabernacles ; le premier pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, le second pour Moïse, et l'autre pour Élie. » A peine avait-il prononcé ces paroles, que dans les cieux retentit un grand coup de tonnerre, et tous les compagnons de l'Apôtre tombèrent sur le sol. Ils se relevèrent aussitôt, pleins d'épouvante, et virent une nuée descendre du ciel ; elle venait vers eux, et ces mots en sortirent : *Ecce filius meus dilectus qui in corde meo placuit.* Telle est la comparaison que nous pouvons vous appliquer, vous considérant comme fils de Notre-Seigneur, du moment que vous désirez poursuivre les ennemis de la Croix et de la foi, louable entreprise, pour laquelle, j'en ai l'assurance, Dieu vous fera gagner quelque jour le céleste royaume. Pour ma part, Seigneur, et celle de l'Église de Barcelone, je vous offre cent che-

1. Mille marcs d'argent, cinq cents muids d'orge, deux cents chevaliers avec mille servants de lance et d'arbalète. (D'Esclot, cap. XV.)

valiers, ou plus encore[1], le tout à mes frais, jusqu'à tant qu'ayez conquis les îles Baléares, vous suppliant seulement de me concéder un lot pour les hommes que je conduirai, soit marins, soit cavaliers. »

L'Église de Girona, par la bouche de son évêque, promit trente hommes d'armes montés ; l'abbé de San Feliu de Guixols cinq, et le prévôt du chapitre à Tarragone, une galère équipée. Tous les vaisseaux de Barcelone furent mis à la disposition du roi, En Pere Gruny parlant pour la cité. Les Templiers fournirent trente chevaliers, vingt arbalétriers, sans compter les servants[2]. Aucun des trois ordres espagnols, Alcántara, Santiago et Calatrava ne prit part à cette croisade.

Avant la séparation des Cortès, Don Jayme fit dresser acte écrit de ce que chacun recevrait en terres et butin, suivant l'armure et l'équipement. Les cavaliers couverts de fer devaient avoir plus large part que les arbalétriers et les servants. Rendez-vous fut pris au port de Salou, proche de Tarragone, pour le milieu de mai ou pour l'Assomption, la Sainte-Marie d'août, dit d'Esclot. Les riches-hommes jurèrent sur le missel d'y comparaître au jour indiqué, avec leurs contingents, puis assistèrent tous à la messe de Noël, en l'église de Santa-Cruz[3].

1. Quatre-vingt-dix-neuf chevaliers et mille servants. (D'Esclot, cap. XVI.)

2. D'Esclot (cap. XXII). Jayme ne parle pas des Templiers.

3. Nous avons particulièrement suivi, pour les Cortès de Barcelone, la *Cronica del Rey En Jacme* (cap. XLVI à LIV).

Ici, la chronique de Bernat d'Esclot ajoute quelques détails négligés par Don Jayme dans la sienne. Les Cortès terminées, le roi partit de Barcelone à la rencontre du cardinal de Sainte-Sabine, chargé par Grégoire IX de juger son divorce avec Doña Leonor de Castille. A Lérida, durant l'entrevue, les riches-hommes prièrent leur seigneur de renoncer à l'expédition contre Majorque ; il était plus facile et moins aventuré d'attaquer Valence d'où les Musulmans venaient de chasser Mohammed Al-Mansour, comme trop favorable aux chrétiens et devenu leur tributaire. Le roi more, réfugié en Aragon, implorait secours contre l'usurpateur Giomaïl ibn Zeyan ibn Mardenis, le Zaen des historiens espagnols[1]. Quand le roi connut le désir des barons, il refusa de rien changer à ses projets, prit un morceau d'étoffe en forme de croix, et, devant tous, le fit bénir et coudre sur sa poitrine par le légat du Saint-Siège. A quiconque irait à Majorque, rémission des péchés, déclarait le cardinal. Beaucoup, prêtres ou séculiers, se croisèrent en même temps. Émerveillés d'un tel zèle, les nobles d'Aragon et le peuple de Lérida contemplaient leur roi, devenu soldat du Christ ; nul ne parlait plus d'aller à Valence[2].

Vers le milieu de mai, Don Jayme se trouvait à Salou, prêt à partir. Il dut cependant attendre jusqu'au commencement de septembre. Les masses d'hommes,

1. Mariana (lib. XII, cap. XIV).
2. D'Esclot (cap. XXX).

au moyen âge, étaient lentes à marcher. Le jour où tout fut embarqué, soldats et marins, la flotte comptait vingt-cinq gros navires, dix-huit tarides, douze galères, une centaine de galions et de *buzos;* au total, cent cinquante vaisseaux, avec une foule d'embarcations plus petites, portant quinze mille gens de pied et quinze cents chevaux, des provisions : fromages, biscuits, orge, farine, viandes conservées, eau et vin. Les Croisés ne vivaient pas seulement de la chair du Christ. Jusqu'au dernier moment, Mohammed Al-Mansour, trompé sans doute par les Aragonais, croyait l'entreprise dirigée contre Valence et destinée à le remettre sur le trône. Il apprit plus tard le véritable dessein du « tyran » Gaymis ou Gakoum, nom que les Arabes donnaient à leur vainqueur[1].

La flotte sortit de Salou. A l'avant-garde marchait le navire d'un riche-homme, En Bovet, portant Guillem de Moncada. Un fanal à son mât servait de guide. En Caroçh, un seigneur allemand réfugié en Aragon, venait le dernier. Autour des vaisseaux, les galères formaient un cercle ; le roi sur celle de Montpellier, à l'arrière-garde. Un millier d'hommes, venus trop tard, suivaient, entassés dans des barques. Les bâtiments de Tarragone et de Cambrils arrivaient en même temps. « La multitude des voiles blanchissait au loin la mer. »

1. Antonio Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España* (IV parte, cap. II).

Après une courte navigation, le vent changea. D'accord avec les pilotes, les comites allèrent trouver Don Jayme. Ils lui conseillèrent de retourner à terre ; atteindre Majorque était impossible. Quelque autre jour, la flotte repartirait avec un temps meilleur. « Nous ne ferons telle chose pour rien au monde, leur répondit le roi. Vous avez vu combien se sont échappés par crainte d'affronter la mer. Nous n'avons pas à revenir à terre. Agissant ainsi, quiconque manque de cœur pour Nous accompagner, Nous abandonnerait. Nous entreprenons ce voyage, espérant en Dieu, et à la recherche de ceux qui ne croient pas en lui. En les recherchant, Nous avons deux motifs : d'abord les convertir ou les exterminer ; ensuite, restituer ce royaume à la foi de Notre-Seigneur. Puisque nous marchons en son nom, en lui nous devons avoir confiance, il nous guidera[1]. »

Les mariniers obéirent. A la tombée de la nuit, la galère royale avait dépassé toutes les autres et rejoint celle que montait Guillem de Moncada. On voguait en avant, au hasard de la rafale. Le flot, devenu plus âpre, franchissait le navire, l'eau recouvrait un tiers du pont, vers la proue. Le soir du second jour, le vent tomba ; Majorque apparut. Au loin, la Palomera, Almerug, Sóller et la montagne surgirent dans une brusque éclaircie du couchant ; puis vint la nuit qui recouvrit tout.

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. LIV.)

De crainte d'être reconnu par les vigies arabes, on voila le fanal au moyen d'un morceau d'étoffe, du côté du rivage. A travers la nuit, les vaisseaux approchaient ; les lanternes scintillaient à leurs mâts, comme un fourmillement de lumières en marche dans l'ombre. Une quarantaine d'embarcations arrivaient de toutes parts ; la lune s'était levée sur les flots. Soudain, le temps changea. Assaillis par les vagues et les vents contraires, les navires tournoyaient au gré de l'ouragan. Il ne fallait plus songer à atteindre Pollensa. Devant sa flotte en péril, le Conquistador tendit les mains vers Dieu, le suppliant d'épargner ceux qui pour sa gloire avaient livré leur corps au péril de la mer ; il pria la Vierge, « passage et pont des pécheurs », il l'invoqua au nom des sept joies et des sept mortelles douleurs endurées pour son Fils. Sur le conseil d'un marin catalan, Berenguer Gayran, on revint en arrière, vers la pointe occidentale de Majorque, à la Palomera[1]. En face est une île inhabitée, Dragonera, qui possède une source d'eau douce, et, tout près de la côte, un récif. D'Esclot l'appelle Pantaleu ; ce doit être Miyana.

Le premier vendredi de septembre, l'Aragonais arrivait en face de la Palomera. Plus de cinq mille Sarrazins couvraient la plage, fantassins et cavaliers. (D'Esclot dit quinze mille). Dans la nuit du lendemain, tous les vaisseaux étaient rassemblés, sans qu'un seul

1. Mariana la nomme Palumbaria. Nous n'avons pu trouver ce nom sur la carte de Majorque.

manquât au rendez-vous. Don Jayme réunit son conseil, comites et riches-hommes. On résolut d'envoyer en avant Nuño Sanchez et Ramon de Moncada, chacun avec une galère ; ils devaient reconnaître la côte vers Palma, et chercher un lieu propre au débarquement.

Le dimanche matin, comme le roi se reposait sur l'îlot de Pantaleu, un Musulman, Aly, majordome de Saïd ibn Al-Hakam, franchit le détroit à la nage et vint le saluer en son *latin* (son langage). Il commença de parler, tutoyant le chrétien à la manière arabe. « Seigneur, lui dit-il, apprends-le en toute certitude, cette terre est tienne et à ton commandement. Ma mère m'a chargé d'aller te l'annoncer. Elle est savante femme, et par l'astrologie elle a su que tu dois conquérir ce pays. » L'émyr de Majorque avait tout préparé pour la résistance, révélait le transfuge. Quarante-deux mille hommes, dont cinq mille cavaliers, se trouvaient à cette heure rassemblés dans la ville ; il fallait se hâter d'atterrir au plus tôt, avant leur arrivée. « Ami, répondit le roi, sois le bien venu. Sache-le, je te ferai grand bien, à toi comme à ta mère et à tous tes enfants, de telle sorte que tu te tiendras pour payé. »

Au milieu de la nuit, la flotte aragonaise partit, sans bruit, se dirigeant vers Santa-Ponza ; chaque galère remorquait une taride. Sur la plage, les cavaliers musulmans suivaient, au galop, avec des hurlements et des appels guerriers. Les navires répondaient ;

cris arabes et catalans s'entrechoquaient dans l'air nocturne, sous les astres impassibles[1].

A l'aurore, les chevaliers s'élancèrent à terre, tout armés. Entre les premiers qui touchèrent le sol de Majorque : Nuño Sanchez, Ramon de Moncada, Bernardo de Santa-Eugenia, Gilberto de Cruilles ; avec eux les frères du Temple. Grâce à l'avance qu'ils avaient sur l'ennemi, ils gravirent une colline proche de la mer, et protégèrent le débarquement. Les Musulmans approchaient ; cinq mille hommes de pied et deux cents chevaux. Les Aragonais étaient sept cents servants et cinquante chevaliers. Lors, Ramon de Moncada, tourné vers les siens, leur cria : « A chacun ferme cœur et bonne espérance en Dieu. Frappez sur eux hardiment ! » Et les chrétiens chargèrent, les lances en avant, rompirent les Mores, et les rejetèrent, fuyants, vers la montagne. Quinze cents restèrent sur la place. Aucun n'avait voulu se rendre ; pour en venir à bout, il fallait les tuer. A peine les vainqueurs regagnaient-ils le rivage, que Don Jayme sautait à terre et montait à cheval, jaloux de ne pas avoir gagné lui-même la première victoire remportée dans Majorque. Avec

1. Sur les cris que poussaient les Arabes avant le combat : *Historia Roderici Didaci* (p. LI, dans Risco, *La Castilla*, etc.). Une bataille, près de Murcie, entre Almohades et Mores andalous (1165), est appelée la Journée des clameurs. La légende affirme que plusieurs jours après, on entendait encore des hurlements passer dans l'air. On rapporte semblable chose sur la bataille d'Attila.

vingt-cinq chevaliers, il se mit à la chasse des fuyards et se donna le facile plaisir de disperser un détachement de trois à quatre cents Sarrazins.

Pendant le combat, le roi, suivi de trois chevaliers, atteignit un More à pied, en fuite vers la montagne. L'infidèle portait heaume en acier de Saragosse[1], pourpoint piqué, la lance et l'épée, le bouclier serré contre la poitrine. Entouré à distance par les Aragonais, sommé de s'arrêter, il fit bravement face à l'ennemi, reçut de pied ferme l'attaque de Pero Lobera, venant à fond de train, planta sa pique au poitrail du cheval, une grande demi-brasse, et roula sur le sol, bousculé par le choc. Don Jayme eut beau crier : « Rends-toi ! » Il répondit : « Non ! », et combattit jusqu'à la mort. Au pied de la sierra, quatre-vingts cadavres.

Comme les troupes de Saïd ibn Al-Hakam approchaient, l'évêque de Barcelone dit la messe, et le roi remit l'avant-garde à Guillem de Moncada. Guillem avait reçu l'hostie, agenouillé, les yeux en pleurs ; « les larmes lui coulaient sur le visage ». Ce cœur fondait de tendresse devant le corps du Christ. En tête de l'armée, Moncada marchait le premier, suivi des Templiers. La mêlée était rude, acharnée des deux

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. LVII.) Les heaumes de Saragosse étaient célèbres On les retrouve dans la *Chanson de Roland :*

« Lacent lur helmes mult bons sarraguzeis. »

Bragance frabriquait des casques estimés ; Valence des fers de pique : « Espiez valentineis. » (*Chanson de Roland.*)

parts. Guillem de Moncada aperçut un tertre, dominant la bataille, et le gravit avec une partie des siens. A peine venait-il d'atteindre le sommet, que les Sarrazins commencèrent l'attaque ; ils montaient la côte, innombrables et pressés : douze mille, prétend d'Esclot. Les chrétiens descendirent à leur rencontre. « Barons, allez sur eux, criait leur chef ; je resterai ici avec un seul chevalier. Si nous gardons la montagne, la bataille est gagnée. » Sur la crête escarpée, les ennemis l'entourèrent pendant qu'il cherchait un chemin pour échapper. Le pied coupé, le cheval abattu, Moncada périt, tout haché. Son frère, En Ramon, mourut le même jour, au plus épais des piques, « frappant, taillant et donnant grands coups ». Le destrier trébucha dans la presse ; le cavalier y resta.

Cependant, le roi qui menait l'arrière-garde, arrivait, chargeait les infidèles le premier, l'écu au col, le glaive au poing, sous l'avalanche des pierres, et s'emparait de la hauteur où flottait un étendard rouge et blanc, surmonté d'une tête coupée. Lutte sans merci. « Le sang coulait de la montagne comme si ce fût fleuve d'eau. » Alors, les Mores lâchèrent pied et se dispersèrent à travers les bois et les rochers. L'âpreté des lieux finit par arrêter la poursuite et la tuerie. Saïd ibn Al-Hakam, tout vêtu de blanc, se retirait vers la sierra.

L'action, mal engagée, n'avait été qu'une série d'escarmouches sanglantes, d'épisodes héroïques, corps à corps, charges et retraites à la manière africaine, sui-

vant l'expression de Mariana. Surpris d'abord et presque défaits, les Aragonais ressaisirent l'avantage, vers la fin du jour, à grand'peine[1]. Don Jayme dut arrêter lui-même quatre à cinq mille servants qui marchaient à l'ennemi sans en avoir reçu l'ordre, et ramener Guillem de Mediona, le plus fort jouteur de Catalogne. Meurtri d'un coup de pierre à la face, il désertait le combat ; le roi saisit son cheval par la bride et le fit revenir en avant.

Contrairement à l'usage féodal qui voulait que le vainqueur passât la nuit sur le champ de bataille pour affirmer sa victoire, Don Jayme prit aussitôt la route de Palma. Il espérait gagner de vitesse Saïd ibn Al-Hakam et lui couper la retraite. Les navires longeaient la côte, chargés des cadavres qu'on n'avait pas encore eu le loisir d'enterrer. Parvenue au sommet de la sierra de Port-Opi, l'armée aperçut la ville, au bord du golfe, avec ses mosquées et ses maisons blanches. « Elle Nous sembla, comme à tous ceux qui Nous accompagnaient, la plus belle qu'eussions vue. »

A l'heure où les Aragonais établissaient leur camp en face des murailles, construisaient leurs cabanes et déchargeaient les vaisseaux, l'Almohade, encore étourdi de sa défaite, errait dans la montagne, sous les oliviers,

1. « Ce chef (Saïd ibn Al-Hakam) dressa des embuscades aux chrétiens ; il en fit tel carnage qu'à chacun de leurs pas, ils arrosaient la terre de leur propre sang. » (Antonio Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España* (IV parte, cap. II.)

égaré, sans escorte. Aucun ne le vit durant quatre jours entiers. Enfin, ramassant huit mille hommes, débris de sa déroute, il se mit en chemin vers la capitale. Pour protéger ou cacher son entrée dans Palma, les Mores illuminèrent les murailles et poussèrent toute la nuit des hurlements épouvantables, destinés à terrifier les assiégeants. Le ciel et la terre en tremblaient. A l'aurore, le vaincu franchit la porte, suivi par les fuyards. Les chrétiens n'en avaient rien su, troublés qu'ils étaient par les cris et les feux nocturnes[1].

Avant d'entreprendre le siège, il fallait enterrer les morts tombés dans la dernière bataille. La lugubre cérémonie s'accomplit après le coucher du soleil. De larges toiles, tendues du côté de la ville, masquaient à l'ennemi la lumière des cierges et la douleur des chrétiens. Comme chacun se lamentait, Don Jayme prit la parole ; il glorifia ceux qui périrent au service de Dieu, défendit toute faiblesse ; la vue d'un pareil deuil amollirait les cœurs. Il ajouta : « De par le pouvoir que Nous avons sur vous, Nous ordonnons que nul n'ait l'audace de gémir ou pleurer[2]. »

Deux trabucs ou trébuchets, une machine de guerre nommée en catalan *fonebol*, un mangonneau, dressés en face des murs, commencèrent à battre l'enceinte. Des mariniers de Marseille fabriquèrent, « pour le plus

1. D'Esclot (cap. XXXVIII).
2. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. LXIII).

grand profit de Dieu », un engin avec des antennes de vaisseaux. Sur les murailles, les Mores établirent deux trabucs et quatorze balistes dont une jetait des blocs de pierre jusqu'au milieu du camp. Parmi les Aragonais, tous travaillaient avec acharnement, riches-hommes et servants ; les chevaliers faisaient l'office de manœuvres. Deux frères prêcheurs, accompagnant l'armée, Fray Miguel et Fray Berenguer de Castellbisbal, n'accordaient l'absolution qu'à quiconque transportait des poutres ou des pierres. Les barons passaient les nuits à cheval, devant un échafaudage de madriers et de cordes. Si l'on en demandait cinquante pour garder les travaux, il en arrivait cent. Personne ne dormit sous la tente durant trois semaines, excepté Don Jayme. En Jazperto de Barberá, le comte d'Ampurias et le roi d'Aragon firent chacun construire un mantelet qui permit aux mineurs d'approcher du fossé, protégés par un toit de triples planches serrées, recouvertes de branchage et de terre. Quoique les trois mantelets fussent montés sur roues, il fallut l'effort des leviers pour les mettre en mouvement. La flotte surveillait la mer. Un fossé, hérissé de pieux, entourait le camp où l'on ne pouvait pénétrer que par deux portes.

Pensant arrêter le tir des machines, les Mores suspendirent tous les captifs chrétiens, attachés en croix, sur les murailles, aux lieux les plus exposés. Comme les Aragonais leur parlaient de loin, sur le bord du fossé, les prisonniers les exhortèrent à pousser le siège avec acharnement. Qu'importait leur vie si la ville était

prise ! A ce sujet, Don Jayme réunit les barons. « S'ils meurent, dit-il, leurs âmes sauvées iront vers Dieu ; les Sarrazins qui sont faux et mécréants seront morts et détruits. » Malgré les pierres qui volèrent autour d'eux tout le jour, aucun ne fut atteint. Le soir venu, les Musulmans délièrent les captifs et les ramenèrent en prison[1]. Muntaner affirme qu'ils les jetèrent dans le camp avec leurs trabucs. Cependant, Don Jayme ni Bernat d'Esclot n'en parlent : il est impossible d'admettre qu'ils aient négligé pareil détail s'il était exact.

Un chef majorquin « très vaillant », les Catalans le nomment Ifantilla ou le seigneur Fatilla, sortit de la ville, parcourut la montagne, réunit les Arabes et vint dresser ses tentes sur une colline escarpée, en un lieu presque inaccessible, dominant la source dont les eaux alimentaient l'armée. Il la détourna et la fit couler dans le torrent voisin. Avec cinq mille combattants, il gardait les chemins, surprenait les détachements et gravissait les pentes où les lourds destriers d'Aragon[2], tout caparaçonnés de fer, venaient briser leur élan. Une guerre de guerillas, la seule possible à Majorque. On en finit enfin avec Ifantilla. Repoussés et traqués sur la hauteur, les Musulmans périrent jusqu'au dernier, précipités dans le ravin. Leur camp fut pillé. Quatre cent

1. D'Esclot (cap. XL).

2. Voy. sur les chevaux aragonais, la *Chanson d'Aliscans*. Lorsque Guillaume au Court-Nez entre à Laon, le peuple rit de son cheval énorme.

douze têtes, lancées dans la place au moyen d'un mangonneau, annoncèrent aux assiégés la victoire des Aragonais. Aucun ne crut d'abord à la mort d'Ifantilla. Il fallut qu'un homme intrépide sortît de Palma, franchît le camp deux fois et revînt confirmer la sinistre nouvelle. De quarante compagnons, il n'en ramenait que trois.

Sans attendre la fin de la lutte, incertaine encore, nombre d'Arabes avaient déjà fait leur soumission et reconnaissaient Don Jayme pour leur maître. Avant même que le futur conquérant eût touché le rivage, un serviteur de Saïd ibn Al-Hakam était venu se prosterner à ses pieds, sur l'îlot de Pantaleu. Un autre, Ibn Abbâd (bean Abet, ben Abet, disent les Aragonais) pendant le siège de Palma, fournit des vivres au camp : vingt sommiers chargés d'avoine, de chevreaux, de poulets et de raisins dans des sacs. Ibn Abbâd rendit hommage au roi. « Tel fut le présent que Nous partageâmes avec tous les nobles de l'armée, dit Don Jayme dans sa chronique[1]. Il nous fut apporté par cet ange de Dieu. Nul ne se doit émerveiller si Nous le qualifions ainsi, encore qu'il fût Sarrazin; il Nous sortit de si grande détresse, que pour ange Nous le tenons, et à l'ange seul Nous le pouvons comparer. » Bientôt s'établit un véritable marché où les Musulmans des environs allaient vendre leurs produits. Non contents de nourrir leurs ennemis et de courir au-devant du joug,

1. Cap. LXV.

ils faisaient encore l'office d'espions, renseignaient les Aragonais, les guidaient, exagéraient la servitude à l'envi. Après l'extermination d'Ifantilla, ils descendirent au ravin, sur un ordre du roi, et tranchèrent la tête aux vrais croyants morts pour Allah. Grâce à Ibn Abbâd, toute la partie nord-est de Majorque s'offrit d'elle-même à la domination aragonaise. Deux baillis la gouvernaient, le Barcelonais En Berenguer Durfort et En Jayme Sans. Ils revinrent bientôt, prétendant ne pas être en sûreté parmi les infidèles.

Peut-être faudrait-il voir dans Ibn Abbâd, comme dans tous ceux qui suivirent son exemple, d'anciens Almoravides, persécutés et dépouillés par la seconde invasion marocaine. On l'a vu, le débarquement des Almohades à Majorque fut sanglant.

Et la population chrétienne, dira-t-on, celle qui peuplait l'île aux jours anciens? Exterminée, vendue. La *meule de la bataille* avait tout broyé. Il ne restait plus rien des vaincus, pas même des esclaves. Il est, dans les historiens musulmans, une phrase terrible en sa simplicité : « On a tant tué d'ennemis qu'Allah seul en sait le nombre, lui qui les créa. »

Cependant, les Aragonais poussaient avec vigueur le siège de Palma. Les travaux souterrains approchaient des murs. Trois mines aboutirent au fossé. Les assiégeants creusaient sous les tours ; l'une d'elle s'écroula. Les galeries, soutenues par des poutres, étaient remplies de fascines et de poix ; une fumée noire filtrait des crevasses ; les étais brûlés, un large pan de mu-

raille s'effondrait avec le sol. Les assiégés réparaient les brèches, creusaient de leur côté, rencontraient l'ennemi dans l'étroit corridor, et des combats acharnés se livraient sous la terre. Malgré les pierres et les traits, les chrétiens cherchaient à combler le fossé, traînaient avec effort des mantelets et des châteaux roulants pleins d'arbalétriers. Les pluies d'hiver avaient commencé, le 10 novembre ; elles tombèrent nuit et jour, incessant déluge, durant sept semaines. Tout fut gâté, tranchées et mines remplies d'eau, les engins embourbés dans la fange, la plaine, entre la ville et la montagne, n'était qu'un marécage où descendait l'eau jaune des torrents. Une excavation qu'avait fait creuser le comte d'Ampurias, et qui pouvait contenir deux cents hommes, devint lac. Le comte dut l'abandonner, encore qu'il eût juré de n'en sortir avant d'avoir conquis la place. Le *seigneur Arnaldes* (chaque machine portait un nom), restait, piteux, en face des murs, une *cuisse* brisée par un rocher parti d'un trabuc arabe. Le ciel ne s'éclaircit qu'à la Saint-Sylvestre, au jour de l'assaut.

En dépit de l'hiver qui combattait pour eux, la position des assiégés était plus critique encore. En plusieurs endroits, les mines avaient éventré la muraille ; aucun secours n'arrivait d'Afrique ; l'île était presque domptée. Saïd ibn Al-Hakam fit demander au roi d'envoyer quelqu'un d'entre ses riches-hommes pour traiter avec lui. Devant une des portes de Palma, celle de Port-Opi, sous une tente somptueuse, s'assirent, face

à face, l'émyr de Majorque et Don Nuño Sanchez, comte de Roussillon, qu'accompagnait un fakih, son interprète. Les cavaliers des deux partis attendaient à l'entrée, tout armés. L'Almohade commença. Il se plaignit du roi d'Aragon, venu sans motif envahir une terre qu'il tenait par la divine volonté d'Allah ; il s'offrit à lui rembourser, ainsi qu'aux nobles de l'armée, toutes les dépenses faites jusqu'à ce jour, s'il voulait abandonner l'entreprise et se rembarquer aussitôt. Pour grande que soit la somme réclamée, il la pouvait, disait-il, trouver et livrer avant cinq jours. D'ailleurs, la ville était forte et résisterait longtemps ; elle possédait en abondance les vivres et les armes ; qu'importaient quelques pans de muraille écroulés, une tour en ruine ; jamais homme vivant n'entrerait par la brèche.

A ce discours, Don Nuño Sanchez répondit en rappelant au Sarrazin sa conduite outrageuse envers l'ambassadeur aragonais venant lui réclamer les tarides saisies. Le comte de Roussillon ajoutait : « L'expédition de Majorque est la première guerre importante de Don Jayme ; il est très jeune encore et n'y renoncera qu'il n'ait soumis tout le pays et sa capitale. Quiconque lui parlerait d'autre façon n'aurait chance d'être écouté. »

Alors, Saïd ibn Al-Hakam proposa d'abandonner la ville avec son peuple, sans qu'aucun pût rien emporter, sinon les vivres nécessaires pour passer en Afrique. Les vaisseaux catalans débarqueraient les exilés sur les

côtes barbaresques, et les quatre-vingt mille habitants de Palma[1], payeraient chacun cinq besants d'argent par tête. Tous ceux qui voudraient rester et accepter la domination chrétienne en auraient le droit. Là-dessus, l'entrevue prit fin. Tant qu'elle avait duré, les cavaliers des deux partis étaient restés devant la tente.

De retour au camp, le comte de Roussillon fit part au roi, séant en son conseil, des nouvelles qu'il apportait. Suivant lui, il fallait accepter les propositions de l'émyr. L'évêque de Barcelone au contraire ne voulut rien entendre. Point de capitulation ; tant de braves, tombés déjà, demandaient vengeance. « La vengeance est bonne alors qu'elle sert Dieu. » Ramon Alamany (un Allemand d'origine) fut du même avis. Si le roi sarrazin passait en Afrique, il réunirait une armée, reviendrait avec elle, et l'île serait à jamais perdue. Don Jayme prit la parole le dernier : « Si tant d'hommes ne sont plus, disait-il, telle était la volonté de Dieu ; elle devait s'accomplir. Des vaillants qui moururent, nous n'en devons parler ; ils ont mieux que la terre, objet de nos désirs, c'est la gloire de Dieu. » Et les barons et les évêques, dressés, brandissant les crosses épiscopales et les glaives féodaux, clamèrent tous ensemble : « Mieux vaut conquérir la ville par l'épée qu'accepter pareil traité ! » Un messager partit avertir l'émyr de Majorque qu'il avait à se bien défendre, la lutte étant désormais sans miséricorde.

1. Palma en possède aujourd'hui soixante mille seulement.

Saïd ibn Al-Hakam réunit ses sujets et leur annonça la résolution de l'ennemi. Il leur déclara qu'ils n'avaient plus aucun espoir : la captivité, le pillage, le viol les attendaient. « Avant d'avoir à vous apporter pareille nouvelle, ajoutait-il, à vous appeler en ma présence, et vous faire savoir chose si dure pour notre loi, mieux eût valu pour moi perdre la tête. Voyons, que devons-nous faire en semblable détresse ? Que chacun donne son opinion. » Le peuple répondit d'un seul cri : « Nous préférons la mort à cette honte ! » Et tous coururent aux remparts. Dès ce jour, chaque Sarrazin combattit comme deux[1].

Bientôt après, les riches-hommes, ceux qui avaient conseillé la guerre sans merci, se repentirent d'avoir exaspéré la résistance jusqu'à la fureur. Le roi d'Aragon leur promit d'accepter le traité, si Saïd ibn Al-Hakam le lui proposait une seconde fois. Quant à l'aller offrir de lui-même aux infidèles, ce serait faiblesse de sa part ; il n'y fallait songer. Or, aucun envoyé musulman ne revint au camp. La ville se préparait à mourir.

Sous l'averse et dans la fange, les travaux avançaient. Une mine du comte d'Ampurias engloutit vingt brasses de muraille. Les Aragonais se ruèrent à la brèche. Leur effort se brisa devant un second mur, élevé à la hâte pendant la nuit. L'émyr accourut avec toutes ses forces et les fit reculer, accablés par les

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. LXX.)

carreaux d'arbalète. « Ce jour, ils ne purent entrer en la cité. »

Ensuite, une tour tomba dans le fossé, un large morceau de rempart avec elle. Le lendemain, les chrétiens ouïrent la messe, reçurent la communion et marchèrent à l'assaut, leurs péchés pardonnés. Au premier choc, ils rompirent les Musulmans et trois cents d'entre eux pénétrèrent dans la ville ; beaucoup d'autres après. « Mais ils ne purent durer. » Écrasés sous le nombre, attaqués de tous côtés, ils lâchèrent pied et périrent, précipités dans le fossé, où les défenseurs firent pleuvoir sur eux les pierres et la chaux vive. Tout le jour, du matin jusqu'au soir, la bataille avait duré, sans repos.

L'attaque repoussée, chacun se remit à creuser sous les murs, servants et chevaliers. Quand les Mores sentirent trembler le sol miné, ils abandonnèrent la partie de l'enceinte près de s'écrouler et s'enfuirent. Les Aragonais qui montèrent, croyant la ville gagnée, furent reçus à la pointe des piques et renversés du haut des murailles. Trente-trois moururent de la sorte.

Le jour suivant, les engins ne cessèrent de lancer pierres et traits ; les hommes combattaient la cité avec acharnement. Une porte s'effondra. Le comte Nuño Sanchez reprit ses galeries souterraines ; elles réussirent à jeter à bas un morceau de la barbacane. Une mine des Sarrazins rencontra la sienne et l'en chassa. La lutte fut terrible, dans l'obscurité, sous le sol. Les Mores l'emportèrent. Cependant, le comte avait fait

construire un château roulant,
il fut impossible de mouvoir
embourbée. Le troisième jour,
éclairci, le roi promit large ré
de Marseille s'ils la faisaient
et des leviers, à force de bras,
les travailleurs l'arrachèrent
les pierres parties des engins
couvrir avec le bois des navir
busqués au sommet, balaya
relâche, si bien que les More
se mettre à couvert des ca
essai pour combler le fossé.
par-dessous et mirent le feu
plissaient déjà. Don Jaym
moyen d'un ruisseau détour
inondèrent la fournaise. En m
était renversé, les créneaux a
incertain, sous la ville ; les
murailles, tiraient nuit et j
tombaient sans ralentir le siè
ciel gris ; les Aragonais camp
boue. Entre les fêtes de Noël
devint si rude que les hom
faire une ou deux lieues sans
de sentinelles quittaient leur
riches-hommes durent veille
était vide. Le conquérant eut
qui suivaient l'armée ; il leu

livres, remboursables après la victoire. Durant trois nuits, le roi ne dormit pas, prêt à l'événement. Et la pluie tombait toujours.

Avant de livrer le dernier assaut, chacun, noble ou servant, jura sur la croix et l'Évangile de ne point reculer d'un pas, de suivre les bannières, sans relever ceux qui tomberaient jusqu'à la fin de la bataille. Ils jurèrent de frapper les hésitants et les fuyards, de ne pas commencer le pillage, sinon la ville prise, de ne rien dérober au butin d'autrui ; quiconque n'agirait ainsi, serait traître à son seigneur comme à Dieu, il serait *bar*. Bara ou Bera, comte de Barcelone, avait trahi Lodewig le Pieux, l'an 820.

Don Jayme voulut aussi prêter le même serment ; son conseil s'y opposa. Aucun dans le camp ne connaissait le jour fixé pour l'attaque, fors le roi d'Aragon et les chefs. Tous gardèrent le secret. Un évêque (probablement celui de Barcelone) harangua l'armée, exhorta les gens de guerre ; ils devaient exterminer les ennemis du Christ mort pour eux ; aller aux Musulmans, sans crainte, « l'âme et le cœur garnis de bonnes œuvres » ; le Paradis recevrait les martyrs.

Le 25 décembre, jour de Noël, le roi arma chevalier En Caroçh, fils du comte Alamany. Quinze brasses du grand mur s'écroulèrent le lendemain. Derrière la brèche, les défenseurs construisirent un second retranchement. Les chrétiens creusèrent par-dessous et entassèrent dans la mine le bois et les matières combustibles. Pour le jeter à bas, ils attendirent l'heure

de l'assaut, craignant que les Mores n'eussent le temps d'en élever un troisième. L'héroïsme grandissait avec le péril. Palma fait songer à Constantine.

Le 31 décembre, au matin, le ciel se découvrit tout à coup. Alors, Don Jayme reçut le corps du Christ et fit savoir à l'armée que le jour de l'attaque était venu. Tous entendirent la messe ; les soldats se pardonnaient mutuellement ; après la communion, « ils allèrent dîner de pleurs et de larmes ». Les combattants bouclaient l'armure, les prêtres bénissaient, les rangs se formaient, dans la plaine, épais, en face des brèches béantes. A cheval, bardé d'acier, enchemisé de mailles, la chauve-souris de fer perchée sur le heaume, le roi d'Aragon, comte de Barcelone, vint vers les gens de pied et cria : « En avant, barons ; songez que vous marchez au nom de Dieu notre Sire ! » Et personne ne bougea. Stupéfait devant cette hésitation inattendue, Don Jayme invoqua la Vierge, disant : « Mère de Dieu notre Sire, Nous sommes venu en cette terre afin qu'on y célèbre aussi le sacrifice de votre Fils ; intercédez donc avec lui pour que Nous ne recevions ici nul déshonneur, Nous, ni aucun de ceux qui Nous servent pour l'amour de Vous et de votre bien-aimé Fils. » L'oraison terminée, le roi clama de nouveau : « En avant, au nom de Dieu ! Pourquoi hésitez-vous ? » A trois reprises, il répéta son cri, et la troisième, les hommes avancèrent, au pas, vers le fossé, les piques basses. Quand ils furent en face des Musulmans, une assourdissante clameur sortit des rangs aragonais :

« Sainte Marie ! Sainte Marie ! » Trente fois de suite ils hurlèrent ce nom, comme pour se donner du cœur avant le choc suprême[1].

La brèche devait être large et bien déblayée, car les chevaux même y pouvaient entrer, tout caparaçonnés de fer qu'ils étaient. Les chevaliers allèrent en selle à l'assaut, à travers les murs éboulés, les cadavres et la fange ensanglantée.

Cinq cents fantassins avaient déjà pénétré dans la ville, lorsque Saïd ibn Al-Hakam accourut à leur rencontre avec toutes ses forces et les accabla. Aucun n'en serait ressorti vivant sans la chevalerie aragonaise qui survint et fit plier l'ennemi. Entre les premiers à franchir le mur écroulé : Juan Martinez de Eslava, de la *mesnie* (suite) royale, Ferran Perez de Pina, Bernat de Gurb, puis un gentilhomme de Guillaume, infant de Navarre, et bien d'autres à leur suite. Des servants s'emparèrent d'une tour, en précipitèrent les Mores et plantèrent au sommet la bannière royale. « Entrez ! Entrez ! Tout est nôtre ! » criaient-ils.

Au dire des Musulmans, ils auraient aperçu sur la brèche un chevalier mystérieux, couvert d'armes et de vêtements blancs. Les vainqueurs reconnurent en lui saint Georges, protecteur de l'Aragon, marchant en tête de l'armée. Et le roi d'écrire en sa chronique : « Nous avons ferme créance que ce dut être saint Georges, lequel, narrent les histoires, est apparu sou-

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. LXXV.)

ventes fois en maintes autres batailles de chrétiens et Sarrazins[1]. » Pedro Ier avait eu semblable vision dans la mêlée d'Alcoraz, en 1096.

Dès qu'ils furent dans la place, la muraille emportée, les Aragonais se massèrent et marchèrent en avant. La tuerie commença, sous les porches, dans l'étranglement des ruelles étroites, parmi le dédale des passages et des escaliers. Les Mores barraient la route, l'adarga sur la poitrine. Vêtu d'une gandourah de soie, tout drapé de blanc, monté sur un cheval de même couleur[2], l'émyr almohade, Saïd ibn Al-Hakam, les exhortait et les ramenait au combat. Les longues piques hérissées faisaient comme un mur : l'ordre de bataille de Tlemcen et de Las Navas, celui des Autrichiens à Sempach et de Harald Hardrada à la journée d'York. Pendant un instant, les deux partis restèrent en présence ; aucun n'osait attaquer l'autre. Quand les barons chargèrent la phalange, les chevaux effarés s'arrêtèrent, se dressèrent tout droits, et reculèrent, du

1. Cap. LXXV.

2. D'Esclot représente ainsi un chef more de Xátiva : « Il paraissait bien que ce fût homme honoré, car il vint chevauchant sur un fort beau cheval ; la selle et la barde de poitrail étaient ouvragées de feuilles d'or, le frein et les rênes de soie, avec grands clous d'argent, œuvres ciselées, perles et gemmes enchâssées. Il était vêtu d'écarlate à garnitures d'or. Il ne portait aucune arme, fors une épée pendant à son col, très riche et superbement ornée. Avec lui, quatre cents seigneurs sarrazins, tous à pied, tenant lances et dards, et bonnes arbalètes... » (Cap. XLIX.)

fer au poitrail. On en vint aux épées, corps à corps. « Sainte-Marie, mère de Notre-Seigneur ! » clamaient les chrétiens. Et tous, le pavois devant la face, se ruèrent dans l'épaisseur des lances, si serrés qu'aucun n'osait découvrir son bras, tant était grande la grêle des coups. « En la rue nommée aujourd'hui Saint-Michel[1], si rude était la bataille que c'était merveille. Et le seigneur roi reconnut le roi sarrazin, et, par force d'armes, il poussa jusqu'à lui et le saisit par la barbe... Il accomplit ainsi son serment[2]. »

Don Jayme rapporte autrement la capture de l'émyr en sa chronique. Comme il était devant l'Al-Mudayna[3], où s'étaient réfugiés les derniers défenseurs de l'Islam, on vint lui annoncer qu'on avait découvert Saïd ibn Al-Hakam, caché dans une maison de la ville. Le roi s'y rendit aussitôt, accompagné de Don Nuño Sanchez. Il pénétra, tout armé, dans la chambre. Trois Almohades étaient près du vaincu, les zagaies à la main. Le Musulman se leva, très digne, et Don Jayme lui fit dire par deux hommes de Tortosa qui savaient l'arabe, de demeurer où il était ; il aurait la vie sauve. Deux chevaliers et quelques servants restèrent près de lui pour le garder. Suivant d'Esclot, on trouva le Sarrazin dans une cour et on l'amena au roi qui le

1. Il existe encore à Palma une *Calle San Miguel.*

2. Muntaner (cap. VII).

3. La partie haute de la ville, celle où s'élève aujourd'hui la cathédrale. Les Arabes l'avaient entourée d'une enceinte fortifiée.

remit au comte Don Nuño, lequel le fit conduire en sa demeure.

La phalange enfoncée, les Aragonais s'étaient répandus à travers la ville, poursuivant et tuant les infidèles, « si bien que tout ce jour ils ne firent autre chose ». Trente mille habitants, sortis par les portes de Barbelet et de Port-Opi, gagnèrent la montagne. Aucun n'eut l'idée de les inquiéter, tant était riche le butin et le pillage des maisons abandonnées. Plus de vingt mille Musulmans périrent dans le massacre. Comme il arrivait en face de l'Al-Mudayna, le Conquistador vit trois cents cadavres, étendus devant la muraille. Les fuyards avaient fermé les portes derrière eux; tout ce qui restait en arrière, sans pouvoir entrer, était mort par l'épée. La foule entassée remplissait l'enceinte.

Ne pouvant résister à l'armée victorieuse, il fallut bien capituler. Un More qui parlait catalan (qui entendait notre *latin*, dit la chronique de Don Jayme) vint trouver le roi. La citadelle se rendrait, affirmait-il, si l'on promettait aux Musulmans de les protéger contre la rage des soldats. D'ailleurs, l'émyr prisonnier conseillait à ses sujets de mettre bas les armes. Le vainqueur exigea des otages ; les Almohades lui remirent le fils du roi de Majorque, un enfant de treize ans, et les portes s'ouvrirent. Le trésor enfermé dans l'Al-Mudayna fut confié à la garde de deux moines prêcheurs. Dix chevaliers, avec leurs écuyers, veillèrent sur les richesses pour en empêcher le pillage.

Dès que les Musulmans furent sortis, le blême troupeau des captifs chrétiens accourut. Décharnés, meurtris de coups, enchaînés, cent quatre-vingts prisonniers se prosternèrent aux pieds du roi libérateur, baisant ses mains. Tous ceux qui assistaient à cette scène, rouges encore du massacre à peine terminé, en pleuraient de pitié. Le moyen âge aimait tant à pleurer ! Après quoi, Don Jayme se rendit à l'hôtel de Don Ladron, mangea du bœuf et se coucha. Ses serviteurs coururent la ville, cela pendant huit jours entiers. Aucun ne s'occupa de son maître ; ils semblaient l'avoir oublié.

Le surlendemain, on dut songer à enlever ces amas de cadavres qui remplissaient les rues et les maisons, les cours, les places et les huertas. Il y en avait partout. Bien du sang à laver ! Si l'on ne se hâtait de les détruire au plus tôt, la contagion devenait imminente, et les vainqueurs périssaient, empestés par leur œuvre même. Les prêtres promirent mille jours de pardon à quiconque transporterait seulement un Sarrazin mort. Et tous se mirent à l'ouvrage pour mériter l'indulgence. Mules et chevaux passaient sous les portes, chargés de cadavres. Hors des murs, dans la plaine, un immense bûcher consumait sans relâche les sinistres fournées.

A ce que rapporte d'Esclot[1], les chrétiens auraient perdu cinq hommes dont les corps furent retrouvés

1. Cap. XLVII.

dans le fossé. Rodrigo de Tolède n'a-t-il pas affirmé qu'il ne mourut que vingt-cinq Espagnols à Las Navas, le plus terrible choc qu'ait vu le moyen âge depuis les jours légendaires d'Attila ? Sans compter les blessés, assez nombreux sans doute, et passés sous silence par le chroniqueur, la lutte désespérée dans la rue Saint-Michel n'aurait pas coûté la vie d'un seul Aragonais ? Ne sourions pas trop du naïf Catalan ou du pieux archevêque. Le classique Plutarque ne prétend-il pas, en la vie de Paul-Émile, et d'après l'autorité de Nasica, qu'il périt plus de vingt-cinq mille Macédoniens à Pydna et quatre-vingts légionnaires ? Et ce que Rome avait en face d'elle, c'était la phalange de Philippe et d'Alexandre, un hérissement de sarisses longues de quatorze coudées !

Le sac de Palma avait tant rapporté, « que, loin de s'envier mutuellement, chacun se croyait plus riche que tous les autres ».

Quand la cité fut prise, les nobles et les évêques se rendirent auprès du roi et l'engagèrent à faire vendre à l'encan le butin et les captifs[1]. Il y en avait cinquante mille, suivant d'Esclot. Don Jayme proposa d'attendre

1. Les Catalans et les Aragonais ne trafiquaient pas seulement des infidèles, mais encore des chrétiens. Lors de l'expédition désastreuse de Philippe le Hardi en Catalogne, sous Pedro III, d'Esclot s'exprime ainsi au sujet des captifs : « Les servants les vendaient comme si ce fussent Sarrazins ; pour moins de cinq sols, qui le voulait acheter avait un Français. » (Cap. CLVII.)

jusqu'à l'entière soumission de l'île. Il fallait, disait-il, poursuivre l'ennemi pendant qu'il était encore étourdi de ses défaites. Pourquoi perdre du temps à partager les prisonniers et les richesses conquises ? Pousser en avant, sans tarder, attaquer la montagne, briser la résistance, voilà ce qui restait à faire. La victoire complète, les loisirs ne manqueraient pas pour répartir les gains. Devant la volonté du conseil, le roi dut plier. Le partage et les enchères ne finirent qu'à Pâques, au milieu des mutineries et des violences. Servants et chevaliers refusaient de payer le prix de ce qu'ils avaient acheté. Des bandes furieuses parcouraient la ville. L'hôtel d'un riche-homme, Gil de Alagon, fut mis à sac. Vainement Don Jayme cherchait à rétablir l'ordre dans son armée ; les convoitises exaspérées n'écoutaient plus rien ; les vainqueurs se pillaient les uns les autres. Le vieux sang visigoth se réveillait en eux avec la brutale indépendance des guerriers barbares. Deux jeurs après avoir saccagé la demeure d'Alagon, pareille chose advint chez le prévôt du chapitre de Tarragone. La foule envahit sa maison avec des cris et des menaces ; tout fut en un instant détruit ou déménagé. La sainte Église même n'était plus à l'abri des ravageurs. Sentant ses propres richesses en péril, le roi d'Aragon fit transporter le trésor de l'Al-Mudayna dans les murailles du Temple. Lui-même, armé comme en un jour de bataille, surveillait le convoi que protégeait sa chevalerie. Don Jayme s'avança vers les mutins : « Nous en ferons pendre, leur criait-il, tellement

d'entre vous par les rues, que les cadavres empesteront la ville. » Il promit ensuite de donner à chacun la part de terre et de dépouilles qui lui revenait, et les troubles s'apaisèrent.

Dans la ville prise, au milieu des désordres et des haines, la contagion se déclara. Un riche-homme, Guillem de Claramunt, mourut le premier, en huit jours ; puis Ramon Alamany, Garci Perez de Meytats, Geraldo de Cervello, et le vaillant comte d'Ampurias après eux. Pour réparer ces vides, le roi fit venir d'Aragon cent cinquante chevaliers nouveaux ; il ordonna à Don Ato de Foces et à Don Rodrigo Lizana d'abandonner leurs terres et de le rejoindre au plus tôt à Majorque. Le comte de Roussillon, Nuño Sanchez, qui se préparait à ravager les côtes africaines avec trois vaisseaux, fut obligé de renoncer à ses courses de pirate et resta malgré lui.

Demeurer plus longtemps à Palma devenait impossible. Avant l'arrivée des renforts, Don Jayme se mit en campagne avec une armée fort amoindrie ; nombre de seigneurs étaient déjà retournés dans leur pays, estimant la guerre terminée et le devoir féodal accompli.

Comme l'avait prévu le conquérant, les Mores s'étaient fortifiés dans l'intérieur du pays, pendant tout le temps perdu à partager le butin. Retranchés parmi les montagnes de Sóller, d'Almerug et de Bayalbahar, ils poussaient leurs incursions meurtrières jusqu'à Pollensa, au nord de l'île. C'est contre eux que Don Jayme conduisit sa chevauchée. Les Ara-

gonais s'avançaient par la vallée de Buñola, quand on avertit le roi que les gens de pied, marchant à l'avant-garde, refusaient en masse de camper à l'endroit indiqué et prenaient la route d'Inca. Au moment où Don Jayme les atteignait, suivi par trois barons seulement, il s'arrêta et revint en toute hâte. L'arrière-garde, commandée par un fils de Ramon de Moncada, venait d'être surprise ; les Musulmans avaient déjà pillé quelques bêtes de somme, chargées de bagages. L'engagement fut peu sérieux ; l'ennemi, vigoureusement attaqué, abandonna ses prises et se dispersa comme un essaim de mouches, gravissant la côte où la poursuite devenait impossible à des hommes lourdement armés : il s'évanouissait en un instant, entre la broussaille et les figuiers de Barbarie, lorsque fondait sur lui la massive chevalerie d'Aragon, avec un bruit de ferrailles entrechoquées et des cris de guerre, rauques, poussés sous les heaumes fermés. Malgré cela, six cents Arabes, tous gens résolus, suivaient l'armée, à distance, longeant la montagne, prêts à tomber sur elle. Ils marchaient à l'ombre des oliviers, sur la terre rouge, crevassée par le soleil. Camper au pied des monts était dangereux pour les chrétiens, dans la nuit, avec l'embuscade derrière chaque rocher. L'arrière-garde se remit en chemin vers Inca. Quarante chevaliers couvraient la retraite, les lances basses, en si bon ordre et si fière attitude que les Mores n'osèrent les inquiéter.

De retour à Palma, le roi reçut le maître de l'Hôpital

au pays d'Aragon, Hugo de Forcalquier. Il venait de débarquer avec quinze frères de l'ordre, tout honteux de n'arriver qu'après la victoire. Il demandait des terres. Don Jayme lui répondit que tout était distribué, sol et butin ; nul ne consentirait à rien céder; d'ailleurs, beaucoup de riches-hommes étaient retournés dans leur pays ; impossible de décider sans eux. Toutefois, il obtint à grand'peine des prêtres et des barons, que chacun voulût bien distraire une faible part de son lot ; lui-même en faisait autant, et abandonnait à Hugo de Forcalquier un terrain dans Palma, de plus, quatre galères prises aux infidèles. L'Hôpital put entretenir ainsi trente chevaliers à Majorque et son nom fut inscrit au *Livre de Partage*, à côté de celui du Temple. Le maître et les frères en eurent telle allégresse qu'ils pleuraient en baisant les mains du roi.

Don Jayme repartit pour Inca. Son intention était de marcher sur Sóller et Bayalbahar, où un Arabe, que le chroniqueur nomme Xuaip, tenait la campagne. Hugo de Forcalquier et les autres seigneurs l'en dissuadèrent; il avait trop peu de monde pour entreprendre une expédition si rude. Le conseil terminé, le roi manda les chefs de bandes qui gardaient la frontière, voulant savoir s'il existait encore des Sarrazins aux environs. L'un d'eux lui répondit que beaucoup de Musulmans s'étaient réfugiés dans les grottes d'Arta, à l'est de Majorque. Lui-même les avait vus pénétrer dans une caverne des montagnes, un jour qu'il leur donnait la chasse et les serrait de près.

Aussitôt, le roi fit part de la chose au maître de l'Hôpital, au comte Don Nuño ainsi qu'à Gimeno de Urrea. « Chevauchons donc, avec l'aide de Dieu, » répliquèrent-ils.

Quelques éclaireurs partirent en avant, afin d'empêcher l'ennemi d'échapper. A l'heure où le jour tombait, Don Jayme arrivait en face des cavernes, où des feux, signaux de détresse, appelaient au secours les Mores répandus à travers les sierras voisines. L'attaque fut remise au lendemain ; les chevaux fatigués ne pouvaient plus aller, vaincus par la chaleur. Le jour suivant, les hommes de pied s'avancèrent entre les rochers ; ils lançaient des pierres à l'ennemi, mais les Mores étaient si bien retranchés que la lutte se poursuivit sans résultat jusqu'à l'heure de midi. Les cabanes qu'ils avaient construites furent incendiées et le maître de l'Hôpital les somma de se rendre, sinon les chrétiens tueraient tout, sans merci. A cela, les Musulmans répondirent qu'ils mettraient bas les armes s'ils n'étaient secourus dans un délai de huit jours ; ils demandaient seulement à ne pas être réduits en captivité. Cette condition fut rejetée, sur l'avis d'Hugo de Forcalquier. Ils consentirent alors à ce qu'exigea le vainqueur et donnèrent en otages les fils des dix principaux d'entre eux. Jusqu'au terme fixé, les hostilités cessèrent des deux parts. Le jour des Rameaux 1229, les vaincus sortirent des cavernes avec tout ce qu'ils possédaient, au nombre de quinze cents. Les Aragonais s'emparèrent d'une grande quantité d'orge et de blé.

Pendant les loisirs du blocus, un seigneur, Pero Maza, partit en chevauchée contre d'autres Musulmans, fortifiés dans une caverne du voisinage. Il emmenait avec lui des Almogavares[1], féroces traqueurs d'hommes, rompus à la guerre de ruses et d'embuscades, « la fleur du monde », les appelle Muntaner. Autour de la tête, un camail de fer, ainsi qu'en portaient les Arabes, des chausses de cuir aux jambes, une chemise en lambeaux, la même, hiver comme été, les abarcas aux pieds, ils gravissaient les rocs, infatigables. Leurs chefs connaissaient tous les sentiers de la frontière. Si les vivres manquaient durant leurs incursions, ils passaient deux jours sans nourriture ou mangeaient l'herbe des champs, dit d'Esclot, qui les a vus. Leur cri de guerre : « Fer, réveille-toi ! » Leur ordre de bataille, dispersé. Le javelot parti de leur

1. « Ces gens qu'on nomme Almogavares, sont gens qui ne vivent que de faits d'armes ; ils n'habitent point dans les villes et les cités, mais dans les montagnes et les forêts ; ils guerroyent chaque jour contre les Sarrazins ; ils entrent sur leurs terres, à une ou deux journées de marche, pillant et prenant beaucoup de Sarrazins avec leur avoir, et c'est de cela qu'ils vivent. » (D'Esclot, cap. LXXIX.) — Voir aussi Ramon Muntaner, *passim ;* Mérimée, *Histoire de Don Pèdre Ier*, p. 385, en note, et Francisco de Moncada, *Espedicion de los Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos*. Ce dernier cite (cap. VII) l'opinion du Byzantin Pachymère, suivant lequel les Almogavares descendraient des Avars. Ce n'est qu'un rapprochement de noms. Le mot *almogavar*, quelle qu'en soit l'étymologie, est certainement d'origine arabe. — On disait pour aller en course, aller en *almugaveria*.

main traversait une armure; chacun en portait deux ou trois. De près, ils combattaient avec la pique et l'épée, achevaient les blessés au coutelas, et délaçaient le heaume pour trancher la gorge au chevalier terrassé. Parmi eux, beaucoup de Sarrazins[1], à peine convertis, mêlés aux Catalans. Si le roi traitait, les Almogavares continuaient la guerre pour leur propre compte, dépouillaient et vendaient comme esclaves les Mores soumis, au mépris des capitulations. Ils épouvantèrent Byzance : elle avait cependant déjà vu les Bulgares et les Huns.

Au bout de deux jours de combat, l'ennemi se rendit, et Pero Maza s'empara de la caverne ; il revint au camp, traînant cinq cents prisonniers derrière lui. Don Jayme reprit la route de Palma. Deux mille captifs le suivaient. Les pillards conduisaient dix mille vaches et plus de trente mille moutons, la richesse d'un peuple entier.

Rentré dans la capitale, le roi d'Aragon établit pour gouverneur Bernardo de Santa-Eugenia, sire de Torroella, et fit part au conseil du dessein qu'il avait formé de retourner en Catalogne. « Dieu Nous a fait cette grâce, disait-il, refusée jusqu'ici à tout roi d'Espagne, de conquérir un royaume situé au milieu de la mer, et d'édifier ici une église consacrée à Notre-

1. L'Aragon employait des arbalétriers mores, célèbres pour leur habileté. (D'Esclot, *passim.*) Le romance du roi Roderik en la maison d'Hercule, parle de cavaliers arabes armés d'arbalètes : *Ballestas de bien tirar.*

Dame Sainte-Marie, sans en compter bien d'autres qui s'élèveront en leur temps. » Si les Mores d'Afrique cherchaient à reprendre l'île, il s'engageait à secourir aussitôt les défenseurs de Majorque ; il arriverait en personne et combattrait avec eux. Il leur laissait toutes les armes et tous les chevaux de guerre. Le Conquistador dut s'arrêter en son discours, les larmes lui coupaient la voix ; puis il prit congé des barons et s'embarqua à la Palomera.

Avant son départ, le roi avait accordé de grandes franchises à la ville de Palma. Tout marchand, chrétien, arabe ou juif, pouvait y trafiquer librement, sans payer aucun droit. Il fit aussi commencer la cathédrale, sur l'emplacement d'une mosquée détruite, énorme monument qui regarde la mer, et ne fut terminé qu'en 1601, sous Philippe III.

Les historiens arabes[1] prétendent que le roi d'Aragon nomma gouverneur ou wali de Majorque l'ancien émyr vaincu, Saïd ibn Al-Hakam, « à la demande des Musulmans ». Il aurait conservé ce poste jusqu'au jour où le cadi Abou-Abdallah Mohammed ibn Ahmed ibn Hicham, révolté contre lui, ramena les chrétiens et rendit, par sa rébellion, leur joug plus dur encore. Muntaner et d'Esclot n'en disent mot ; Don Jayme n'en parle point dans sa chronique. Comment imaginer d'ailleurs que le vainqueur eût laissé même un sem-

1. Antonio Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España* (IV parte, cap. II).

blant d'autorité à celui dont il venait d'exproprier les sujets? L'eût-il voulu, l'île était peuplée de Catalans et d'Aragonais; prêtres et chevaliers n'eussent jamais supporté le gouvernement d'un infidèle. Il est impossible d'admettre un partage du pouvoir entre l'Almohade et Bernardo de Santa-Eugenia, l'un commandant aux chrétiens, l'autre aux Musulmans.

Certes, Don Jayme se montra généreux; le fils de Saïd ibn Al-Hakam reçut en fief la ville et le château de Gotor, au royaume de Valence (1250). Il est vrai qu'il était baptisé. Son père finit probablement ses jours dans quelque domaine que lui laissa le conquérant.

L'année suivante (1230), Don Jayme se rembarqua brusquement. Le bruit courait que le roi de Tunis[1] naviguait vers Majorque avec une flotte innombrable. Le roi d'Aragon était accompagné par un infant de Portugal, Dom Pedro, fils de Sancho Ier, auquel il venait de céder l'île, en échange des droits que possédait le Portugais sur le comté d'Urgel, du fait de sa femme, Doña Aurembiaix, fille d'Armengol VIII[2].

Au moment d'arriver à Sóller, une barque génoise, rencontrée près du port, renseigna les Aragonais; aucun Africain n'avait touché terre; à l'horizon, nulle

1. Don Jayme ne dit point son nom. Sans doute Abou-Zakaria, mort à Bône, en 1249, suivant Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, t. III, p. 43 (Paris, 1765).

2. L'infant Dom Pedro rendit Majorque en 1244.

voile ennemie. De Sóller, le roi partit pour Palma. Tous les chevaliers vinrent au-devant de lui. « Ils pleuraient de joie, Nous revoyant au milieu d'eux[1]. » Au bout de quinze jours, employés à préparer la défense, on apprit que le roi de Tunis renonçait à son entreprise.

L'occasion était bonne pour en finir avec l'Islam, dompter la montagne et les châteaux qu'occupaient les infidèles. Un arabe, Xuaip, résistait encore, trois mille hommes autour de lui ; derrière, le troupeau des vaincus, femmes, enfants; la foule effarée, entassée dans les forteresses, ou campant sous le ciel, entre les rocs. Xuaip se soumit. Il reçut des biens, des armes, des chevaux, et livra les places fortes. La plupart des Musulmans imitèrent leur chef. Seuls, deux mille d'entre eux rejetèrent toute capitulation, et s'enfoncèrent dans la sierra. Sûr de sa conquête, Don Jayme revint en Catalogne.

Cependant, Bernardo de Santa-Eugenia et Pero Maza guerroyaient contre les derniers Sarrazins. Ils leur coupèrent les vivres, moissonnèrent leurs champs et les réduisirent « à si grande nécessité, que, comme bêtes, ils broutaient l'herbe de la montagne[2] ». Affamés, sommés de se rendre, ils répliquèrent qu'ils ne livreraient leurs armes qu'entre les mains du roi lui-même.

Don Jayme se trouvait alors à Barcelone. Il repartit

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. XCVII).
2. *Ibid.* (cap. XCVIII).

pour Majorque. Les Musulmans, s'étant livrés à merci, furent réduits en esclavage et « distribués à qui voulait », pour peupler et cultiver le sol (1231).

Sur le conseil de Ramon Serra, commandeur du Temple, le roi d'Aragon envoya trois galères à Minorque. Ordre aux habitants d'accepter la domination chrétienne, sinon l'île serait attaquée ; la servitude ou la mort à quiconque résisterait. Un juif, qui savait l'arabe, accompagnait les messagers pour traduire les discours du Templier.

Les trois ambassadeurs, Ramon Serra, Asalit de Gudar et Bernardo de Santa-Eugenia, débarquèrent à Ciudadela. Le caïd de Minorque, un ancien vassal de Saïd ibn Al-Hakam, les attendait sur la plage, entouré par tous les chefs du pays. Les Mores avaient d'abord songé à la résistance ; ils y renoncèrent en apprenant que ces galères étaient celles du roi d'Aragon, Majorque et Catalogne. Après la lecture d'une épître royale, mise en langue arabe par Salomon ou Souleyman, fakih de Saragosse, les infidèles demandèrent à délibérer. En face, dans la nuit, des feux sans nombre étoilaient l'horizon, tout là-bas, vers Majorque ; les Sarrazins s'imaginèrent Don Jayme prêt à mettre à la voile avec une armée formidable. Il n'en était rien ; cette ruse masquait sa faiblesse numérique. A peine avait-il quelques écuyers, six chevaliers et les hommes de sa *mesnie*. Le lendemain, le Musulman se présentait devant les Aragonais ; il était accompagné par son frère et par son almojarife ou almoxarif (surintendant);

trois cents d'entre les principaux l'escortaient. Le caïd convint de payer chaque année trois mille mesures de froment, cent vaches, trois cents chèvres et brebis, deux quintaux de beurre, et de fournir, en outre, les deux cents barques nécessaires au transport du bétail. Les chrétiens obtenaient la ville de Ciudadela et toutes les places fortes et châteaux de l'île. Les Mores défilèrent; chacun, l'un après l'autre, jurait sur le Koran d'observer fidèlement le traité. Dans la suite, l'almoxarif du caïd, un Sévillan, devint gouverneur de Minorque.

La conquête brutale ne s'appesantit point sur l'île. Sous Pedro III, six ans après la mort de Jayme Ier, les Musulmans conservaient encore toutes leurs libertés, à la seule condition de payer le tribut annuel. Deux mille combattants, dont cinq cents cavaliers, gardaient la côte. Dès qu'une voile était signalée, les Mores accouraient en foule sur le rivage, « si bien que nul homme ne pouvait entrer sans leur volonté[1] ».

Quand Pedro III vogue vers l'Afrique, il aborde à Mahon ; il parle aux habitants, moins en maître qu'en allié. L'almoxarif offre au roi bœufs et vaches, moutons et poulets, fromage et beurre (encore le beurre de Minorque !), de plus une bonne somme d'or et d'argent, fort nécessaire à la croisade. Défense était faite aux servants de débarquer ; les Almogavares auraient en un clin d'œil déménagé la ville. Les barons seuls

1. D'Esclot (cap. LXXIX).

descendirent à terre. La flotte allait à Bougie. Alors l'almoxarif fit ce que d'Esclot qualifie « une grande déloyauté ». Un de ses vasseaux partit secrètement avertir les Africains de l'approche des Aragonais. Cette révélation tua l'émyr de Constantine, un allié des chrétiens. (Les chroniqueurs catalans l'appellent Bolboguer ou le seigneur Bugron.) Son peuple révolté lui abattit la tête. Pedro III feignit d'oublier ; les Vêpres siciliennes sonnaient aux clochers de Palerme; l'Aragon avait en face de lui Charles d'Anjou, Philippe le Hardi et la Sainte-Église. En 1288, Alphonse III se souvint. Il arriva à Minorque avec cinq cents chevaux bardés et trente mille Almogavares, vainquit l'almoxarif près de Mahon, et vendit aux enchères ce qui restait encore de Musulmans dans l'île: quarante mille femmes et enfants. Presque tous les hommes étaient tombés dans la bataille, une bataille furieuse ; le roi, ses armes brisées, frappait avec la masse plombée, si rudement qu'aucun Sarrazin ne l'osait approcher. Alphonse III, « l'un des meilleurs chevaliers du monde », la maniait aussi bien que son père, Pedro III, d'énergique mémoire. Ramon Calbet, de Lérida, présidait au marché des esclaves. L'almoxarif partit pour l'Afrique et périt en mer. « Vous voyez par là, dit Muntaner, lorsque Dieu notre Sire veut détruire une nation, combien facilement il le fait[1]. » Les Catalans repeuplèrent la terre déserte et tout rentra dans l'ordre.

1. Cap. CLXXII.

Mais il faut revenir en arrière. Deux ans s'étaient écoulés depuis la soumission de Minorque, quand Guillem de Montgrí, archevêque de Tarragone, et Bernardo de Santa-Eugenia, vinrent trouver Don Jayme en la ville d'Alcañiz. Tous deux lui demandèrent d'aller, en son nom, conquérir l'île d'Iviza. Ils s'engageaient à lui faire hommage des pays pris aux infidèles et à se reconnaître vassaux de la couronne d'Aragon. Don Jayme s'empressa d'accepter leur offre. Le comte Nuño Sanchez et l'infant Dom Pedro de Portugal partirent aussi, à la condition d'avoir part au butin. Chacun emmenait ses chevaliers. Les hommes d'armes débarquèrent sans combat. Parvenus devant la capitale, Ibis, les Aragonais en commencèrent le siège. Un *fonebol* battait les remparts, un trabuc tirait contre le château, les mines ébranlaient les murs. La brèche ouverte, les chrétiens se préparèrent à l'assaut. La première enceinte fut emportée. (Celui qui la franchit avant tous les autres avait nom Juan Chico, de Lérida.) Les Mores capitulèrent. Dix blocs de pierre, lancés par le trabuc, suffirent à réduire la cité. Et Don Jayme d'ajouter : « Depuis la prise d'Iviza, souventes fois se sont dirigées contre elle galères sarrazines, mais, par la grâce de Dieu, elles s'en sont retournées toujours avec plus grand meschef que celui qu'elles ont pu causer en l'île[1]. » Les Mahométans n'en furent point chassés de suite; on n'eût pas trouvé assez de colons catalans où aragonais pour repeupler le pays.

1. *Cronica del Rey En Jacme* (cap. cv).

D'ailleurs, la guerre de Valence avait commencé, la plus longue et la plus acharnée que soutint le Conquistador. Dix ans après son entrée à Palma, il pénétrait dans Valence (28 septembre 1238). Et l'Espagne dès lors ne l'a jamais perdue, la ville du Cid, reconquise par l'Aragon.

Le 27 juillet 1276[1], le roi Don Jayme Ier, rendait l'âme, à Valence, revêtu du froc bernardin. La mort le saisissait au moment où, vieux et las de régner et de vaincre, il allait terminer ses jours en ascète, au couvent de Poblet. Durant sa longue et glorieuse vie, il avait élevé deux mille églises à Dieu, remporté trente victoires, combattant lui-même, gagné trois royaumes sur les infidèles, et siégé, monarque catholique, près de Grégoire X, au concile de Lyon.

A l'exemple des chefs barbares, le mourant avait réparti la terre entre ses fils. L'aîné, Pedro III, celui qu'on dit le Grand, devint roi d'Aragon et comte de Barcelone. (Il avait simplifié la succession en faisant noyer dans le Rio Cinca son frère bâtard, Ferran Sanchez.) Le cadet, nommé Jayme comme son père, fut souverain des Baléares, Roussillon, Cerdagne et Montpellier. C'était léguer la guerre civile au royaume et la haine à sa race.

Et la haine fructifia.

Le premier roi de Majorque trahit son frère Pedro III

1. Le 6 juillet, suivant Muntaner (cap. XXVIII) ; le 31 août, d'après d'Esclot (cap. LXXIII).

et livra passage à Philippe le Hardi (1285). Jayme le Juste lui rendit les Baléares saisies par Alphonse III, en 1286.

Près de Llucmayor, le 25 octobre 1349, tombait Don Jayme II, successeur de Sancho[1], cherchant à reprendre son île, confisquée par Pedro IV le Cérémonieux. Il venait de céder à Philippe VI de Valois la seigneurie de Montpellier, pour cent vingt mille écus d'or. Don Pedro avait déjà mis la griffe sur Cerdagne et Roussillon.

Jayme III mourut de maladie, d'aucuns prétendent par le poison, à Almazan, en terre castillane, comme il guerroyait contre l'Aragon (1375). L'infant Don Juan, fils d'Enrique II, le fit ensevelir au monastère de Saint-François de Soria. Le dépossédé s'intitulait toujours roi de Majorque, « combien qu'il n'y eût rien », dit Jehan Froissart[2]. Il avait épousé Jeanne de Naples, la reine de tragique et galant souvenir, celle dont a parlé Boccace.

1. Sancho de Majorque, mort en Sardaigne, l'an 1325.
2. *Chroniques* (liv. Ier, part. II, chap. CCXI).

APPENDICE A LA CONQUÊTE DE MAJORQUE

I

Extrait de Bernat d'Esclot sur l'expédition de Ramon Berenguer III, comte de Barcelone, à Majorque, en 1115.

On rapporte que le bon comte de Barcelone passa avec son host en Majorque et conquit la cité par grande force et fait d'armes. Et lorsqu'il l'eût prise, il vint un message de Barcelone, lequel disait que tous les Sarrazins des montagnes de Prades et de Siurana, avec ceux de tout le pays, s'en étaient allés assiéger la cité de Barcelone. Et quand le comte eut ouï cela, il fit mander les Génois venus avec lui en Majorque.

« Barons, leur dit le comte, je vous recommande la » cité de Majorque. Grandes affaires m'appellent à » Barcelone. Il me convient y aller. Je n'y resterai » guère, car bientôt je retournerai avec bons appro- » visionnements.

» — Seigneur, répondirent les Génois, allez; avec » Dieu soyez. Nous garderons bien la cité. »

Cependant, le comte rassembla ses chevaliers et sa gent, et ils mirent à la voile. Tant naviguèrent qu'ils prirent terre entre l'embouchure de Llobregat et le castel de Fels. Ils débarquèrent, eux et leurs chevaux. Quand les Sarrazins qui tenaient assiégée la cité de Barcelone apprirent que le comte avait pris terre et venait sur eux, ils levèrent leurs tentes et commencèrent

à se retirer vers Martorell. Et le comte, sachant que les Sarrazins s'en allaient en grande hâte, parvint avant eux à Martorell. Ces Sarrazins sans nombre ne purent résister à l'host du comte qui était devant, ni aux gens de la ville qui donnèrent sur eux par-derrière. Ainsi, il en fut tellement d'occis à cette heure, que l'eau du Llobregat en était toute vermeille jusqu'à la mer. Puis le comte s'en revint à la cité de Barcelone, ordonna sès faits et s'en retourna. Il s'appareillait pour aller en Majorque, lorsqu'un messager lui vint de l'île, lequel disait que les Génois avaient abandonné la terre de Majorque et que les Sarrazins l'avaient reprise. Pour ce, le comte fut irrité grandement, mais il n'y put rien faire.

(*Cronica del Rey En Pere e dels seus antecessors passats.* Cap. XXIX.)

II

Extrait d'Antonio Conde sur la même expédition.

En l'année 509 (1115), Youzef envoya ses vaisseaux vers les îles orientales de l'Espagne. Les chrétiens y avaient pénétré, pillant et tuant les Musulmans. Au seul bruit que la flotte approchait, les chrétiens s'enfuirent ; ils n'osèrent attendre d'en être chassés par les armes ; ils enlevèrent nombre de captifs, et en massacrèrent plus encore avec étonnante cruauté.

(*Historia de la dominacion de los Arabes en España.* III parte. Cap. XXV.)

III

Extrait d'Antonio Conde touchant la conquête de Majorque par Jayme Ier.

En cette année, avec grands préparatifs d'hommes et de navires, le tyran Gaymis (Jayme), s'en fut contre Mayorcas. Sidi Mohammed et les siens s'imaginaient qu'il allait à leur aide. Il s'empara des ports et pénétra dans l'île principale, triomphant des efforts et de la glorieuse constance de son wali, Saïd ben Alhakem ben Othman el Koraïsi, de Tabira dans l'Algarbe. Ce chef dressa des embuscades aux chrétiens et en fit tel carnage, qu'à chacun de leurs pas, ils arrosaient la terre de leur propre sang. Enfin, il fut forcé de se retirer et de s'enfermer dans la forteresse, le mardi, 14 de safar, en l'année 629 (1232) [1]. On s'y défendit quelque temps, mais, comme ils n'avaient aucun espoir de secours, les Musulmans se rendirent et devinrent tributaires à de rudes conditions. Les schérifs de Minorca et de Yebizet (Iviza) firent de même ; ils se reconnurent vassaux et tributaires du roi Gaymis. Ces quatre chefs étaient Abdallah Sahib, de Hasnaljuda, Aly, des beni Saïda, ben Yahya Sahib, des beni Fabin, et Mohammed Sahib, d'Alcayor ; tous accordèrent leur vasselage. Ben Othman resta wali des îles, à la demande des Musulmans, et remplit cette charge jusqu'au jour

1. Nous laissons à Conde la responsabilité de sa chronologie.

où se souleva contre lui, par pure envie, le cadi Abou-Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Hicham. Leurs querelles furent cause que les chrétiens les visitèrent une seconde fois et appesantirent encore le joug tyrannique mis sur eux.

(*Historia de la dominacion de los Arabes en España*. IV parte. Cap. II.)

IV

Extrait de Moncada sur l'armement des Almogavares.

Ils emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, témoins de leur gloire ou de leur déshonneur. Semblable aux Germains, qui de tout temps l'ont porté, leur vêtement consistait en peaux de bêtes fauves, avec abarcas et guêtres de même. Leurs armes: une résille de fer sur la tête, en manière de casque, une épée et une pique, un peu plus courte que celle employée aujourd'hui dans les compagnies d'arquebusiers, mais la plupart d'entre eux tenaient trois ou quatre dards. Telle était la vigueur et l'agilité avec laquelle leurs mains les lançaient, qu'ils transperçaient des hommes et des chevaux bardés de fer, chose étonnante si d'Esclot et Muntaner ne l'attestaient pas.

(*Espedicion de los Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos*, cap. VII. Barcelone, 1623.)

LA LÉGENDE TROYENNE

A TRAVERS LE MOYEN AGE ESPAGNOL

LA LÉGENDE TROYENNE

A TRAVERS LE MOYEN AGE ESPAGNOL

Pregunto ¿ qué fué del fijo de Aurora,
Archiles, Ulixes, Ayax, Talamon,
Pirro, Diomedes e Agamenon ?
¿ Qué fué de aquestos, ó do son agora ?

(Iñigo LOPEZ DE MENDOZA, marquis de Santillana,
Pregunta de Nobles, oct IV.)

« Et dans cette île de Ténédos, en ce temps, il y avait un idole, et là venaient certain mois de l'année tous les nobles de Romanie et les nobles dames en pèlerinage. Et il advint qu'en ce temps, Arena (Hélène), femme du duc d'Athènes (*muller del duch de Tenes*), y vint en pèlerinage avec cent chevaliers qui l'accompagnaient; et Pâris, fils du roi Priam de Troie, lui-même était là venu en pèlerinage, et il avait avec lui environ cinquante chevaliers. Et il vit dame Arena et s'éprit d'elle tellement qu'il dit à ses hommes que besoin était qu'il l'eût et avec lui l'emmenât. Et ainsi comme il se l'était mis au cœur, ainsi fit-il ; il s'arma avec toute sa compagnie, et s'empara de la dame, et voulut avec lui l'emmener. Et ces chevaliers qui avec elle étaient la voulurent défendre, et finalement tous

les cent moururent, et Pâris emmena la dame ; par quoi s'émut ensuite si grande guerre qu'à la fin la cité de Troie, qui avait trois cents milles (de tour), fut assiégée treize années ; et puis fut envahie, et prise et détruite [1]. »

Telle était l'idée qu'avait de l'enlèvement d'Hélène et des infortunes d'Ilion un chroniqueur catalan du XIVe siècle. Alors que les Almogavares de Roger de Flor, voguant vers l'Asie-Mineure, contemplaient à l'horizon l'harmonieux rivage et « la mer aux bruits sans nombre », Ramon Muntaner dut leur raconter, pendant les loisirs de la navigation, tout ce que le moyen âge connaissait de l'*Iliade*. Il leur peignit une ville, comme Valence ou Barcelone, avec ses murs crénelés, ses tours et ses clochers, la cathédrale où l'on adorait les idoles de Jupiter et d'Apollon, le palais de Priam, les moutiers, les églises, sans oublier Calchas, évêque de Troie (*bisbe de Troya*), le père de Briséyda, la dame infidèle de l'amoureux chevalier Troylus, et Ménélas, duc d'Athènes, couvert de fer, ainsi que ce Gautier de Brienne, dont ces mêmes Almogavares culbutèrent la chevalerie et conquirent le duché, après avoir bravé tout l'effort de Byzance.

La grandeur et l'originalité du moyen âge est de n'avoir compris que lui seul. Institutions, mœurs, cou-

1. En Ramon Muntaner, *Cronica o descripcio dels fets e hassanyas del inclyt Rey Don Jaume primer, Rey Darago*, etc. (cap. CCXIV.)

tumes et costumes, littératures, monuments, religions, tout ce qui caractérise les époques grecque et latine disparaît sous une teinte féodale et presque catholique. Si les héros antiques, déguisés en barons, adorent encore Jupiter, ils le font avec la piété d'un saint Louis ou d'un saint Ferdinand, dévotement agenouillés devant la Vierge Marie. Dans l'histoire de la Grèce et de Rome, une seule chose frappe les esprits, la partie guerrière et conquérante, la puissance de « Rome la grande », comme disent les trouvères, les victoires de César, ancêtre des empereurs germains et père d'Obéron [1], les deux sièges de Thèbes, les combats et les expéditions aventureuses d'Alexandre, par-dessus tout la catastrophe d'Ilion et les *chevaleries* d'Hector : en un mot cette partie de l'histoire qu'on nomme aujourd'hui si dédaigneusement l'histoire bataille.

Chaque peuple cherche à rattacher son origine aux Troyens. Ainsi, les Français tirent leur nom d'un Francus, fils d'Hector, dérobé par Jupiter à la vengeance des Grecs, et fondateur de Paris, en souvenir de son oncle Pâris. Brut ou Brutus, descendant d'Énée, abandonne l'Italie à la suite d'un meurtre involontaire, devient roi des Satyres, en Afrique, aborde dans la Grande-Bretagne, une île peuplée de géants auxquels il fait la guerre. Leur roi est tué en combat singulier

1. Dans *Huon de Bordeaux*, le nain Obéron est fils de Jules César et de la fée Morge. Un autre poème lui donne pour frère saint Georges.

par un chevalier galicien, du lignage de Troie (Corineo, d'après Geoffroy de Monmouth), qui donne son nom au Cornouailles [1]. Brut est l'ancêtre des rois bretons, celui d'Arthur le Cambrien. Suivant Jornandès [2], un prétendu chef des Goths, Télèphe, est fils d'Hercule et d'Augé, sœur de Priam. Tacite [3] rapporte que les Germains disaient qu'Ulysse avait fondé la ville d'Asciburgium, sur le Rhin. Le nom des Turcs vient de Turcus, fils de Troylus, établi en Scythie avec ses compagnons.

Ce qui chez Virgile était littérature et flatterie à l'adresse de César Auguste, passe pour article de foi et vérité prouvée. Les chroniqueurs et les poètes prennent le parti des Troyens ; on plaint leur malheur comme un désastre national. Hector symbolise toutes les vertus chevaleresques, sans oublier la courtoisie; il figure parmi les neuf preux, phalange héroïque d'où son vainqueur est exclu [4]. La Renaissance hérite de ces

1. Gutierre Diaz de Gamez, *Victorial* (IIe partie, chap. XVIII à XXVI.)

2. *De origine actuque Getarum*, IV.

3. *Germania*, III. — Une généalogie islandaise donne pour ancêtres à Odhin, Japhet, Jupiter, Darius, Tros, Ilus, Laomédon, Priam, Memnon, etc. (Sharon Turner, *History of the Anglo-Saxons*, édit. de Paris, 1840, t. Ier, p. 166.)

4. On lui donne des armoiries. Ainsi, sur le blason de Manuel Ponce de Leon, se voyait, dit Perez de Hyta, à côté des barres d'Aragon, « un lion rampant sur champ d'argent, armes habituelles du fameux Hector le Troyen, son ancêtre, comme disent les chroniques françaises. » *Guerras civiles de Granada*. (Parte I. Cap. XIV.)

idées avec Ronsard et Shakespeare, mais conserve aux personnages leur physionomie et jusqu'à leur costume gothique. L'auteur de la *Franciade* parle de « chevaliers grecs » et de « Dolopes gendarmes », aussi naturellement que Chaucer ou Benoit de Saint-Maur. Dans *Troylus et Cressida*, les Grecs sont sans cesse sacrifiés à leurs adversaires ; Ajax est une brute bafouée par Thersite, Diomède un libertin ; Hector reste invincible. Achille l'accable, quand, désarmé, hors d'haleine, il se repose loin du combat, rassasié de carnage. La trahison et le nombre en viennent seuls à bout. Pour le patriotisme du grand William, un Anglo-Troyen ne pouvait succomber sinon par félonie[1].

Un seul peuple paraît avoir conservé dans ses chants et dans ses ballades les traditions homériques plus intactes que tout autre, au travers des fables dont le moyen âge n'a cessé d'obscurcir l'antiquité. Il est vrai que l'Espagne n'eut jamais la prétention d'avoir été peuplée par des bannis troyens. C'est au parti des vainqueurs qu'elle rattacherait plutôt ses origines. Teucer aurait abordé en Galice[2]. Ulysse errant aurait fondé Lisbonne, et les murs de Tuy seraient l'œuvre de Diomède, fils de Tydée.

Un passage du Catalan Muntaner nous a déjà montré le chevalier Pâris enlevant, « par force d'armes »,

1. Il est certain que Shakespeare croyait à la descendance troyenne. *Locrine* et la *Naissance de Merlin*, si ces drames sont de lui, le prouveraient plus encore.

2. Justin (lib. XLIV, 3).

dame Arena sur les rivages de Ténédos. Le récit du siège de Troie, dans le *Poème d'Alexandre le Grand*[1], n'est pas moins curieux, et résume à peu près tout ce qu'un prêtre castillan, au XIII[e] siècle, pouvait savoir sur l'antiquité classique.

Juan Lorenzo Segura d'Astorga, l'auteur de la chanson d'Alexandre, possède sur la mythologie les idées les plus bizarres. Si, dans ses vers, il nomme Don Vulcain, qui forgea l'épée enchantée du Macédonien, s'il parle de Bacchus « notre rédempteur », de Junon, de Pallas, de Vénus; si Don Phébus conduit encore le char du jour (sans doute un chariot d'origine vandale ou visigothe), d'autres fois, les héros oublient tout à coup d'être païens. Hector s'adresse à Dieu avant d'en venir aux mains avec Achille ; Alexandre s'écrie, par mégarde : « J'adore le Créateur, qui est roi, évêque, abbé et prieur. » L'Olympe et le ciel chrétien existent côte à côte, mais non comme chez Camoëns et les hommes de la Renaissance, dont le paganisme littéraire place une Vénus toute nue près d'une *Mater dolorosa*. Si l'Espagnol oubliait d'être catholique, les Mores à la frontière le lui rappelleraient chaque jour.

Quel parti tira d'Homère Juan Lorenzo? Le connaissait-il seulement? Ainsi que tout auteur du moyen âge, il le cite volontiers, mais souvent au hasard ; le poète grec n'est qu'un nom célèbre et très ancien, des-

1. *Poema de Alejandro Magno*, dans Sanchez : *Poesias castellanas anteriores al siglo* XV (édition de Paris, 1842, in-8).

tiné à augmenter l'autorité des faits en leur donnant une apparence érudite et respectable; c'est un grand vieillard, d'époque indéterminée. La *Chanson de Roland* dit du Sarrazin Baligant, l'émyr de Babylone, qu'il est plus vieux que Virgile et qu'Homère.

Quoique le combat singulier entre Pâris et Ménélas, Énée sauvé par Vénus, Diomède blessant la déesse, les Grecs repoussés vers leurs vaisseaux, la mort de Rhésus, les adieux d'Hector, un dénombrement des chefs et des navires soient manifestement empruntés à l'*Iliade*, le prêtre d'Astorga ne connaît ces épaves homériques que par quelque abrégé d'école, défiguré déjà par un clerc maladroit, sans compter les erreurs des copistes et les siennes propres. (Europe pour Aurore, Achille pour Anchise, etc.) Dans l'*Alexandre*, Astyanax devient Astemiata, Andromaque Androna, Prosilitat doit être Protésilas, un fils d'Ulysse prend part à l'expédition avec quarante vaisseaux. Maints autres détails suffiraient à prouver que Juan Lorenzo n'a jamais lu l'*Iliade*, même dans une informe traduction. De plus, il ignore également l'*Odyssée* et l'*Énéide* elle-même. Son récit ne contient pas une seule des circonstances fameuses rapportées par Virgile. Ovide, cette autre grande autorité du moyen âge, manque avec la querelle d'Ajax et d'Ulysse se disputant les armes d'Achille [1]. Le témoignage du pseudo-Darès ou

1. Le discours de Junon à Pâris contient cependant une allusion aux *Métamorphoses* (lib. II). — Il faut ajouter que

celui de Dictys le Crétois n'est invoqué nulle part; ces deux noms si fameux ne sont pas même cités.

Quant aux traditions françaises, popularisées par le *Roman de Troie*, Juan Lorenzo n'y fait aucune allusion; il est manifeste qu'elles lui sont inconnues. L'archer Pandarus figure bien dans le *Poème d'Alexandre*, mais il n'y est pas question de Troylus [1], encore moins de ses larmoyantes amours. Le tendre fils de Priam viendra d'Italie, plus tard, avec le *Filostrato* de Boccace; encore restera-t-il toujours au second plan, confondu parmi la foule des chevaliers troyens. L'air d'Espagne est trop rude pour lui, ses douleurs sont trop littéraires. Son nom ne se trouve mentionné que dans les textes du XV^e^ siècle, en passant seulement, et parmi beaucoup d'autres [2].

Mais il est temps d'en arriver à l'œuvre elle-même et d'en examiner les détails. Alexandre, indigné de voir la Grèce payer tribut à Darius, marche contre les Perses, après avoir rudement châtié Thèbes et soumis les Athéniens, soulevés par le comte Don Démosthène.

Juan Lorenzo cite et semble connaître l'*Alexandréide* latine de Gautier de Chastillon, chanoine de Tournay, écrite au XII^e^ siècle. Il y fait allusion dans les stances 225, 1452 et 1639.

1. « Trôilos dompteur de chevaux. » (*Iliade*, Rhapsodie XXIV.)

2. Il existe à la Bibliothèque Nationale (manuscrit 226) une épître espagnole de Troylus à Briséyda, avec une répouse de celle-ci, fort longue. Elle ne remplit pas moins de onze pages.

Aristote l'a instruit en toutes choses : il connaît la grammaire, la musique, la poésie, les qualités de chaque élément, les signes du ciel. Il porte une épée, œuvre de Vulcain; une chemise merveilleuse, tissée par les fées de la mer; sur son écu, où l'artiste a figuré les terres et les flots, les royaumes et les villes, un lion héraldique tient Babylone entre ses griffes. Au débarquement, le fils de Philippe institue douze pairs, à l'instar de Charlemagne, « autant qu'il y a de cardinaux dans Rome », et s'avance à travers les pays ennemis. Entrant en Phrygie, l'armée macédonienne parvient aux lieux où fut jadis Ilion « la malaventurée ». Toute désolée qu'elle est, elle semble encore habitée. La grandeur des ruines montre « qu'Homère n'avait en rien menti ». Ici, l'aigle enleva Ganymède; plus loin, c'est la vallée fameuse par le jugement de Pâris, le cimetière des Grecs et la tombe d'Achille, ornée d'une inscription remémorant sa gloire : « Qui la versifia fut homme bien lettré. » Les Macédoniens font une procession, bien dévotement; l'encens fume autour des tombeaux, chacun pleure les ancêtres morts. Les courses et les sacrifices célébrés par l'Alexandre historique sont remplacés ici par des cérémonies chrétiennes. Le conquérant et ses capitaines, courant nus autour d'une tombe, eussent passé pour des fous aux yeux du moyen âge ; le Diable seul peut inspirer semblable indécence. « La procession finie, le roi tint un discours pour égayer ses gens et leur donner bon courage ; il leur commença l'histoire de Troie dès l'ori-

gine, comment elle fut détruite et pour quelle raison[1]. » Le poète a eu soin de nous avertir que l'élève d'Aristote connaît si bien les auteurs qu'il peut les réciter de mémoire. La précaution était nécessaire.

Le récit d'Alexandre, si maladroitement amené, forme comme un poème à part, dans lequel Juan Lorenzo étale avec complaisance toute l'érudition dont il est capable[2].

Après avoir narré la querelle des déesses, provoquée par le Péché, Alexandre, ou plutôt le poète, décrit le jugement de Pâris. Junon, Minerve et Vénus comparaissent devant le berger troyen, toutes chaudes encore de la dispute. Pauvres olympiennes qu'aucun Hellène n'aurait reconnues, tant la pudeur gothique a soin d'habiller leurs formes divines, et de quelle étrange façon ! Au lieu d'étaler leur nudité, elles disputent aigrement, avec des voix d'hommes. Doña Junon parle la première, en citant Ovide. Ensuite, Pallas se dresse en pied, ceinte de l'épée, pour énumérer ses qualités : elle est légère à la course et sait bien chevaucher, manier les armes et tirer de l'arbalète, elle chasse et court les monts. « On me nomme Proserpine, dit-elle ; je suis sœur de Phébus. Outre ces noms, j'en ai deux, Minerve et Diane ; j'éloigne la nuit, je ramène le matin ; ne serait-ce que pour cela, je dois obtenir la pomme[3]. »

1. Str. 311.
2. De la str. 312 à 727.
3. Str. 349.

Pâris, lui donnant la préférence, gagnera par elle bon renom de chevalerie. Vénus s'avance alors, et parle la dernière. Le bon Juan Lorenzo la conçoit sous une forme bizarre. Aphrodité ressemble à quelque Moresque galante, rencontrée par le poète dans l'*aljama* d'une ville espagnole. C'est un portrait d'après nature, superbe de caractère. « Elle était dame de prix, de corps bien taillée, en toutes ruses bien instruite. Sa beauté ne le cédait en rien à celle des autres... Pour montrer que les autres n'étaient point ses égales, elle avait peint ses yeux avec du k'heul, teint ses sourcils; elle s'était couverte de couleurs blanches et rouges; à ses mains, nombre de bagues en or. Quand elle dut parler, elle découvrit sa face, regarda vers Pâris et commença à lui faire les yeux doux[1]. »

Le fils de Priam, émerveillé, lui remet la pomme d'or en échange des plus alléchantes promesses. En effet, il séduit Hélène et l'enlève, grâce à Vénus-entremetteuse, pendant une chevauchée de Ménélas. Ici, Juan Lorenzo s'éloigne des traditions adoptées par Muntaner et suit l'opinion commune.

Au retour, Ménélas apprend l'outrage et convoque ses riches-hommes. Tous jurent de le venger. Ils mettent leurs mains dans celles du roi et s'engagent à

1. Str. 353, 354 et 355. — Dans un romance sur le jugement de Pâris, le berger troyen s'est endormi près du fleuve qui fait tourner nuit et jour les quinze cents moulins de Priam. « Cinq cents moulent de la cannelle, et cinq cents des perles fines; cinq cents moulent du blé pour entretenir la vie. »

détruire les créneaux de Troie. Le seul Achille, leur dit Calchas, saura vaincre Hector ; la ville ennemie ne peut tomber sans lui, mais il périra devant ses murailles.

Or, la mère d'Achille était savante dans les augures et connaissait l'avenir. Elle cacha son fils, déguisé, en un couvent de nonnes noires (*toquinegradas*) Une ruse d'Ulysse le fit découvrir. Il étala devant les religieuses coiffes et ceintures, chemises, bagues et miroirs, mêlés à des écus, des lances, des arbalètes. On sait le reste.

L'épisode suivant n'a plus aucun rapport avec la légende. Par une singulière confusion, Juan Lorenzo place la colère d'Achille avant le départ des Grecs. Agamemnon ayant fait ravir l'amie du héros, l'Hellade est aussitôt férocement ravagée. « Si hardiment il put le guerroyer, et tant de vassaux il put lui tuer, qué, comme dit Homère, je ne veux point railler, si nombreux étaient les morts qu'on ne les pouvait compter. Ils gisaient, les cadavres, comme paille coupée ; on ne les pouvait enterrer ni mettre en suaire ; il les abattait comme le rasoir abat le poil ; l'armée eût péri si la lutte eût duré[1]. » Ne dirait-on pas le Cid vengeant son exil sur Garcia Ordoñez, à la veille d'aller assiéger Valence ? Agamemnon vaincu rend la femme enlevée. Le vassal a triomphé du suzerain.

Cette guerre à peine apaisée, une sédition éclate

1. Str. 395 et 396.

dans le camp. Thersite a soulevé les soldats ; l'armée refuse de s'embarquer. Au moment où l'on allait en venir aux mains, apparaît Nestor, « plus blanc que fromage ». Il harangue les révoltés et rétablit l'ordre à coups de bâton. L'Atride ordonne le départ ; les Grecs déploient leurs pennons et montent sur les vaisseaux. Suit un dénombrement des nefs et des guerriers. (Str. 410 à 426.) Juan Lorenzo compte mille neuf cent quatorze navires, Homère mille cent soixante-seize seulement. (Rhapsôdie II.) Quant aux noms des chefs grecs, ils sont, pour la plupart, méconnaissables dans le texte espagnol. Nombre d'entre eux pourraient bien n'avoir été introduits que pour les besoins du vers.

Cependant, le bon roi Priam, effrayé par cette multitude en marche contre la ville, assemble son conseil. Les Troyens courent aux armes. Hector s'*adoube* en vrai baron du XIII[e] siècle. Il revêt d'abord une chemise de toile (le *bliaut* ou *blialt* des chansons de geste) ; par-dessus, le haubert, aussi blanc que cristal. « Il chaussa les *brafoneras*[1] bien ouvrées, avec leurs anneaux d'acier, sachez-le, bien entrelacés ; elles étaient si drues et bien travaillées qu'elles semblaient chausses taillées en la boutique. Ensuite, il fléchit les

1. Partie de l'armure protégeant les bras et les jambes laissés à nu par le haubert.

> Ses cauces de fer a calcies
> Beles et bien aparillies.
>
> (Wace, *Roman de Brut.*)

genoux et ceignit l'épée ; quiconque l'eût voulu prendre, chèrement l'eût payé. Il mit la coiffe[1], œuvre parfaite ; sur elle, le heaume d'un travail accompli. » Et le roi Priam a dit : « Mon fils, Dieu te garde de tout mal[2]. »

Les armées sont en présence. Hector force Pâris à en venir aux mains avec Ménélas. Les deux partis assistent au combat singulier, dans une vallée charmante où pullulent lièvres et lapins. (Aucun détail n'échappe à l'œil du poète !) Les champions s'entrechoquent d'abord ; les lances brisées sur les écus, ils en viennent aux épées. Coups donnés, coups reçus, martelage des armures, en un mot, le fracas assourdissant des gestes et des romances, avec Minerve l'arbalétrière et la moresque Vénus présidant à la lutte. Ménélas, désarmé, saisit Pâris par le heaume, et le secoue, presque étranglé, car les lacets se resserrent. On le dégage[3]. A ce moment, le Diable pousse Pandarus et Quiron[4] ; ils cherchent à tuer traîtreusement Ménélas.

Aussitôt, la mêlée devient générale. Les Grecs ont reculé d'abord, mais Diomède rétablit le combat. « Il allait, enragé, tel qu'un lion affamé, quand le tour-

1. Capuchon de mailles qui couvrait la tête, et sur lequel on laçait le heaume (un heaume fermé, comme le montre la str. 465).

2. Str. 430, 431 et 432.

3. Suivant Homère (Rhapsôdie III) Aphrodité rompit le cuir de bœuf qui attachait le casque et délivra ainsi Pâris.

4. Ce Quiron pourrait bien être Lykaon, père du Lycien Pandarus (Rhapsôdie IV).

mente la faim, et qu'il a trouvé quelque agneau[1], » dit énergiquement Juan Lorenzo, qui se rapproche ici d'Homère et le suit de près. Atteint d'une flèche lancée par Pandarus, la fureur de Diomède augmente. Avec Pandarus tombent cinq vicomtes troyens. « Homère les nomme chacun par leur nom. » Don Énée, renversé par une pierre énorme « que deux chevaliers ne pourraient soulever[2] », échappe, grâce à Doña Vénus, que Diomède blesse à la main. Sarpédon abat Tolomeo (Tlèpolémos), mais est lui-même frappé par Ulysse et rapporté sous sa tente[3].

Les combats succèdent aux combats avec l'interminable liste des héros mourants. Ce que le moyen âge comprend bien mieux que Pope et Madame Dacier, c'est la tuerie sans relâche, les morts entassés, les comparaisons carnassières. Tous ces chevaliers grecs ou troyens ont la rudesse des vieux Hellènes figurés sur les marbres d'Égine ; ils en ont aussi la raideur expressive. Mores et chrétiens sont « lions mangeurs de

1. « Il est comme un lion qui, dans un champ où paissent les brebis laineuses, au moment où il sautait vers l'étable, a été blessé par un pâtre et non tué. Cette blessure accroît ses forces. Il entre et disperse les brebis qu'on n'ose plus défendre. » *Iliade*, Rhapsôdie V, traduction Leconte de Lisle.

2. « Le Tydéide saisit de sa main un lourd rocher que deux hommes, de ceux qui vivent aujourd'hui ne pourraient soulever. » (Rhapsôdie V.)

3. Dans Homère (Rhapsôdie V), ce n'est pas Ulysse, mais Tlèpolémos mourant, qui traverse de sa pique la cuisse gauche de Sarpédon.

chair crue ». Juan Lorenzo les a vus « dans le bruissement des piques », sous Séville et devant Cordoue, démaillant les hauberts, fendant les adargas, grands hâbleurs et grands ferrailleurs. La matière épique est là, devant lui, bloc informe et colossal, mais l'outil manque pour le dégrossir. Alors qu'Homère chante, il balbutie des choses héroïques.

Aucun passage ne montre mieux la différence de l'art grec et de l'art gothique que les adieux d'Hector et d'Andromaque. Chez l'Espagnol, le fond reste seul, écourté, mais admirable encore sous la langue maladroite et fruste. Le fait est là, dépouillé de ses ornements ; les contemporains du poète n'en demandent pas plus. « La femme d'Hector, on la nommait Androna (Andromaque) et tous disaient du bien d'elle qui la connaissaient. Elle craignait pour son mari qu'on ne le tuât, car de mauvais songes la persécutaient sans cesse. Elle prit Astemiata (Astyanax), son jeune fils, entre ses bras. Devant son père elle le conduisit, et l'enfant aussitôt pleura. Il le voulut saluer ; l'enfant refusa. Tels qui étaient présents le tinrent à mauvais augure. Hector en fut attristé, il en eut déplaisir, ses poils se hérissèrent, mais non de crainte. Il dit, quoiqu'il fût sage (ou savant) que l'enfant aurait peur des armes. Aussitôt, il enleva le heaume et découvrit sa face ; l'enfant le reconnut et se tint tranquille. Là-dessus dit Hector : Mon fils, cela me plaît ; Dieu te fasse prud'homme, quant à moi, je vais à l'armée[1]. »

1. Str. 541 à 545. — *Iliade*, Rhapsôdie VI.

La bataille recommence avec un redoublement de fureur. Hector fait un affreux carnage des Grecs ; il saisit un rocher et le précipite sur Ajax, « qui tomba sur la terre, plus noir que la poix[1] ». — « Devant Don Hector en gisaient beaucoup, décapités. » En un instant, les Grecs sont rompus de tous côtés et forcés de fuir, malgré Diomède qui les rallie. Ils sont repoussés jusqu'à leurs retranchements ; aucun n'ose en sortir. « Les Troyens, au dehors, terriblement acharnés, tuaient leurs hommes et leur faisaient grands maux. » Pendant ce temps, Achille, loin du combat, était assis sur les monts, auprès de son amie, et contemplait la déroute, méprisant les ambassades suppliantes des vaincus[2]. La nuit met fin à la lutte. A travers les ténèbres, Diomède et Ulysse sortent du camp pour aller reconnaître l'ennemi. Ils rencontrent en route un Phrygien, Malon (Dolon), s'en emparent, le font parler, puis le massacrent ; ils pénètrent ensuite jusque sous la tente de Rison (Rhésus), lui tranchent la tête et ravissent ses chevaux[3]. « Dieu leur fit grande merci et grande grâce. Les Grecs en furent plus joyeux que d'avoir conquis toute la France. »

1. Dans l'*Iliade* (Rhapsôdie XIV), c'est au contraire Ajax, fils de Télamon, qui blesse Hector d'un coup de pierre.

2. On ne comprend guère, chez Juan Lorenzo, pourquoi la colère d'Achille persiste encore, puisque Agamemnon et lui se sont réconciliés avant le départ.

3. Diomède et Ulysse, d'après l'*Iliade* (Rhapsôdie X), tuent le Thrace Rhésus avant la victoire des Troyens et l'assaut de la muraille.

Le lendemain, le combat reprend. Les Troyens forcent le camp retranché et vont obliger les Grecs à se rembarquer, lorsque le porte-bannière d'Achille, Patrocle, apparaît dans la mêlée, étincelant sous les armes de son maître. Hector et lui restent aux prises un jour entier, sans qu'aucun ait reculé. C'est en vain que le fer frappe le corps de Patrocle ; les coups retentissent sans entamer sa chair enchantée. Il est invulnérable ; le seul endroit par où puisse entrer la mort est le sommet du crâne. Hector s'en souvient, et lui fend la tête.

On rapporte le cadavre. A cette vue, Achille furieux oublie sa haine contre Agamemnon et jure de venger son ami. Après l'ensevelissement et les rits funéraires, il commande une armure nouvelle à maître Ortado, personnage inconnu qui paraît être de l'invention du poète[1].

L'artiste représenta maintes scènes sur l'écu. On y voyait tous les poissons de la mer, des vaisseaux près de périr ou gagnant le port, des terres désertes et cultivées, tous les animaux du monde et « la tour (Babel) que firent les hommes parjures » ; la façon dont naissent les tonnerres et les éclairs meurtriers, avec les quatre saisons, les douze signes et les sept planètes[2]. Achille, quoique enchanté, revêtit un haubert d'acier à triples

1. On s'étonne de ne pas trouver ici Don Vulcain, d'autant qu'il a déjà forgé l'épée d'Alexandre. Pourquoi ce maître Ortado ?

2. Sur le bouclier d'Achille, *Iliade* (Rhapsôdie XVIII).

mailles, avec double coiffe ; sur sa tête flamboyait un heaume si précieux qu'or ni argent ne le sauraient payer ; les *brafoneras* bien lacées couvraient ses jambes ; il ceignit une épée dix fois forgée et dix fois trempée. L'écu au col, la lance droite, le « fidalgo » montait un des chevaux dérobés à Rhésus. Il prit un sentier, se dirigeant vers le champ de bataille. Sur la colline, une *atalaya* (vigie) l'aperçut venir ; un messager courut annoncer à l'armée la terrible nouvelle.

A l'approche d'Achille, les Troyens abandonnent la plaine et fuient vers la ville, « ainsi que les poussins quand ils voient le milan ». Hector, resté seul, sent arriver l'heure suprême. Pris aux filets du sort, le héros tremble, un instant seulement. Aussitôt, il ressaisit son cœur et se raidit contre la fortune. Sans espérance de vaincre, il affrontera la grande épreuve, tranquille et sans faiblesse, comme il sied aux braves. « Je suis déjà bien accablé, dit-il en lui-même, mieux vaudrait être mort et enterré. Si tel est l'ordre des dieux et qu'il me faille périr de sa main, Troie ne me défendra pas, ni nul château fermé... Hector ne mourra point, tué par Achille, avant son jour, insensé qui par couardise a faussé chevalerie. Depuis que l'homme sait qu'il doit mourir, tout ce qui doit arriver est écrit. Par crainte de la mort, jamais on ne doit fuir, on y gagne mauvais renom et ne peut échapper. Fuyant ainsi, nous lui donnons plus grand honneur que tombés tous par ses mains ; mieux vaut dans la plaine triompher

ou périr que par notre défaillance telle honte acquérir[1]. » Prêt au combat, il recommande son âme au « Père saint », et marche vers Achille. Minerve, acharnée contre Ilion, revêt la forme de Pâris[2], et vient abuser la victime, comme si la victoire du tueur invulnérable semblait encore incertaine à la jalousie des dieux. Hector répète alors la dernière oraison et pleure, en mortelle angoisse. Ils pleurent tous, au moyen âge, jusqu'à Montfort larmoyant sous le heaume devant Pedro d'Aragon, mort à Muret. Tendresse du fer !

Achille et Hector se heurtent rudement, au galop des chevaux, cherchant à briser leurs armures. Après chaque rencontre, ils reprennent du champ et reviennent l'un sur l'autre, avec la régularité des jouteurs dans une passe d'armes. Les écus sont solides, les hauberts à triples mailles. Anxieux, Grecs et Troyens contemplent le tournoi ; ils chantent des hymnes, récitent des prières ; les cierges brûlent, les deux partis répandent larges aumônes. Le destin presse Hector que la force abandonne ; son cœur faiblit, ses bras s'alourdissent. La mort approche. Pallas encourage Achille et lui donne une vigueur nouvelle. Il attaque Hector une dernière fois et lui traverse les entrailles

1. Str. 627 à 632. « La mauvaise mort est proche ; la voilà, plus de refuge... Et voici que la Moire va me saisir ! Mais, certes, je ne mourrai ni lâchement, ni sans gloire. » (Rhapsôdie XXII.)

2. Dans l'*Iliade* (Rhapsôdie XXII) la déesse prend l'apparence de Deïphobos, fils de Priam.

d'un furieux coup de lance. Le fer sort par le dos, long d'une brasse. « Alors, il dut tomber, Hector, cette barbe honorée[1]. » Dans sa colère, le vainqueur traîna le cadavre trois fois autour des murailles, devant Ilion pleine de gémissements, et le jeta là « où gisait Patrocle enterré[2] ».

Pour célébrer leur victoire, les Grecs jouent aux échecs; le *tablado* remplace la lutte et les courses de chars décrites par l'*Iliade*, tandis que Priam, le visage déchiré, la barbe poussiéreuse, est étendu, brisé sous la douleur. Depuis le jour fatal, Androna (Andromaque) devint folle; « elle ne se souvenait plus de son fils si doux et si chéri ». Et le peuple maudissait Pâris et Vénus, et le ventre d'où naquit Hélène; tous, d'une seule voix, injuriaient les fées (les destinées).

1. Ajax porte aussi cette épithète. (Str. 559.) Le *Poème du Cid* appelle le Campeador *barbe large*. Dans le Romancero, il la tient en main quand il parle aux Cortès. *Naimon le barbé*, disent les chansons de geste.

2. « Et il outragea indignement le divin Hektôr en le couchant dans la poussière devant le lit du Ménoitiade. » (Rhapsôdie XXIII.) Nulle mention des sacrifices humains offerts aux mânes de Patrocle par Achille. — Le Romancero s'éloigne tout à fait de la tradition grecque. Il décrit longuement le cadavre d'Hector, embaumé dans le temple de Phébus, et placé sur un siège magnifique. Au-dessus de la tête, se trouve un vase de parfum ou de baume, dont la liqueur coule incessamment par un trou pratiqué dans le crâne. Les amis du mort viennent le contempler, s'asseoir auprès de lui; ils parlent au héros comme s'il était encore vivant. Des anges sculptés ornent le monument funéraire du Troyen.

Jusqu'ici, Juan Lorenzo s'est efforcé de suivre Homère, ou du moins le peu qu'il en pouvait connaître. Mais, à partir de la mort d'Hector, il reste abandonné à sa propre inspiration, sans rien emprunter à Virgile, car il ignore l'*Énéide*, ainsi qu'on l'a vu déjà. Le récit prend alors un caractère original ; la prise de Troie surtout s'éloigne entièrement des données ordinaires. Sommes-nous en présence de légendes particulières à l'Espagne gothique ou simplement imaginées par le poète à court de documents ? Et tous cas, la fausse retraite et l'embuscade des Grecs, la sortie tumultueuse des Troyens poursuivant l'ennemi, sont bien dans les mœurs guerrières du temps. A défaut d'une page homérique, c'est un beau morceau de geste ou de romance.

Hector abattu, Ilion reste debout, l'imprenable cité. Las d'un combat sans fin, les assiégeants désespèrent d'y pénétrer jamais ; n'était la honte, ils abandonneraient l'entreprise et pousseraient les nefs à la mer. Que d'efforts inutiles ! que de guerriers tombés déjà loin du pays ! L'invulnérable Achille vient de périr lui-même, après tant d'autres. Étant en oraison, agenouillé devant Dieu, l'habile archer Pâris, vengeur d'Hector, lui a traversé d'une flèche la plante du pied, à la seule place que les fées avaient jadis refusé d'enchanter[1].

1. Le Roland des romances et des poèmes espagnols, également invulnérable, ne pouvait être frappé que sous le pied,

Dans leur désespoir, les Grecs songent au départ ; ils s'estiment vaincus ; s'acharner plus longtemps serait folie. A ce moment, le vieux Nestor se dresse devant eux et ranime leur courage. Pourquoi fuir lâchement, oublieux des prédictions ? Sur les dix années de guerre annoncées par Calchas, neuf ont passé déjà. Encore une, et Troie va succomber. Si le sang grec a si largement coulé, l'ennemi n'a pas moins souffert, plus encore, leur dit Nestor. Elle est proche, l'heure victorieuse fixée par les destins ; en douter serait les irriter contre nous. Il suffit d'un instant à Dieu pour manifester ses grâces. Persévérons ; au moment où nous y songerons le moins, sa miséricorde descendra sur nous. Au nom de la foi que vous lui devez, restez inébranlables et supportez courageusement ces maux dans l'espérance certaine de la victoire. Et tous, écoutant les paroles du vieillard, sentirent renaître la force en leur poitrine ; chacun attendit le jour marqué par les destinées.

Comme les dix années allaient être accomplies, une ruse vint à l'esprit d'Ulysse. « Il imagina de construire un cheval avec de très forts madriers, qui contiendrait sous lui cinq cents chevaliers ; au sommet, on ferait des châteaux (tours), des chambres au milieu, et dedans on mettrait les meilleurs hommes d'armes. Il imagina

aussi portait-il sept semelles de fer. A Roncevaux, Bernardo del Carpio dut l'étouffer entre ses bras pour en venir à bout. C'est le mythe d'Achille avec celui d'Antée.

de poster en haut des arbalétriers qui combattraient la ville trois jours entiers. Les chevaliers entreraient au centre, par le bas, tandis que les forgerons fermeraient le coffre[1]. » Cependant, les Grecs feindraient d'abandonner le siège et de s'enfuir, vaincus, délaissant les pavillons avec tout leur avoir. Les Troyens alors quitteraient en foule leurs murs, vieux et jeunes, pour « ensanglanter leurs mains », ardents au pillage, acharnés à la poursuite, sans nulle crainte, « croyant que le cheval n'est qu'un château ». Les guerriers en sortiraient tout à coup, envahiraient la cité, vide de défenseurs et les portes ouvertes, pendant que les fuyards s'arrêtant feraient volte-face et reviendraient brusquement à la charge. Chacun approuva le projet d'Ulysse et l'on choisit les meilleurs chevaliers, prêts à s'enfermer dans les flancs du cheval. Au conseil, tous jurèrent à Nestor de garder le secret et de ne rien révéler, sous peine de félonie. On se mit à l'œuvre, et bientôt la lourde machine, traînée péniblement sur des rouleaux de bois, s'avança contre Ilion, menaçant ses murailles.

Il est difficile d'imaginer le cheval de Troie d'après la description confuse donnée par Juan Lorenzo. Cet animal énorme, au ventre plein d'hommes d'armes, le dos couvert de châteaux, avec ses pierriers (str. 702) et ses arbalétriers, à la fois embuscade et machine de guerre, paraît n'être en somme qu'une de ces tours

1. Str. 692 et 693.

roulantes employées dans les sièges du moyen âge, assez semblable à celle que Gaston de Béarn construisit pour les Croisés, sous les murs de Jérusalem. Quant à l'idée d'un cheval servant de base à l'engin, cette invention singulière pourrait bien provenir de quelque texte mal compris. L'utilité en est impossible à saisir; rien n'eût empêché les guerriers de se cacher à l'étage inférieur des tourelles. D'ailleurs, le poète semble avoir sur tout cela les idées les plus incertaines. Il cherche à suivre une tradition dont le sens primitif est perdu, ou du moins fort altéré. Le bizarre amalgame du cheval classique et de la tour gothique n'est-il pas lui-même l'image de l'œuvre entière?

Durant trois jours, l'engin attaque les murs; le quatrième, les Grecs prennent la fuite en grand désordre. Comme le prévoyait Ulysse, l'ennemi s'élance derrière eux. Les cinq cents hommes d'armes sortent alors des profondeurs du cheval et se ruent dans la ville. Pressés de toutes parts, les Troyens reculent et courent vers les portes, mais ils trouvent, en arrivant, « que le poulain avait enfanté des lions ». Des hôtes inattendus commandaient dans leurs demeures. Ilion est conquise. « Tous moururent ensemble, les femmes et les hommes. Les Grecs leur reprochaient maintes trahisons. Enfin, de tous côtés ils mirent des torches; Troie la grande devint cendre et charbons. On rapporte un autre fait, pesant à croire : la ville aurait mis dix années à brûler. Ce qu'il advint d'Hélène, nous ne le pouvons savoir ; Homère en son livre ne l'a point

voulu conter. Quand Troie fut brûlée, avant de s'en aller, ils détruisirent les murs, qui jamais plus n'eurent d'honneur, afin que, tant que dure le monde, quiconque ouît cela, de guerroyer contre les Grecs n'eût jamais nulle envie. Mais, comme ils étaient nombreux, tous ne périrent point. De quelque façon que ce fût, beaucoup s'évadèrent ; au pays où ils s'en furent, ils maintinrent perfidie : ils ont peuplé Rome, ceux qui de là s'échappèrent [1]. »

Avec la destruction de Troie prend fin l'interminable récit mis par Juan Lorenzo dans la bouche d'Alexandre, traversant la Phrygie, devant les ruines d'Ilion et le tombeau d'Achille. Les Macédoniens l'ont écouté, groupés autour de lui. (Ainsi les représente une enluminure du manuscrit, rapporte Tomas Antonio Sanchez.) La narration achevée, tous en furent plus joyeux que d'avoir reçu grands dons.

Pour conclure, tel qu'un prédicateur à la fin d'un sermon, Alexandre résume ainsi son discours. Il commence par admirer la sagesse des maîtres anciens ; par eux nous connaissons les gestes des vaillants mises en écriture ; puis il exalte la persévérance des vieux héros, ceux dont dix ans de guerre n'ont pu lasser le courage ; s'ils n'avaient été si durs à la souffrance,

1. Str. 713, 714, 715, 716. On remarquera que Juan Lorenzo ne fait aucune allusion aux aventures d'Énée, aux voyages d'Ulysse, au meurtre d'Agamemnon, aux lamentables retours des chefs grecs, à toutes les catastrophes qui suivirent la victoire des Grecs.

jamais ils n'auraient acquis tel honneur. Mais c'est aux Macédoniens à surpasser leur gloire; eux seuls délivreront la Grèce et soumettront l'univers. Chacun doit mourir une fois ; des richesses de ce monde, rien ne reste après la mort ; sans les actes héroïques, mieux vaudrait pour l'homme rester encore à naître. « Seigneur, répondirent-ils, tu nous a bien réconfortés. De ce que tu as dit, nous sommes largement payés. Tout ce que tu commanderas, nous sommes prêts à le faire. Seigneur, cette résolution, tu ne nous la verras point changer[1]. » Alexandre fait replier les pavillons, et part chercher Darius, là-bas, vers les terres brûlantes.

Quand, au sortir de Juan Lorenzo et de la chanson de geste, la légende troyenne passe dans le Romancero, la forme s'assouplit, les personnages épiques perdent cet aspect rigide et cuirassé ; moins archaïques, ils prennent un contour plus ondoyant ; de géants, ils deviennent hommes.

Les romances antiques sont nombreux. Les poètes du bas moyen âge et de la Renaissance mirent en prose rimée, non seulement l'histoire d'Israël, de la Grèce et de Rome, mais encore celle des vieux rois persans, Darius, Cyrus, Xerxès. Le romance de Virgile, le plus curieux de tous, représente le poète des *Géorgiques* enfermé durant sept années pour avoir forcé une dame romaine nommée Doña Isabelle[2]. Un

1. Str. 727.

2. Sur Virgile, voir l'archiprêtre de Hita, p. 443. (Sanchez, *Poesias castellanas*, etc., Paris, 1842.)

autre, beaucoup moins primitif, traite du siège de Troie. C'est le seul dont nous nous occuperons ici.

Rien qu'à lire le romance d'Hélène, on sent la Renaissance prochaine attiédir l'air. Le trouvère a souci de l'art, il compose un tableau, il en soigne le détail et ménage la perspective. La mêlée recule vers le fond de la scène ; on la contemple de loin, on n'y est plus. Si de terribles coups retentissent sur les armures, ce fracas du fer n'arrive qu'assourdi par l'éloignement. D'autres figures occupent le premier plan ; habilement groupées autour de l'action, les violences du combat se reflètent en leur âme ; la lutte n'est plus sur le champ de bataille seulement, elle est dans le cœur des assiégés.

A travers le bruissement des armes, au milieu des cris, Hélène passe un instant, dans Juan Lorenzo. On rapporte en sa demeure Pâris vaincu par Ménélas ; elle le raille en femme qui n'apprécie que la vigueur du corps et la lourdeur des poings. « Si tu avais su combien il est bon chevalier, tu aurais redouté grandement d'aller contre lui tout seul [1]. » Certes, l'épouse infidèle méprise le séducteur, mais c'est affaire de muscles. Il est moins fort que l'époux, donc il valait mieux pour elle rester au foyer conjugal. Elle va indifféremment de l'un à l'autre, de Thésée à Ménélas, puis à Pâris,

1. Str. 476. « Je te conseille plutôt de ne plus lutter contre le blond Ménélaos, de peur qu'il ne te dompte aussitôt de sa lance. » (Rhapsodie III.)

elle épouse ensuite Deïphobos et reprend Ménélas. Celle par qui meurent tant d'hommes est passive, presque glacée. Vénus, dit Juan Lorenzo, lui a donné ses *médecines,* ainsi qu'elle fait pour les autres femmes ; il lui faut des aphrodisiaques. Les vieillards d'Argos la proclament, dans l'*Agamemnon* d'Eschyle : « calme comme la mer tranquille, ornement de la richesse, trait charmant des yeux, fleur du désir troublant le cœur. » L'ingénieux Euripide, rompant avec la tradition commune, prétend que Pâris n'a possédé qu'un fantôme, une ombre admirablement belle, animée par les dieux, un rêve plastique, une statue où rien d'humain ne bat.

Ainsi que l'auteur de l'*Alexandre*, le Romancero s'inspire d'Homère lorsqu'il représente Hélène, montée sur les remparts, insensible aux maux innombrables causés par sa beauté. Là-bas, les guerriers meurent et tuent, les lances volent en éclats dans le mortel tournoi, les chevaliers, fermes sur l'arçon, frappent avec l'épée jusqu'à ce qu'ils aient rendu leur âme ; les chevaux, la selle vide, emportés à travers les rangs, foulent et broient les hommes sous leurs sabots ; les cris montent avec la poussière au-dessus du carnage, vers le ciel et les dieux implacables. Du haut de « l'alcazar », les vieillards contemplent la bataille ; penchées sur les créneaux, les veuves troyennes arrachent leurs cheveux et maltraitent leur visage, et tous ces bras tordus, ces bouches entr'ouvertes maudissent Hélène, implorant de Jupiter un éclair qui la réduise

en poudre. Elle s'avance alors, tranquille, étincelante, au sommet de la tour, avec sa beauté « qui soumet les âmes libres », égoïste et superbe. On l'exécrait tout à l'heure, on l'adore maintenant. Chacun s'écrie : Bienheureux ceux qui meurent en la défendant, leur renommée ne saurait plus périr. Comment blâmer Pâris et la Grèce entière armée pour une femme ? La réclamer est juste, la refuser aussi. Son regard suffit à consoler des calamités qu'elle cause. « Nous qui, loin de toi, avec d'injurieuses paroles, nous sommes plaints au ciel, toi présente, lui rendons grâce. De la tienne (de ta grâce), puissions-nous n'en tomber jamais, car si tu nous élèves si haut, Mars ne pourra nous offenser, ni la fortune être contraire. Vis, déesse de beauté, et charme par ta vue ce peuple troyen qui te protège et te défend [1]. » A ce moment, un message de Priam appelle les vieillards au conseil où Cassandre vaticine en vain, les yeux ouverts sur le sombre avenir.

On est plus près d'Homère, avec le romance d'Hélène, que ne l'était tout à l'heure l'âpre Juan Lorenzo ; il est même vraisemblable que son auteur a lu le poète grec. En tous cas, ses idées sur l'Antiquité sont justes, en dépit d'une certaine galanterie et des recherches de mots, prélude aux extravagances amoureuses du XVI^e^ siècle. La femme idole n'est pas loin.

1. « Certes, il est juste que les Troiens et les Akhaiens aux belles knèmides subissent tant de maux, et depuis si longtemps, pour une telle femme, car elle ressemble aux Déesses immortelles par sa beauté. » (Rhapsôdie III.)

Avec le temps, la lumière grandit sur Homère, singulièrement obscure encore. Pour le connaître, on s'adresse aux rhéteurs de la basse latinité, on paraphrase leurs œuvres : le reflet d'un reflet. Le texte original reste toujours inconnu. C'est ainsi que, voulant donner une idée de l'*Iliade*, poème saint et *séraphique*, dit-il, Juan de Mena translate l'abrégé latin d'Ausone, *Periochæ in Homeri Iliadem et Odysseam*, et le dédie, en un emphatique prologue, « au très haut et puissant prince et très humain seigneur, Don Juan deuxième, par inspiration de la divine grâce très digne roi des royaumes de Castille et Léon ». Après avoir montré la terre entière rendant hommage à Juan II, il continue et développe le dessein qu'il a conçu. « Comme les abeilles pillent la substance des mellifiques fleurs des jardins, l'emportent et la déposent devant leur reine, ainsi, très-puissant roi, j'en use pour ce don et présent destiné à être offert à votre seigneurie ; ce sont fleurs cueillies au jardin du grand Homère, monarque de l'universelle poésie. » *Altissimo poeta*, avait dit Dante. Juan de Mena explique ensuite tout ce que l'*Iliade* a perdu, passant d'abord du grec au latin, puis *romancée* par lui, c'est-à-dire traduite en castillan, langue vulgaire et rude, inapte à la haute rhétorique. Puis il rappelle ce que les auteurs anciens ont rapporté d'Homère, le plus excellent poète qui fut jamais[1].

1. Ce livre, imprimé en 1519, à Valladolid, est introuvable aujourd'hui. Nous en parlons d'après une notice de Ticknor.

Au déclin du moyen âge, les allusions au siège de Troie deviennent plus fréquentes, mais elles perdent en partie ce caractère bizarre, anti-grec, qui en faisait, durant les époques précédentes, l'intérêt et l'originalité. Un poète du XV^e^ siècle, le docte marquis de Santillana, Don Iñigo Lopez de Mendoza, n'a plus un détail apocryphe en résumant l'histoire de Troie[1]. Il n'ajoute au fonds commun que deux personnages nouveaux, le roi Laomédon et l'Amazone Penthésilée, fort négligés jusqu'ici.

En l'*Enfer des Énamourés*[2], une âpre vision renouvelée de Dante, le même Santillana « entrevoit dans l'obscurité du lieu triste, éternel », où le guide Hippolyte, parmi ceux qu'Amour égara, Pâris avec Hélène et son second mari, Didon auprès d'Énée, Ulysse et Circé, Achille et Polyxène, et « la dame de Ravenne de qui parle le Florentin ». Chacun a le flanc gauche entr'ouvert, « d'un grand coup douloureux », et par la plaie jaillit l'inextinguible feu qui les brûle au dedans.

De plus en plus, les malheurs de Troie deviennent un thème à réflexions morales, un mémorable exemple des caprices de Fortune ; ils servent à humilier l'orgueil humain ; on les cite sans cesse avec la tragédie

Histoire de la littérature espagnole (t. I^er^, p. 610 et suivantes.) Juan de Mena mourut en 1446.

1. *Las Edades del Mundo*, p. 150 et 151, dans *Rimas inéditas de Don Iñigo Lopez de Mendoza*, etc., (Paris, 1844.)

2. *Rimas inéditas, etc.*, p. 256.

d'Alvaro de Luna, le connétable décapité. Le lyrisme chrétien remplace l'épopée féodale. Rien n'a tourmenté l'âme gothique comme les sables mouvants de l'histoire. Elle cherche Alexandre et César, trouve leur poussière, et s'assied au cimetière d'Elseneur. Elle nomme tous les morts et les regarde défiler. « Je demande, dit Santillana, qu'est devenu le fils de l'Aurore, Achille, Ulysse, Ajax, Télamon (peut-être Ajax Télamonien), Pyrrhus, Diomède et Agamemnon? De ceux-ci qu'est-il advenu ? Où sont-ils maintenant?... Où sont Priam et le grand Laomédon, Hector, Énée, Troylus, Deïphobos? Où sont-ils, les murs que bâtit le dieu Phébus et les riches temples du Palladium ? » Il continue d'énumérer ; il appelle Penthésilée, Elenus, Dolon, Protésilas. Où sont-ils aussi, les batailleurs de Carthage et de Rome ? Néant. « Dites, qui les ravit, Fortune ou destinées ? De tous ceux-ci, je n'en vois pas un seul[1]. »

Villon aussi songe aux Troyens, récapitulant les crimes de Fortune. L'aveugle divinité n'a rien laissé debout.

> Priame (*sic*) occis et toute son armée ;
> Ne lui valut tour, donjon, ne barrière.

Le lieu commun semble inusable ; chaque poète le développe à son tour. Un contemporain de Santillana,

1. *Pregunta de nobles*, p. 242 et suivantes, dans *Rimas inéditas*, etc. Ce poème est dédié à Don Enrique, seigneur de Villena, mort en 1434.

Ferrand Perez de Guzman, sire de Batres, redemande, lui aussi, où sont les nobles hommes d'autrefois, en un dit mélancolique, « contemplant les empereurs, rois, princes et grands seigneurs que tua la cruelle mort et qu'elle enleva de ce monde ». C'est une variante de la danse macabre, un cortège dans lequel figurent l'Antiquité, le moyen âge et la mythologie, Hélène, Cassandre, Polyxène, Genièvre, Yseult et Minerve, Oriana, Médée, la Vierge elle-même.

Hector, le noble Troyen,
qui fut si ferme guerrier,
avec Achille de Grèce,
l'aventuré chevalier,
Ulysse, homme tortueux,
qui fit si cruelle guerre,
ils sont déjà poudre et terre,
d'après texte véritable[1].

Diego Martinez de Medina parle de la « très noble Troie, la cité bien construite, de très fortes murailles bien garnie », en son dit contre le monde et ses vanités. Elle fut assiégée deux fois par les Grecs et là périt la meilleure chevalerie qui fût en ce temps[2].

Un autre Medina, Gonzalo Martinez, se souvient d'Hécube, alors qu'elle vit Polyxène « dépecée par le grand Pyrrhus », et que, devenue folle, elle fut lapidée sur les rivages de Thrace[3].

1. *Cancionero de Baena* (Leipzig, 1860), t. II, p. 269.
2. *Ibid.*, p. 29.
3. *Ibid.*, p. 46.

Villasandino malade écrit en vers au connétable Dávalos. Dans son abandon, il médite sur la destruction de Troie ; il récapitule les guerriers anciens ; il se rappelle Énée « qui peupla Carthage et Carthagène », Troylus, Calchas, Polydamas, Hector. « Je me souviens des mille damoiselles gardant une dame que l'on nommait Pantasilona (Penthésilée), reine des Amazones ; toutes méritaient couronnes pour leur magnifique apparence ; semblable don jamais n'obtint aucune portant la robe[1]. »

Penthésilée, la femme guerrière, occupe de plus en plus le premier rang, son renom monte avec l'outrance chevaleresque du XV^e^ siècle, tout en emprises et en tournois. Juan Lorenzo n'en a point parlé ; sans doute il l'ignorait. Elle est tard venue d'ailleurs, des dernières dans les traditions post-homériques. On connaît son histoire. Fille de Mars et d'Otréra, elle vint défendre Ilion, lorsque Hector fut tombé, mais périt elle-même de la main d'Achille. Comme le vainqueur, la voyant si belle, pleurait devant son cadavre, Thersite le bossu railla sa douleur, Achille le tua et enterra l'Amazone sur les rives du Xanthe. Suivant d'autres, Diomède, parent de Thersite, l'aurait jetée dans le Scamandre.

Penthésilée annonce de loin les blondes héroïnes si chères à la Renaissance, les vierges porte-heaume, le sein enfermé sous un corselet d'acier aux fines damas-

1. *Cancionero de Baena*, t. I, p. 72.

quinures, avec une cascade de cheveux dorés ruisselant sur le dos ; ainsi, Bradamante et Marfise, Clorinde la Sarrazine, Britomart, la dame de Chasteté, dans les paysages d'Arioste ou l'allégorique forêt d'Edmund Spenser, peuplée de satyres et de nymphes, dansant devant les bergers et les chevaliers elfs.

L'Amazone grandit sans cesse dans les imaginations. Santillana la nomme avec amour. « Elle vint, dit-il, aider le noble Don Hector au dernier combat, » sous Ilion en détresse, et mourut, domptée par la lance brutale d'Achille. Non contente d'innombrables allusions à ses hauts faits, l'Espagne lui consacre un poème particulier, insigne honneur que n'eut aucun des héros troyens ou grecs.

La *Lamentation de Penthésilée* [1], la représente amoureuse d'Hector sans l'avoir jamais vu, partant le secourir et n'arrivant que le jour où le fils de Priam a cessé de vivre. Ses plaintes et l'annonce de sa mort

1. *El planto de Pantasilea*, composé de quarante-deux quatrains, est encore inédit. La Bibliothèque Nationale en possède deux copies (manuscrits 226 et 230, esp.). Ce poème ne porte aucune désignation d'auteur. Eugenio de Ochoa suppose, mais sans preuves d'ailleurs, qu'il est du marquis de Santillana, dont il rappelle le style. Il se trouve en effet accompagné de poésies portant son nom. En voici le commencement, sans ponctuation, suivant la mode du temps.

Yo sola membrança sea
Exemplo a todas personas
La triste Pantasilea
Reyna de las Amazonas.

prochaine remplissent la moitié de l'œuvre, élégiaque bien plus qu'épique. Ce tragique et douloureux amour, de pure fantaisie d'ailleurs, est une heureuse inspiration du poète.

Employant une fiction littéraire fréquente au moyen âge, l'Amazone est censée parler et raconter elle-même sa lamentable histoire :

Que seule je sois un souvenir,
un exemple à toutes personnes,
moi, la triste Penthésilée,
reine des Amazones.

Hector qui possède la gloire,
Amour par qui je meurs,
dolent désireux d'aimer,
écoutez ma plainte et ma fin.

Moi seule, reine des Amazones,
je naquis devant aimer
Hector plus que tout autre homme,
malheureuse qui jamais ne le vis.

Moi seule, infortunée,
Amour veut que je périsse,
aimant sans être aimée,
ni sans être connue de lui.

Elle rappelle ses exploits ; la vengeance qu'elle a tirée de Thésée pour Hippolyte offensée [1] ; Hercule vaincu,

1. Hippolyte, reine des Amazones, enlevée par Thésée. Elle était fille de Mars et d'Otréra, par conséquent sœur de Penthésilée.

la Syrie perdue reconquise par elle. Elle part secourir Ilion, guerroyant les peuples sur la route, victorieuse partout:

Faisant mon long chemin
vers les régions de Phrygie,
je blessais à mort les bêtes sauvages
dans le désert lydien.

Je combattais les Arabes,
je vainquis les forts Serenios (Sères ?)
J'ai triomphé partout où je passais,
jusqu'aux monts arméniens.

Cheminant par un jour clair,
le désir me guidait,
je vis apparaître Troie
et je distinguais ses tours[1].

Quelle fut mon allégresse ?
Celle de qui bien aimait.
Chaque pas que je faisais
en moi augmentait la joie.

Je vis la grande chevalerie
et la gent bien ordonnée,
et les Grecs en marche
pour me barrer l'entrée.

1. Pétrarque dit de Penthésilée, dans le *Triomphe de la Renommée* (chap. II) :

Poi vidi quella che mal vide Troia.

A l'instant je descendis
pour voir celui que je désirais,
quels faits d'armes il accomplissait
et de quelle sorte il combattait.
. . . . . .

Avec quel honneur me reçut
Priam, le roi souverain,
les ducs que point ne connaissais,
les rois et le peuple troyen !

Hector seul manquait.
(Sans peine nulle gloire.)
Quand j'entendais régner,
Fortune tourna sa roue.

Il sortit pour me recevoir,
le bon roi et sa compagnie ;
il ne put me cacher
sa douleur, énorme lamentation.

En soupirant je demandais
à voir celui que bien j'aimais.
Il me répondit : « Ton bonheur
en ce jour-ci s'est terminé. »

Penthésilée pleure sur elle-même ; elle maudit la cruauté des destinées, elle accuse Vénus, elle proclame son dessein de ne pas survivre à celui qu'elle aimait et d'aller bientôt le rejoindre dans la mort :

Triste reine des Amazones,
du dieu d'Amour tant maltraitée,
tu naquis en un jour fatal
ou dans quelque heure infortunée.

Malheureuse, mieux eût valu
pour toi ne jamais être née,
au moins tu n'eusses pas
si bien connu la mort.
. . . . . .

Maudit soit le jour,
Achille, où tu naquis.
Le bon Hector que t'avait-il fait
pour lui faire semblable mal ?
. . . . . .

Seigneur, durant ta vie,
de moi tu fus bien aimé ;
maintenant que tu n'es plus,
jamais tu ne seras oublié.

Le bon Hector enterré,
en quelque lieu qu'il repose,
par moi sera accompagné,
infortunée tant que je vivrai.

O reine inconsolable,
je sais que l'on peut m'appeler
la plus triste passionnée
d'entre celles sachant aimer.

D'autres, elles ne t'aimèrent,
seigneur, comme je t'ai aimé,
ont pu jouir de ta vue ;
chétive, je n'eus ce bonheur.

Combien ténébreux fut mon sort,
mon déchirement, ma douleur ;
ne doit pas refuser la mort
celle qui perd un tel seigneur.

Je remédiais à mes souffrances
croyant qu'il ressusciterait,
mais plus je le contemplais,
plus augmentaient ma lamentation, mon angoisse.
. . . . . .

Parce qu'ils m'ont fait partir
d'où gisait le bon Hector,
mes douleurs grandissaient encore
et ma tristesse s'accroissait.

De la grand'peine que j'avais
ce qui plus me consolait,
était que je mourrais bientôt
du mal dont je souffrais.

Les souvenirs troyens servent également d'hyperboles galantes à l'amour chevaleresque. Un contemporain de Pedro le Justicier et d'Enrique le Vieux, Pero Ferrus, déclare son amie supérieure en beauté à toutes les dames de jadis : Vénus, Pallas, Hélène, Briséyda, Didon et « l'infante » Polyxène, sans oublier Genièvre et Yseult. Il est prêt, dit-il, à le soutenir en champ clos[1].

La flatterie, elle aussi, s'empare de ces nobles personnages de qui l'infortune illustre ravalait les gran-

1. *Cancionero de Baena*, t. I, p. 318. On peut consulter aussi sur les femmes de l'Antiquité un poème catalan d'Anthoni Vallmanya, avec des notes curieuses, dans Ochoa, *Catálogo razonado de los manuscritos españoles*, etc. (Paris, 1844, p. 330 et suiv.)

deurs du siècle ; employés à louer les rois, ils figurent au cortège des vanités mondaines.

Sous Enrique III le Maladif, le vendredi 6 mars de l'an 1405, un infant naquit en la ville de Toro, on l'appela Don Juan, et les poètes célébrèrent l'heureux événement. L'un d'entre eux, Francisco Imperial, convoque l'histoire universelle auprès du berceau. Jamais terrestre roi n'eut semblables patrons : Josué, Hercule, Judas Macchabée, Scipion, Alexandre, César et Métellus. Imperial souhaite à l'enfant la hardiesse d'Hector, et deux dons précieux entre tous, l'épée de Godefroy de Bouillon, libérateur du Saint-Sépulcre, et la lance d'Achille, l'arme meurtrière et secourable à la fois, celle qui blessait et guérissait elle-même la plaie qu'elle avait faite. Le chanteur lui prédit les amours d'Amadis et de Tristan, ceux de Pâris et de Troylus, la grâce de Narcisse, et la force avec la beauté, le savoir dans la guerre, le luxe et le maintien superbe d'un Charlemagne [1]. Quand Juan II régna, ce fut Karl le Simple.

Avec la fin du XV^e^ siècle, la légende troyenne est arrivée à sa dernière transformation. La chronique et la chanson de geste l'avaient reçue de la basse latinité, obscurcie, défigurée, mais forte encore, âpre ainsi qu'il convient. Sous le haubert, Homère eût reconnu ses héros aux grands coups que frappent ces chevaliers grecs et troyens avec Achille le « fidalgo ». La rudesse

1. *Cancionero de Baena*, t. I, p. 202 et suiv.

et la primitivité des mœurs rapprochent, à travers les siècles, le trouvère et l'aède errant, ces deux chanteurs. L'âme n'a pas faibli, bien plus, elle a grandi. Mais déjà, dans les romances, l'héroïsme diminue, la rigidité s'en va. Plus tard, la poésie savante, celle des *Cancioneros*, a vu des symboles dans ces personnages brutaux et féroces. Priam signifiait alors néant des grandeurs, Hécube désolation, Penthésilée désespérance d'amour. Ce n'étaient plus des êtres vivants, mais des figures tombales d'un travail achevé, mélancoliques et graves. Elles sont bien mortes dans leur sépulcrale majesté : la Renaissance ne les éveillera plus. L'Antiquité retrouvée n'inspire aucun nouveau chef-d'œuvre à l'Espagne. La *Circé* de Lope de Vega est à l'opposé du génie grec comme du génie gothique, avec ses réminiscences italiennes, son grand style pompeux, brodé de métaphores ; l'étoffe disparaît sous les ornements. Tout l'or des Amériques a coulé dans ses vers. Trop de luxe. Circé trône en un palais magique, chatoyant de gemmes irisées, aveuglante idole à qui manque le cœur. Son regard a l'éclat dur des pierres précieuses :

> Ses yeux verts paraissaient vivantes émeraudes,
> jamais Gange indien n'en a vu de pareilles ;
> là deux âmes de feu si lascives brillaient
> que de l'humain plaisir elles étaient la sphère [1]

1. Chant I.

Qu'a-t-il servi de connaître enfin l'*Iliade* et l'*Odyssée*? Si le savoir augmente, l'inspiration se perd dans les subtilités. Entre tant de poètes, le plus homérique encore est le premier en date, le plus ignorant: c'est Juan Lorenzo, le prêtre d'Astorga, dont nous ne savons rien.

LA CHEVAUCHÉE

DU MAITRE D'ALCANTARA

LA CHEVAUCHÉE DU MAITRE D'ALCANTARA

Mas hablas como esforzado,
E no como entendido...
(*Romancero.*)

Comme Juan Ier, roi de Castille et Léon, guerroyait en Portugal, l'an 1384, nombre de seigneurs portugais firent leur soumission à l'envahisseur. Parmi eux figurait Dom Martin Yañez de Barbudo, un des grands chevaliers du pays, frère et *clavero* d'Aviz, c'est-à-dire gardien d'un château pour son ordre.

Le Castillan invoquait les droits de sa femme, Doña Beatriz, fille de Ferdinand, roi de Portugal, qui venait de mourir sans héritiers, contre un bâtard de Pedro Ier[1], Jean ou João, maître d'Aviz, proclamé aux Cortès de Coïmbre par les trois *bras* (ordres) du royaume (1385).

Une victoire inespérée sauva la couronne de João Ier. Le 14 août 1385, les Portugais culbutèrent la chevalerie de Castille dans le fossé d'Aljubarrota. Ce fut comme un autre Courtray. Moins d'une demi-heure

1. Roi de Portugal, fils d'Alphonse IV; il fut surnommé le Cruel ou le Justicier, comme son homonyme et son contemporain, Pedro Ier de Castille.

suffit à la sanglante besogne [1]. Les vainqueurs massacrèrent tous leurs prisonniers. Voyant Juan Ier s'enfuir à pied, tremblant de fièvre, son *mayordomo-mayor*, Pedro Gonzalez de Mendoza, sire de Hita et de Buitrago, lui céda son cheval et mourut dans la déroute, en protégeant la retraite du roi.

S'ils ont tué votre cheval,
ô roi, montez donc sur le mien ;
si sur pied ne pouvez tenir,
venez, mes bras vous porteront.

Mettez un pied dans l'étrier
et posez l'autre sur mes mains ;
voyez la foule qui grandit ;
dussé-je mourir, sauvez-vous.
. . . . . .

Mon petit Diego vous confie ;
sur cet enfant veillez toujours ;
soyez son père et son appui,
et que Dieu soit votre défense.

Ainsi parle le Romancero.

Depuis Ourique, le Portugal n'avait vu si glorieuse journée.

A la suite de ce triomphe, le roi Joâo Ier reprit les villes conquises par l'ennemi : Santarem, Torres Ve-

1. Ayala, *Crónica del Rey Don Juan I* (éd. Sancha, p. 234). Froissart, *Chroniques*, liv. III, chap. XXXI. — Voir également un autre récit de la bataille d'Aljubarrota chez le même chroniqueur. Liv. III, chap. XIX, XX, XXI.

dras, Cintra, Ovidos, Alenquer, bien d'autres encore. Leurs *alcaydes* étaient tombés dans la bataille ou les avaient abandonnées.

Après le désastre d'Aljubarrota, les barons portugais qui soutenaient les prétentions de Juan Ier et de Doña Beatriz suivirent la retraite des Castillans. Toute espérance était morte pour eux. Ils se *dénaturalisèrent*, ainsi disait-on à cette époque, ce qui signifie qu'ils changèrent de suzerain et de patrie. Pour les indemniser de leurs fiefs confisqués par le roi national, Juan Ier leur donna des terres et des charges en Castille. C'est ainsi que le Portugais Martin Yañez de Barbudo reçut la maîtrise d'Alcántara. Celui qui l'exerçait précédemment, Gonzalo Nuñez de Guzman, devint maître de Calatrava, de par la volonté royale. Il est douteux qu'on ait consulté les chevaliers sur ces mutations. Depuis Pedro le Justicier, le roi nommait à son gré les dignitaires des ordres et se souciait assez peu du désir énoncé par les frères. D'ailleurs, la décadence de Calatrava, de Santiago et d'Alcántara précipitait le jour où Ferdinand le Catholique, soutenu par le pape, allait se proclamer lui-même grand maître des trois ordres.

Cependant, les Portugais, non contents d'avoir repoussé l'invasion, pénétrèrent sur le territoire castillan. Le connétable Nuno Alvarez Pereyra vint jusqu'à Valverde, que domine au Sud la Sierra de Grados. Là se trouvaient le comte de Niebla, le maître de Santiago, celui de Calatrava et Yañez de Barbudo, renforcés par

la chevalerie de Cordoue. Les Portugais, inférieurs en nombre, mirent pied à terre, et se serrèrent, les lances basses. Un ruisseau protégeait leur front de bataille. Couverts par les écus et les pavois, ils reçurent sans faiblir dards, flèches et coups de fronde. Quand les projectiles de l'ennemi s'épuisèrent, le connétable et ses hommes d'armes derrière lui, franchirent le ruisseau, leur bannière à l'avant-garde. « Et puis au poussis des lances ils se boutèrent entre ces Castelloings (Castillans), lesquels ils ouvrirent tantôt, car ils étoient lassés, travaillés et échauffés en leurs armures ; si ne se purent au besoin aider. Là furent-ils déconfits et tous rués jus[1]. » Le maître de Santiago, Pero Moñiz, périt, renversé dans la mêlée, son cheval abattu sous lui. Une soixantaine d'hommes restèrent sur la place. Le reste s'enfuit avec Yañez de Barbudo. Le chroniqueur Lopez de Ayala se console en songeant qu'Alvarez Pereyra ne put ramener en Portugal ni butin ni troupeaux pris en pays castillan. Maigre compensation pour semblable défaite (1385) !

A la mort de Juan Ier (1390), les convoitises féodales se réveillèrent. Son successeur, un enfant de onze ans, le triste et maladif Enrique III, vit le royaume mis à sac, les rentes de la Couronne saisies par les seigneurs, les Juifs massacrés par le peuple, son héritage dévoré sous ses yeux. La reine de Navarre, le duc de Bena-

1. Froissart, *Chroniques*, liv. III, chap. XXXI. — Ayala, *Crónica del Rey Don Juan I* (p. 239 et 240).

vente, le comte de Niebla, le marquis de Villena, l'archevêque de Tolède, les maîtres de Santiago et de Calatrava se disputaient la tutelle du prince et le droit de rançonner le pays, tandis que les Mores grenadins ravageaient les terres de Murcie.

Durant cette effroyable époque, Yañez de Barbudo, tout gentilhomme et tout moine qu'il était, ne se fit point faute de piller comme un autre. Son nom se trouve mêlé à toutes les ligues.

Au commencement d'août 1393, avant d'avoir accompli les quatorze ans fixés par la loi, Enrique III se déclarait lui-même majeur, dans une assemblée tenue au monastère de Las Huelgas, en présence du légat pontifical, évêque d'Albi.

La Castille était tranquille enfin. Paix avec Aragon et Navarre ; trêves sur les frontières portugaises ; au Sud, vers Grenade, la grande lutte semblait un instant suspendue.

Comme les temps devenaient durs pour les batailleurs sans ouvrage, Yañez de Barbudo se souvint que les infidèles adoraient l'idole de Mahom, que tout bon chrétien les devait combattre sans merci, mourir dans l'entreprise ou les exterminer.

Et, vers le 26 mars 1394, le maître d'Alcántara faisait défier l'émyr de Grenade, Abdallah Youzef II, au mépris des trêves existantes.

Fier cartel ! Jamais, depuis les jours légendaires où, devant Zamora, Diego Ordoñez provoquait « les vivants et les morts, ceux qui sont nés et ceux qui sont à naître,

la chair et le poisson, l'herbe des champs, l'eau des fleuves, les feuilles de la forêt, les cailloux de la rivière », nul Castillan, même le Campeador, n'avait lancé dans l'air si hautaines paroles.

Or, voici ce que le maître d'Alcántara faisait savoir au Grenadin. Il commençait par déclarer la foi de Jésus-Christ sainte et bonne, celle de Mohammed abominable et menteuse. Au cas où l'émyr oserait contredire tels propos, le chevalier-moine était prêt à soutenir ses paroles en bataille, avec cent chrétiens contre deux cents Musulmans ou cinq cents contre mille, à cheval comme à pied, au choix de l'infidèle. Fort du secours divin, il laissait aux Mores l'avantage du nombre[1].

C'est l'étrange époque où le moyen âge, saisi d'une chevaleresque folie, s'offre, pour ainsi dire, en spectacle à lui-même. On imite Jaufre, Arthur, Lancelot, Gauvain, la Table-Ronde, un idéal de romans et « d'emprises ». Tous ces preux ont une fêlure au crâne, une exagération des sentiments, sincère et théâtrale à la fois. Cette outrance doit augmenter encore au siècle suivant, avec Suero de Quiñones, Diego de Guzman, Juan de Merlo[2]. Poussez un peu plus loin, vous trouverez Don Quichotte arrêtant sur la route les marchands de Tolède pour les forcer à confesser la non pareille beauté de Dulcinée.

1. Ayala, *Crónica del Rey Don Enrique III* (p. 513).

2. De même à la cour de Bourgogne. Lire le Vœu du Faisan, dans Olivier de la Marche (liv. I[er], chap. xxx), et Chastelain, *Chronique de Jacques de Lalain*.

Quand Abdallah Youzef s'entendit défier de la sorte par le maître d'Alcántara, il ordonna de saisir les deux écuyers chargés de l'insolent message et leur fit « grand déshonneur », rapporte Ayala.

A la nouvelle de l'outrage souffert par ses envoyés, Yañez de Barbudo perdit ce qui lui restait encore de raison. Ce n'est plus un combat qu'il propose au Musulman pour lui prouver la vérité de l'Évangile, lui-même va partir pour Grenade ; il ira chasser la Morerie d'Espagne. Un ermite, un ascète, un prêcheur de croisades, Juan del Sayo, d'aucuns le nomment Juan Sago, répond du succès. Il le pousse à la sainte entreprise, il prédit la victoire à qui marche au nom du Christ. Cinquante mille ou deux cents, qu'importe le nombre : la main de Dieu dirigera l'épée des fidèles. Gédéon n'a-t-il pas dispersé ces multitudes, Amalec et Madian, avec trois cents hommes d'Israël ?

Aux vaticinations mystiques s'ajoutaient encore d'autres motifs, non moins sérieux. Comme tant d'Espagnols du moyen âge, le maître d'Alcántara croyait à l'astrologie et aux augures, une survivance païenne contre laquelle l'Église luttait en vain. Il est vrai qu'il pouvait invoquer pour cela des exemples illustres : ceux du Cid et des sept infants de Lara. Avant une expédition en pays infidèle, tout capitaine consultait les augures. Or, les augures étaient favorables à la chevauchée du maître [1].

1. « En ce pays, les gens de guerre se guident fort par

Dès que Yañez le Barbudo eut résolu d'attaquer [illegible], il en fit informer le roi de Castille, [illegible].

[illegible] se trouvait aux environs de Madrid, [illegible] le messager du maître. Grand émoi ! [illegible] rompre les trêves ; guerre [illegible] entreprise aurait lamentable fin. [illegible] êtres royales, de galoper après [illegible].

[illegible] la ville d'Alcantara, ils apprirent que [illegible] se dirigeait sur Cordoue, [illegible] Nouveau [illegible]. Le rejoindre à tout [illegible].

[illegible] sur la route de Cordoue. En [illegible] guidait les com[illegible] dans le ciel [illegible] séculiers et religieux. [illegible] le maître, tout [illegible] sur la selle, conduisait [illegible] un millier [illegible] cuirasses et che[illegible] Sans-Avoir [illegible].

[illegible] royal, le [illegible] reconnaissait En[illegible] l'entreprise.

[illegible] mais ou[illegible] Rey [illegible]

il n'y fallait songer, la chose étant affaire de foi. Si la Croix reculait, honte et déshonneur en adviendraient à lui. Sur ce, il continua sa route.

Comme il approchait de Cordoue, les chevaliers qui gardaient la ville au nom du roi voulurent lui barrer l'entrée du pont sur le Guadalquivir. Alors, le peuple entier s'émut, s'arma, prêt à le soutenir. Il criait : « C'est au service de Dieu et pour la foi de Jésus-Christ qu'il marche ! » Faiblesse ou peur, on le laissa passer tranquillement le fleuve. Bien plus, nombre d'hommes, habitant Cordoue et les environs, le suivirent, saisis d'un subit enthousiasme.

Au moment où Yañez de Barbudo entrait dans Alcalá la Real, il vit arriver à sa rencontre le sire d'Aguilar, Alfonso Ferrandez de Córdoba, gardien du château, qu'accompagnait un sien frère, Diego Ferrandez, maréchal de Castille, celui dont Perez de Guzman loue la courtoisie dans *Generaciones y Semblanzas*. Tous deux cherchèrent à le dissuader de pousser plus loin.

« Seigneur, commencèrent-ils, bien savons-nous que vous avez ce fait entrepris à bonne et droite intention et grand zèle pour la foi de Jésus-Christ. » Le roi venait de jurer les trêves avec l'émyr grenadin. Pareille aventure amènerait la guerre entre les deux peuples ; les Mores se jetteraient sur l'Andalousie où rien n'était préparé pour les repousser ; nulle garnison dans les forteresses, aucune galère dans les ports. Comment d'ailleurs une si faible troupe pouvait-elle

espérer vaincre deux cent mille gens de pied et cinq mille cavaliers infidèles ? « Seigneur, ajoutèrent-ils, vous trouverez en les chroniques, que, quand le roi Don Alfonso [1], fils du roi Don Ferrando, celui qui conquit la Frontera, entra en la Vega de Grenade, il conduisit avec lui tout le pouvoir de Castille et Léon ; nonobstant, les Mores faillirent lui tuer son fils, l'infant Don Sancho [2], lequel par la suite fut roi, tant ils le serrèrent de près. De plus, les infants Don Juan et Don Pedro, tuteurs du roi Don Alfonso, entrèrent en la Vega, et là moururent, et grande gent chrétienne fut perdue [3]. De plus, quand le Roi Rouge se révolta dans Grenade, au temps du roi Don Pedro, le roi Mahomad (Mohammed V) et partie de chevaliers mores étaient avec le roi Don Pedro. Et le roi Don Pedro envoya tout son pouvoir avec Don Ferrando de Castro, et les maîtres de Santiago et de Calatrava, et le prieur de Saint-Jean, nombreuses troupes, chevaliers de Castille et de Léon, tous les conseils (milices communales) de la Frontera (la plaine qui s'étend de Cordoue à Jaen), et avec eux le roi Mahomad et ses Mores. Ils arrivèrent au pont de Vallillos, en deçà de celui de Pinos, mais plus avant ne passèrent-ils, et ils estimèrent

1. Alphonse X le Savant, successeur de Ferdinand III le Saint.

2. Sancho IV le Brave. (*Crónica del Rey Don Alfonso X*, cap. LXXIV.)

3. En 1319, pendant la minorité d'Alphonse XI. Pour les détails, *Crónica del Rey Don Alfonso XI* (cap. XIV).

avoir beaucoup fait, si grande division étant parmi les Mores [1]. Pour lors, seigneur, nous sommes fortement émerveillés que vous veuillez entrer au royaume de Grenade avec si petite compagnie, car il n'est homme au monde, ayant vu batailles comme vous, qui n'estime que c'est contre raison, fait de guerre et de bonne ordonnance... Puisqu'ici vous êtes arrivé, allez jusqu'au Rio de Azores (rivière des autours), frontière entre la terre des chrétiens et celle des Mores. Ne passez plus avant ni n'entrez au royaume de Grenade. Demeurez là un jour ou deux, attendant le roi de Grenade, au cas où il aurait volonté de venir vous combattre deux contre un, suivant ce que vous lui avez signifié. Et si le roi de Grenade point ne se présente, vous vous êtes acquitté, et pouvez vous en retourner avec très grand honneur, car la bataille aura failli par la faute des Mores, non par la vôtre [2]. »

Ainsi parlèrent le sire d'Aguilar et le maréchal de Castille.

A ce discours, le maître d'Alcántara répondit en remerciant les deux chevaliers de leurs conseils. Reculer était impossible, disait-il. Jusqu'à ce qu'il ait livré bataille ou vu l'enceinte de Grenade et sa fameuse porte d'Elvira, il ne reviendrait en arrière, ce qui serait honte sans pareille. Il irait, plein de confiance en

1. Durant la guerre de Pedro le Justicier contre Abou-Saïd, surnommé le Roi Rouge. Abou-Saïd avait détrôné Mohammed V (1361-1362). Voy. la *Crónica del Rey Don Pedro*.

2. Ayala, *Crónica del Rey Don Enrique III* (p. 515 et 516).

Dieu dont il soutenait la querelle, et Dieu lui donnerait miraculeuse victoire sur les infidèles, pour l'amour de la sainte Passion endurée par le Crucifié. Les gentilshommes qui accompagnaient Yañez de Barbudo eussent souhaité le voir abandonner l'entreprise, mais la foule, les paysans, les simples voulaient tous courir à l'ennemi. « Ils n'avaient cure de rien, dit Ayala, sinon de répéter : Nous allons avec la foi de Jésus-Christ. »

Le 25 avril, le maître partit d'Alcalá la Real, et parvint le soir même au Rio de Azores, un affluent du Genil. Il était à la frontière. L'armée passa la nuit sur la rive espagnole.

Le lendemain, les chrétiens franchirent la rivière sans rencontrer d'ennemis et attaquèrent la tour d'Egea. Les Musulmans tinrent bon. Trois hommes d'armes périrent et Yañez de Barbudo reçut une blessure à la main. Surpris par ce premier échec, il interrogea Juan del Sayo : « Ami, vous m'avez dit que nul ne mourrait de ceux qui viennent avec moi en cette compagnie. » Le prophète de victoire répliqua sans se troubler : « Seigneur, je vous l'ai dit, c'est vérité ; et je dis plus encore, j'entends que ce sera dans la bataille. » Là-dessus, le maître alla prendre son repas. Il comptait ensuite faire mettre le feu aux amoncellements de bois entassés devant la porte et pénétrer d'assaut dans la tour.

Il n'en eut pas le temps. L'armée des Mores apparut, innombrable : cent vingt mille fantassins et cinq mille

chevaux. Au nom du Koran, Abdallah Youzef avait proclamé la guerre sainte, ordonné la levée en masse de seize ans à quatre vingts et l'Islam ibérique arrivait tout entier vers la tour d'Egea.

A la vue de l'ennemi, le maître rangea tranquillement ses trois cents lances et ses cinq mille gens de pied en bataille.

Au premiers choc, les Musulmans séparèrent les piétons des hommes d'armes. Serrés, enveloppés, presque rompus, les chrétiens se battaient en désespérés. Cet avantage coûta cher aux infidèles ; beaucoup d'entre eux restèrent sur la place, abattus par la hache ou le fauchard.

Les trois cents, les seuls couverts de fer, restaient inébranlables dans la déroute et le massacre des paysans. C'était là le cœur de la mêlée. N'osant les approcher, on les accablait de loin. Flèches, dards, carreaux, coups de fronde, et ces boulets énormes que lançaient les bombardes ouvraient de larges brèches dans les rangs. Aucun ne reculait, aucun ne se rendait. Le miracle tant espéré pouvait venir encore. Ils mouraient. Au-dessus d'eux, le ciel restait muet. Aucun ange n'apparut, et le dernier tomba. Yañez de Barbudo, maître d'Alcántara était parmi les morts. Quant à l'ermite Juan del Sayo, Ayala n'en dit rien. Il dut partager le sort commun[1].

Quinze cents fuyards annoncèrent ce désastre dans

1. *Crónica del Rey Don Enrique III* (p. 517 et 518).

les rues d'Alcalá la Real. Douze cents prisonniers restèrent aux mains des Mores. Les vainqueurs perdirent cinq cents fantassins, sans compter les cavaliers dont on n'indique point le nombre.

A la demande d'Alfonso Ferrandez, sire d'Aguilar, les Musulmans rendirent le cadavre du maître, et les frères d'Alcántara l'ensevelirent en leur couvent, dans l'église de Sainte-Marie d'Almocovara. Sur la dalle qui fermait le cercueil de pierre on inscrivit cette héroïque épitaphe qu'avait composée le trépassé lui-même : *Ci-git celui au cœur duquel couardise onques n'eut entrée.*

A la suite de cette aventure, la guerre faillit éclater. Les Mores, enivrés de leur victoire, voulaient envahir le sol castillan. L'émyr les arrêta. D'ailleurs, Enrique III, qui se trouvait à San Martin de Val de Iglesias, désavouait hautement le maître rebelle aux ordres royaux ; il protestait contre la téméraire entreprise ; l'insensé avait reçu le châtiment mérité par semblable désobéissance. Il affirmait sa volonté de ne point rompre les trêves. Abdallah Youzef lui fit répondre qu'il entendait observer fidèlement le traité, et les deux royaumes restèrent en paix. Grenade et la Castille en avaient égal besoin.

Aussitôt qu'un bruit de guerre se répandit, toute la noblesse, le maître de Santiago, le marquis de Villena, l'archevêque de Tolède et le duc de Benavente, qui n'en continuait pas moins à percevoir pour son compte les rentes de la Couronne, se déclarèrent prêts à lever

leur bannière au nom de la Sainte-Église et des Castilles en péril. Ces pillards, ennemis l'un de l'autre, se réconciliaient devant l'ennemi du Christ.

Pour remplacer Yañez de Barbudo, la maîtrise d'Alcántara fut donnée par Enrique III à Ferrand Rodriguez de Villalobos, *clavero* de Calatrava. Les frères refusèrent d'abord de le reconnaître pour chef de l'ordre, car Villalobos était bâtard. Il fallut que le roi l'imposât de par sa volonté.

Longtemps après, comme on rapportait à Charles-Quint la trop fière épitaphe du malencontreux chevalier : « Jamais ce fidalgo, dit-il, ne dût éteindre une chandelle avec ses doigts [1]. » L'empereur oubliait que semblable folie avait affranchi l'Espagne du joug arabe, armé Sagonte contre Hannibal et Numance contre Scipion. Elle fera plus tard Saragosse et Girona, aux jours du premier Bonaparte.

1. Mariana, lib. XIX, cap. III. — Joseph de Maistre fait allusion à cette réponse de Charles-Quint, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, au VII[e] entretien.

GARCI FERRANS DE JERENA

ET

LE JUIF BAENA

GARCI FERRANS DE JERENA

ET

LE JUIF BAENA

Sous Don Juan II de Castille, le juif baptisé Johan Alfon de Baena, greffier ou notaire royal (*escribano*), recueillit les œuvres des poètes du temps, et s'en vint, en grande humilité, mettre un genou en terre et présenter au maître son *Cancionero*, laborieusement recopié sur beau parchemin.

Singulière poésie que celle du *Cancionero* ! Lourds de scolastique, hérissés d'allusions naïvement pédantes, les vers se suivent en strophes régulières, comme un défilé de nobles dames aux robes blasonnées, les mains pleines d'emblèmes, très graves. Ruy Paez de Ribera imite Dante, rimant des dits allégoriques dans lesquels dialoguent Superbe et Modestie ; il s'interroge et demande si Fortune est muable ou non ; puis décrit les maux sans fin, cortège de Pauvreté. Un autre grand poète, hanté par le rêve florentin, Miçer Francisco Imperial, en une vision d'héraldique allure, entrevoit les Sept Vertus, s'étant endormi dans un pré fleuri de roses, « vers l'heure où la planète illumine

l'Orient et que l'on nomme aurore ». Ferrand Perez de Guzman énumère les personnages fameux, mêlant l'histoire à la légende ; il les fait défiler tous, de Géryon tricéphale, « sire d'Espagne », à la Vierge Marie, pour conclure enfin que chacun doit mourir un jour [1]. Villasandino bavarde en petits vers sautillants, toujours jolis, encore qu'un peu vides, pendant que Sanchez Calavera, tout songeur, consulte les doctes sur la prédestination. Le franciscain Fray Diego de Valencia de Leon [2] répond, et la réponse est imprévue. Le moine n'admet pas l'homme destiné à la géhenne. A peine s'il croit à l'enfer éternel. « En supposant, dit-il, que Dieu l'eût ainsi ordonné, et qu'il fût perdu (damné) celui qu'il n'a point choisi, je crois, sans doute aucun, qu'il lui pardonnera pour la cruelle mort soufferte par le Christ. » Le chroniqueur Pero Lopez de Ayala, Imperial, Fray Alfonso de Medina, Lando, un médecin arabe converti, Mahomat el Xartossi, Garcia Alvarez de Alarcon, prêtres ou séculiers, donnent tour à tour leur opinion à Calavera touchant le formidable problème.

1. Ces amplifications figurent parmi les lieux communs du moyen âge. Outre celles de Perez de Guzman, il en existe de semblables, par le marquis de Santillana, Fray Miguel, hiéronymite (sur la mort d'Enrique III), Gonzalo Martinez de Medina, etc. Chacun connaît les fameuses ballades de Villon sur les dames et les seigneurs du temps jadis.

2. Fray Diego ne se piquait pas d'austérité. Plusieurs dits de lui sont adressés à ses maîtresses. Baena le prétend astrologue et grand médecin, fort savant en théologie. Il vivait encore en 1406.

Naturellement, les hymnes à la Vierge abondent dans le *Cancionero*, gazouillement mystique, gentil petit bavardage, un peu grêle. Fray Diego célèbre sainte Marie, pendant une maladie, entre une satire et une *cantiga* composée « pour l'amour et los d'une dame de laquelle il était énamouré ». Chacun a son cantique. L'insouciant Villasandino, rapporte Baena, disait d'un des siens qu'il échapperait au Diable grâce à lui. Suero de Quiñones, le jouteur du pont d'Orbigo, doit confondre un peu la Madone avec sa dame, et Juan Ramirez, commandeur de Calatrava, songe à elle plus qu'au Christ, lorsqu'il entre dans les batailles le bras droit sans armure, par héroïque ostentation[1]. « Impératrice et dame de la cour angélique, » l'appelle Manuel de Lando.

On l'aime d'autant mieux, qu'elle est si jolie, cette Vierge-là, avec ses longues mains d'ivoire, un riche manteau brodé d'orfèvrerie sur les épaules, le front cerclé d'or fin, comme Doña Maria, femme du roi Don Juan. Autrefois, il y a longtemps de cela, elle s'habillait à la mode des Goths, pour plaire au bon roi Rekared, qui premier fut catholique, et réjouir son ami saint Ildefonse, « le loyal tonsuré ».

Entre tous ces poètes, chevaliers ou prêtres, il en est un dont le caractère et la vie occupent une place à part, moins par le talent, souvent assez mince, il faut

1. Hernando del Pulgar, *Claros Varones* (*De un razonamiento hecho á la Reyna nuestra Señora*).

l'avouer, que par les excentricités d'une existence aventureuse et coupable, révoltée sans cesse contre les préjugés de l'époque et la sainte Église elle-même. C'est de Garci Ferrans ou Ferrandes de Jerena qu'il s'agit[1].

L'ex-juif Baena, si indulgent pour les nobles trouvères dont il recueille les œuvres et que les galanteries de Fray Diego ne scandalisent nullement, n'a pas assez de mépris pour écraser Garci Ferrans. Dans les trop courtes notes qui précèdent chacune de ses poésies, le converti lui prête tous les vices : scandale, cupidité, luxure, mensonge, adultère, apostasie, insultes à la religion chrétienne, dérision des choses saintes, rien n'y manque.

La situation religieuse et sociale de Baena peut expliquer en partie cette sévérité. Juif d'origine[2], et devenu catholique on ignore en quelles circonstances, l'eau du baptême a vainement coulé sur lui ; il n'en reste pas moins, aux yeux des chrétiens, méprisable et suspect. Ajoutez à cela bassesse naturelle, avec quelque chose

1. Ses vers remplissent huit pages à peine dans le *Cancionero* de Baena. Leipzig, 1860, 2 vol. in-18. (La première édition est de Madrid, 1851, in-4°.) La seule mention qui soit faite de Jerena, se trouve dans le *Proemio al Condestable de Portugal*, par Santillana (1398-1458). Il a été fort bien jugé, quoique en passant, par L. Augusto de Cueto (*Revue des Deux-Mondes*, année 1853).

2. Il était né ou devait résider à Baena, dans le royaume de Cordoue. De là son nom, *Johannes Baenensis homo ;* ainsi est signé un des prologues du *Cancionero*, terminé vers 1450.

de craintif et de souple, habileté, intelligence, érudition. Pour désarmer les plaisants, il raille son physique[1] ou son savoir ; « quoique j'aie laide apparence et ne sois grand chroniqueur », dit-il quelque part, et plus loin il se déclare « bien petit personnage ». Une autre fois, il versifie des obscénités, afin d'égayer le connétable Alvaro de Luna, et l'épître finit par une demande d'argent. De l'argent, Baena en mendie partout ; aux seigneurs de Castille, à l'infant Don Juan, au roi, parce que *Tranco*, sa mule au poil noir, est morte dans une fondrière. Le tout, avec d'absurdes jeux de mots et des pleurnicheries. « Yllana, ma tierce sœur (*la terçyana*), a la fièvre quarte (*es quartana*, ou quatrième). Hélas ! hélas ! hélas ! Elle ne guérit pas. » L'auteur de pareilles platitudes n'a garde de les oublier dans sa propre anthologie, et conserve pieusement les sollicitations adressées à la générosité royale.

Il est vil sans doute, mais il faut songer à ce qu'était la vie d'un *cristiano nuevo*. L'abjuration ne le mettait pas toujours à l'abri. On ne distinguait guère le baptisé d'avec l'infidèle, lorsque les massacreurs envahissaient les juiveries et les *aljamas*. Au temps d'Enrique IV, en 1473, le peuple égorge les juifs convertis et les fils

1. Baena devait être en effet fort laid. Ferrand Manuel de Lando parle de sa bouche ignoble, plus déchirée (ou large) qu'un panier percé. On n'ose transcrire les outrages orduriers que lui prodiguent les contemporains, et qu'il a soin de nous conserver.

de juifs, à Cordoue[1]; Le chevaleresque Aguilar regarde faire. A Jaen, le connétable Miguel Iranzu avait protégé les victimes. On l'assassine dans l'église, pendant la messe. Sa femme et ses enfants échappèrent à grand'peine aux meurtriers. Mêmes scènes à Carmona, dans toute l'Andalousie, puis en Castille. « Si vous aviez contemplé le sac de la ville de Carmona, et pas même, seigneur, une *vara*[2] qui dise : Apaisez-vous ! Si Votre Altesse l'avait vu, du cœur vous aurait coulé des gouttes de grande pitié, » écrivait à l'infant Ferdinand d'Aragon (plus tard Ferdinand V) le poète Anton de Montoro, un Hébreu que soixante-dix années de catholicisme n'avaient pu réconcilier avec l'Église, un maudit, toujours accablé sous la trahison de Judas et le crime de Caïphe[3].

L'imbécile Enrique IV, impuissant devant son peuple comme auprès de ses femmes, déplore, n'agit pas et nomme un autre connétable.

L'époque de Juan II, prédécesseur d'Enrique IV, avait été relativement moins violente. L'abjuration

1. « Partout à la fois, dans les villes et les villages, des soulèvements éclatèrent contre ceux qui descendaient des juifs, hommes adonnés à la cupidité, accoutumés aux fraudes et aux mensonges. » Mariana, *Historia general de España*, lib. XXIII, cap. XIX.

2. Bâton de l'alcade, emblème de son autorité. Montoro veut dire par là qu'aucun magistrat n'avait cherché à contenir la multitude.

3. *De la Poesia castellana*, etc., par Pidal, au tome Ier du *Cancionero de Baena*.

protégeait encore, à peu près. Mais, sous les règnes suivants, aux approches de la Renaissance, le fanatisme ira grandissant. L'horizon blanchira partout sur le monde gothique, et cependant, le ciel deviendra plus noir sur l'Espagne qu'il ne l'était au lendemain de Xerez. Les combattants de l'âge héroïque, Alphonse le Batailleur, Ferdinand le Saint, Jayme le Conquérant, Sancho le Brave, au fort de la lutte, n'avaient pas été si durs pour les juifs et les *Mudejares* (Arabes soumis), que ne le sera Philippe III, au XVII^e^ siècle, à l'heure où l'Église et la royauté victorieuses n'auront plus en face d'elles que des sujets hérétiques.

On comprend combien un homme comme Baena devait vivre en perpétuelle angoisse, et chercher, par tous les moyens possibles, à faire étalage d'une orthodoxie rigide. Les égarements de Garci Ferrans fournissaient une occasion facile. Il n'eut garde de la perdre.

Les quelques renseignements laissés par le compilateur permettent, avec les œuvres du poète, de reconstituer en partie les principaux événements de cette existence. Bien des vides restent encore. Pour tant d'années, une seule date certaine, c'est bien peu !

Garci Ferrans de Jerena naquit sous le règne de Pedro le Justicier. Une note de Baena dit qu'il était déjà marié l'année de la bataille d'Aljubarrota, gagnée par les Portugais sur Juan I^er^, c'est-à-dire en 1385[1].

1. « Cette *cantiga* fit le dit Garci Ferrans, après la bataille

Comme il est à peu près impossible qu'il eût alors moins de vingt ans, il serait né vers 1365, probablement bien avant, au plus fort de l'atroce et stérile guerre d'Aragon, à l'heure où Du Guesclin allait précipiter les grandes Compagnies sur la Castille, et commencer cette lutte terminée par le corps à corps fratricide de Montiel, la nuit du 23 mars 1369.

Que fit-il pendant les dix années d'Enrique II ? Comment vécut-il ? Baena reste muet. Plus tard, le roi Don Juan Ier lui accorda sa faveur ou son intimité dont une union scandaleuse le priva. « Cette chanson (*cantiga*) fit le dit Garci Ferrans, se lamentant d'avoir perdu la familiarité du roi et pour la duperie de son mariage. » Peut-être exerçait-il l'office de trouvère ou de chanteur attaché à la personne du souverain, ou était-il simple joueur d'instrument, trompetteur ou cymbalier, comme ceux mentionnés par Pedro IV d'Aragon, en ses ordonnances, et qui égayaient les repas de leur musique[1]. Avoir demandé à Juan Ier l'autorisation de se marier fortifie cette hypothèse et suppose un emploi quelconque au palais, bien humble probablement, d'autant plus que le poète n'était pas même gentilhomme.

d'Aljubarrota, au sujet de son vilain et mauvais mariage. » *Cancionero*, t. II, p. 257.

1. *Ordinaciones fetes per lo Senyor En Pere terz, Rey d'Arago*, etc. (Pedro III de Barcelone et Pedro IV en Aragon). Dans Ochoa, *Catálogo razonado de los manuscritos*, etc. Paris, 1844, p. 227.

Le fait est que Garci Ferrans s'éprit d'une jongleuse, ancienne musulmane, « pensant qu'elle avait grand trésor, et parce qu'elle était belle femme aussi », qu'il obtint le consentement royal et l'épousa.

Or, il n'y avait, dans l'Espagne gothique, femmes aussi méprisées que les jongleuses. Leur profession était réputée abominable, la loi les déclarait toutes infâmes. Le Code d'Alphonse X interdisait aux jongleuses et filles de jongleuses d'être épouse ou même concubine d'un haut personnage[1]. Le législateur les assimilait aux entremetteuses auxquelles même défense était faite. De plus, la femme du poète avait été musulmane (circonstance aggravante), et conservait sans doute encore le costume arabe, afin d'attirer la foule, quand elle dansait et chantait sur les places où dut avoir lieu leur première entrevue.

Le mariage accompli, le nouvel époux courut aux coffres. Tous étaient vides, pas un maravédis. L'or des khalyfes ? Oricalque et clinquant. « Mais ensuite, il trouva qu'elle n'avait rien. » (Baena.) Devant la pauvreté, le malheureux renonça facilement aux terrestres biens qu'il n'avait pas, et s'établit ermite, à Jerena, dans le royaume de Jaen. La Moresque suivit. Il chante alors :

Qui pour Dieu s'appauvrit,
en ce monde où nous vivons,
et ensuite loyalement le sert,
il s'enrichit.

1. *Código de las siete partidas.* (Loi 3, titre 14, partie 4.)

Il s'enrichit de richesses
perdurables à jamais...

Hypocrisie, dit Baena. Pourquoi ne pas admettre un brusque élan vers Dieu, un remords véritable, mais fugitif, après une vie peu édifiante et l'impossibilité de la continuer ? Dans l'ermitage où il vit avec sa femme, l'étrange béat adresse au ciel des prières en vers, cantilènes monotones, pauvres de poésie, mais riches de sincérité :

A vous, le grand pardonneur,
je fais promesse en vérité [1],
de maintenir chasteté
tout le temps que je vivrai,
de ne plus servir amour,
ni résider en sa cour,
me remembrant la mort
de vous, Jésus, mon Sauveur.

O Seigneur, vous qui sauvâtes
le monde de perdition,
et qui, après la Passion,
avez brisé les enfers ;
Seigneur, puisque vous passâtes
par les peines, cruellement,
je veux être votre servant
puisqu'à tous vous pardonnâtes.

1. Les rimes de l'original percent à tout moment sous la traduction. Il était difficile de l'éviter. Ainsi, *verdadde*, *castidadde*, *perdyçion*, *passyon*, etc.

Seigneur, pardonnez-moi,
ô roi, des rois le plus grand,
et très élevé Créateur,
pardonnez-moi ce temps où je vous servis mal ;
car en tous je suis tombé,
en tous les péchés mortels ;
c'est pourquoi je veux que sachiez
combien je me suis repenti.

Le chant à la Vierge, écrit cent fois, il le refait, ni meilleur, ni pire, avec les images, les rubriques, les formules habituelles. Le Christ et sainte Marie ont leurs épithètes consacrées, comme Roland, Garin le Loherain, Siegfrid, Arthur, Robin Hood et le Cid. Tout chrétien, frank, italien, espagnol ou germain, dira les mêmes choses. La seule différence, un peu plus de talent chez l'un, un peu moins chez l'autre. Chacun travaille d'après un type unique, sans chercher à lui donner une empreinte personnelle :

Vierge, fleur d'épine,
toujours je t'ai servie ;
sainte et digne chose,
supplie Dieu pour moi.

Tu es, sans doute aucun,
très parfaite et sainte ;
ton humilité
n'a pareille au monde.

C'est à ta louange
que l'Église chante ;

mon cœur se lève
en te bénissant.

Tu enfantas, Señora,
sans nulle corruption ;
tu es sainte maintenant,
là où les saints résident.
Vierge, il t'adore,
ce mien cœur ;
avec dévotion grande
il obéit à toi.

Par moment, le frisson du jugement dernier le saisit. Il se répète alors ; il reprend l'idée, une seule, et la retourne, ressassant de pauvres pensées, pas variées, toujours les mêmes, comme une obsession. Nulle image créée, aucune qui n'ait servi à bien d'autres. Et cependant, tout cela vient du cœur, c'est le cri d'une âme. Il sent, au dedans de lui, saigner les péchés, inguérissables. L'ermite vit avec la Moresque, fornique et puis pleure, demande pardon au ciel, recommence et se lamente encore. La chair ne veut pas mourir. Il se roule, avec âpre délice, sur les épines du remords. L'archiprêtre de Hita, Juan Ruiz, n'avait pas semblables scrupules ; il avoue ses faiblesses avec la meilleure grâce du monde. « Et moi, comme je suis homme et pécheur ainsi que tout autre, parfois j'eus grand amour pour les femmes [1]. »

1. Sanchez, *Poesias castellanas anteriores al siglo XV* (Paris, 1842, p. 432).

Baena ne comprend rien, lui qui parle d'hypocrisie, à la vivante et sincère réalité. Il écrit : « Cette chanson fit le dit Garci Ferrans, feignant d'être très dévôt envers Dieu. » Et la voici, la chanson, fruste et sans rhétorique :

Vous, mon Dieu et mon Seigneur,
vous serez ma forteresse
au jour d'obscurité
où vous nous jugerez.
Seigneur, soyez ma défense,
puisque avocat je n'ai,
sinon vous, le très loué
et très haut Créateur.

Créateur, vous qui créâtes
le monde entier, la chose est sûre,
Seigneur, soyez mon appui,
puisque pécheur vous m'avez formé ;
car jamais vous n'abandonnâtes
qui toujours à vous obéit ;
en enfer il ne périt point
qui fit ce que vous avez ordonné.

Je ferai votre mandement,
vous, soyez ma défense,
car, Seigneur, je me sens bien
grand pécheur égaré.
Que je ne sois abandonné,
Seigneur, de votre grandeur
au jour d'obscurité
où par vous je serai jugé.

Haut et formidable Seigneur,
joyau de toute clarté,
en vérité,
puissant il n'en est point d'autre.
Serf je suis, grandement angoissé;
Seigneur, par la vôtre merci,
ayez de moi pitié,
puisque vous êtes pitoyable.

« Le jour d'obscurité, » l'ermite y songe sans cesse. Le sublime motif, il ne le développe pas ainsi que Berceo. « Jour d'obscurité, » cela suffit. Ce mot ne renferme-t-il pas tous les épouvantements du corps et de l'âme? Quand il chante la puissance de Dieu, c'est avec des réminiscences bibliques, un écho des Psaumes, très affaibli :

Il est auteur de toutes choses;
il peignit les cieux élevés
qui sont une œuvre de ses doigts,
il est nommé le Créateur.

Il envoie son messager,
comme un épouvantable feu,
et pour lui l'on dit toujours :
glorya in excelsys Deo (sic).
Il accomplit tout bon désir
et toute bonne espérance;
il doit être, sans plus douter,
l'héritier de tous[1].

1. C'est-à-dire que Dieu survivra à tous les hommes, après le jugement final.

Jusqu'ici, la vie de l'ermite est celle d'un libertin timoré, avec accès de remords et crises mystiques. Mais, voilà qu'un beau jour, « mettant en œuvre sa vilaine et malencontreuse idée, il emmena sa femme, disant aller en pèlerinage à Jérusalem, et, montant en une nef, arrivé à Malaga, il y demeura avec elle ». Le désir de voir le Saint-Sépulcre devait venir à cette conscience troublée, et la bonne foi du pauvre homme paraît indiscutable, au départ du moins, en dépit de Baena, suivant lequel l'intention de rester chez les Mores était un projet arrêté depuis longtemps. Il l'insinue suffisamment par ces mots : « Cette chanson fit le dit Garci Ferrans, étant en son ermitage, proche de Jerena, avec sa femme, contemplant Dieu et son grand pouvoir, mais, sous cette apparence, il avait autre mauvaiseté au cœur. » Malheureusement le navire qui le portait aux Lieux-Saints fit relâche à Malaga, en terre sarrazine. Était-ce peur de la mer ? Le voyage semblait-il bien long, bien périlleux aussi, le zèle s'était-il refroidi ? Le fait est que le vaisseau repartit sans lui, et que le pèlerinage au Saint-Sépulcre finit brusquement dans la mosquée du Prophète.

De Malaga, le pèlerin fut, avec sa femme et ses fils[1], jusqu'à Grenade, émerveillé par la civilisation musulmane, plus riante et plus douce encore au sortir de la cité espagnole, rigide et murée. En effet, l'heure était

1. Baena mentionne ici, pour la première et unique fois, les enfants de Garci Ferrans.

bien choisie. Quand Garci Ferrans vint résider à Grenade, le monde hispano-arabe, splendide et moribond, s'endormait dans le luxe et les arts, énervé de parfums, pourri de guerres civiles. Presque tous les émyrs grenadins sont tués ou renversés ; la plupart n'ont de grand que la boursouflure de leurs épitaphes. La frontière se rétrécissait autour de la capitale. L'Espagne en marche allait, inexorable.

Le chrétien, plongé dans cette atmosphère alanguissante, y perdit bientôt le peu d'énergie morale qui lui restait ; pareil aux Lotophages homériques, il oublia le retour, la patrie, jusqu'à Dieu. Il oublia tout, et devint mahométan.

D'autres, bien peu, brisés par l'esclavage, avaient abjuré devant la mort, mais lui se convertit de plein gré, peut-être tout simplement pour rester à Grenade ou plaire à la jongleuse, retournée sans doute à l'ancienne foi dès qu'elle fut hors des pays chrétiens. La beauté du Koran, l'aride majesté de l'Islam n'étaient point faites pour le toucher. L'arabe, il n'en savait rien, quelques mots au plus, appris sur l'oreiller conjugal, à l'ermitage de Jerena, aux heures des lubricités coupables, entre deux prières et deux embrassements.

Il était possible pourtant de vivre chez les Mores sans être obligé d'adopter leur religion. Aux époques antérieures, des chevaliers espagnols avaient trouvé un asile auprès des souverains arabes, combattu pour eux les Berbères d'Afrique ou les walis révoltés, tout en continuant d'adorer leur Dieu. Guzman le Brave fut,

dans sa jeunesse, au service d'un roi de Fez ; Ruy Diaz Campeador, le grand Castillan, guerroya pour un émyr de Saragosse et vainquit un comte de Barcelone. Au royaume de Grenade, les mécréants, chrétiens ou juifs, étaient tolérés ; on n'exigeait d'eux qu'un tribut, assez lourd semble-t-il, puisqu'il suffit seul, en l'année 1306, à la construction des bains magnifiques élevés par Abou-Abdallah Mohammed.

La colère produite en Castille par l'impudente abjuration de Garci Ferrans, les notices de Baena la prouvent assez. « Il se fit More, il renia la foi de Jésus-Christ, et dit d'elle beaucoup de mal. » Ainsi parle l'ancien juif. Probablement des propos puérils ou violents, des bravades dans le genre de celles que les Anglais d'Élisabeth reprochaient à Christopher Marlowe, cet autre bohème, mort dans l'impénitence finale.

Les malédictions ne manquent pas contre l'apostat. Villasandino l'attaque, quoique une vie légère l'autorisât peu à se montrer rigide ; il évoque l'expiation future, toutes les hontes et toutes les douleurs. « Ami Garcia, il n'est homme qui t'épouvante... Depuis que tu renias Jésus, notre Sauveur, pour adorer le faux prophète, lignage d'Agar, qu'on nomme Mafomad, vil trompeur, ce que tu as gagné, je le sais bien : tu gagnas plus de barbe que tu n'avais coutume d'en porter, tu gagnas des maris que tu n'avais ici [1], tu gagnas

1. Allusion à la sodomie, nullement justifiée d'ailleurs. Cette accusation était fréquente à l'adresse des hérétiques et des ennemis de l'Église.

l'amitié du plus grand des démons (Mohammed ?). Changeant comme tu fis, tu peux bien te nommer traître, puisque tu n'eus peur du Christ ni honte des gens, misérable. Qu'y as-tu gagné ? Malechance et pauvreté ; tu gagnas la luxure, l'amère tristesse ; tu gagnas d'être à jamais malheureux... De ce que tu gagnas, réjouis-toi, sois satisfait ; tu gagnas la misère (ou la lèpre) de nuit et de jour, tu gagnas la colère de sainte Marie, etc. »

En effet, à partir de la conversion, Garci Ferrans roule de chute en chute. Les menaces de Villasandino s'accomplissent. Il trompe la jongleuse moresque et séduit sa belle-sœur. Résumant en quelques mots cette aventure, Baena dit sèchement : « Étant à Grenade, il s'enamoura d'une sœur de sa femme, l'obséda tant qu'il l'eût et en jouit. » Puis, la faute commise, les lamentations reprennent, comme toujours. Une envie de mourir lui vient ; il en profite pour mettre son désespoir en vers, et ne meurt pas, naturellement.

De cette époque doit dater la *cantiga* sur la mort d'un certain Fernan Rodriguez, tué à Ségovie. Pourquoi ? Comment ? Nul ne le dira. L'homme a tant tué ! Rodriguez est censé prendre la parole lui-même et dire adieu à la vie ; il supplie Dieu de pardonner à l'âme ; quant au corps, il n'y faut songer :

Dieu qui connaît toute vérité
voudra de moi avoir merci ;
puisque le corps va se perdant,
que de mon âme il ait pitié.

Puisque rien ne vaut, vérité ni bonne foi,
sinon Dieu que je tiens pour bon,
tout le reste est vanité.

On sent l'affaissement du vaincu, las de lutter ; tristesse, dégoût de la vie et de soi-même, car ici le poète parle pour lui au nom de l'inconnu Rodriguez ; ce sont ses sentiments qu'il exprime.

A quoi s'ajoute une honte qu'il doit garder secrète : le nouveau musulman ne croit guère en Mohammed, le Koran est vide. Les préjugés du temps contre l'Islam, il les a conservés presque tous. Le Prophète reste encore Mahom, un diable dont on révère à la Mecque l'idole en or massif [1]. Encore est-il sans pouvoir ; il

1. Suivant les chrétiens, les autres dieux mahométans étaient Apollin, Jupin, Margot, Fabur, Jovin « le puant », Tervagan. Shakespeare fait encore allusion à Tervagan, devenu l'un des types du matamore (*Hamlet*, acte III, scène II). Un trouvère français décrit ainsi l'image de Mahom :

« Faite moi Maonmot devant moi aporter. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
Desuis .IIII. colomes le firent amener.
Li vilains fut moult gros et parfons et cairé ;
De plus fin or d'Esrabe fut forgiez et fondez,
Comme dame an gecine fut bien ancortinez ;
Ausi li lut la teste comme cierge embrasez.
(*Floovant*, édition Guessard et Michelant, p. 23.)

Le Prophète passait pour avoir été dévoré par les porcs. Ainsi dit Floovant, « fiz Cloovis » (p. 12) :

Car toi ne Mahonmot ne pris pas .I. denier.
Bien a pasé .c. anz que truies l'ont maingié.

Dans le Romancero, le roi Marsile, monté sur un zèbre,

n'a pu donner la richesse à qui renia la vérité pour lui. Cette ignorance fait sourire ; elle est grande pourtant, elle est même sainte !

Si les héros de Covadonga avaient trouvé dans le Koran ce que nous y lisons aujourd'hui, ils n'auraient jamais frappé si rudement.

Et voici, n'y pouvant plus tenir, Garci Ferrans partit de Grenade, secrètement sans doute, en fugitif, avec sa femme et ses enfants, et reprit le chemin de la Castille, plus gueux encore qu'au départ. Il était resté treize ans parmi les infidèles [1]. Lamentable retour ! Il fallut abjurer de nouveau, recevoir un second baptême, et mourir enfin, triste et méprisé, dans quelque coin de l'Espagne chrétienne. On n'en sait pas plus. Sur les dernières années et sur la mort, Baena se tait·

s'écrie, fuyant à Roncevaux : « Je te renie, Mahoma, et tout ce que pour toi je fis. Je t'ai fait faire un corps d'argent, avec pieds et mains d'ivoire; je te fis construire une maison à la Mecque où tu es adoré, et, pour t'honorer davantage, Mahoma, je te fis faire une tête d'or. »

Par contre, la *Chronique de Turpin* donne de l'Islam une idée beaucoup plus raisonnable. Le Sarrazin Fernaguz répond à Roland : « Nos creons que li crierres del ciel et de la terre est uns Dex, ne il n'ot ne filz ne pere; et ausi con il ne fut de nului engendrez, ausi n'engendra il nului et por c'est il uns Dex et ne pas en trois persones. » (Édition Fredrik Wulff, p. 18.) Voir aussi l'admirable chapitre : *Coment Charles et Agolant desputerent de lor loi* (p. 13 et suiv.).

1. *Cancionero de Baena*, t. II, p. 364. Ce retour eut lieu sous Juan II, mais il est impossible d'en fixer la date.

Cependant, il pouvait espérer encore en celui qu'il nommait le « grand pardonneur ». Garci Ferrans, chez les Mores, l'avait renié, mais des lèvres seulement. Si, comme Tannhäuser, il était entré dans la grotte bleue où *Doña* Vénus étale sa nudité païenne, les bras ouverts pour damner la chrétienté, le chanteur espagnol, plus heureux que le minnesinger gibelin, en était ressorti le cœur tout déchiré d'épines. Il pouvait espérer encore, lui qui répétait aux heures de remords et de foi :

O saint roi couronné,
que de toi j'aie pardon !

MORISQUES ET CHRÉTIENS

DE 1492 A 1570

MORISQUES ET CHRÉTIENS

DE 1492 A 1570

Le 2 janvier de l'an 1492, Abou-Abdallah sortit de Grenade pour n'y plus rentrer et, passant entre les massives murailles des hommes d'armes espagnols, le musulman vaincu s'avança vers les rois Catholiques qui l'attendaient au bord du Genil. Le fils d'Abou-'l-Hassan, après avoir remis les clefs de la ville à Don Ferdinand, voulut mettre pied à terre pour embrasser son étrier. L'Aragonais l'arrêta courtoisement et lui tendit sa main pour qu'il la baisât. La cérémonie accomplie, les vainqueurs entrèrent dans la cité, montèrent à l'Alhambra, et la bannière de Castille et d'Aragon flotta pour la première fois sur la tour de Comares, saluée par deux rois d'armes qui s'écriaient : « Vive Don Fernando, pour lui et pour la reine Doña Isabelle, son épouse ! » — « La catholique et sérénissime reine, quand elle vit l'enseigne de la sainte Croix flamboyer au sommet des tours et l'étendard royal auprès d'elle[2], » s'agenouilla dévotement et rendit

1. Ferdinand V, roi d'Aragon, et Isabelle Ire, reine de Castille.

2. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada,* I parte, cap. XVII.

grâce à Dieu de sa victoire. Les chanoines de la Chapelle entonnèrent le *Te Deum*. « Si grande fut l'allégresse que chacun pleurait[1]. » L'union de l'Aragon et de la Castille avait enfin terminé l'œuvre de la *Reconquista*. Abou-Abdallah, après avoir exhalé son poétique soupir, s'embarquait pour cette Afrique dont jadis étaient venus ses ancêtres.

Telle fut la revanche de Xerez. Huit cents ans s'étaient écoulés depuis le jour où Tarik ibn Zeyad débarqua sur les côtes d'Andalousie, entraînant après lui les Arabes, tout chauds encore de leur ferveur première, brûlants de la parole du Prophète. Leur cavalerie avait passé sur l'Espagne, culbutant les chrétiens, conquérant les villes au galop de leurs chevaux agiles. Les restes des Visigoths avaient reculé devant l'invasion musulmane jusqu'à ce que, sentant l'Océan derrière eux, ils s'arrêtèrent avec Pelayo et ne lâchèrent plus pied.

Retranchés derrière un rempart de rochers, embusqués dans les défilés des Monts Cantabriques, les vaincus commencèrent cette grande lutte à la fois politique et religieuse qui constitue tout le moyen âge espagnol. Excepté le petit royaume de Galice et des Asturies, le pays était submergé par l'invasion.

Yacie toda España en esta servidumne[2].

Malgré le débordement des Almoravides[3] et des Al-

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, I parte, cap. XVII.

2. Gonzalo de Berceo, *Vida de San Millan*. Str. 371.

3. Cette invasion de l'Islam du désert ne fut pas moins

mohadès, l'Espagnol avait fait reculer lentement l'envahisseur arabe et reconquis pied à pied son sol. Des royaumes chrétiens s'élevèrent sur les ruines des États musulmans : les Asturies, la Galice, Léon, le comté de Castille, les Navarres, l'Aragon, Barcelone avec ses comtes francs. Partout un sol montagneux, hérissé de châteaux forts[1], de villes murées, morcelé à l'excès. D'innombrables principautés, des royaumes toujours en guerre avec les infidèles, ou se déchirant entre eux; masse incohérente, chaotique, mélange de despotisme et de libertés, de *fueros* et d'anarchie, quelque chose de touffu, de trouble comme le Saint-Empire allemand, moins l'Empereur. Les hommes et les religions se heurtaient; le Cid, un *condottiere*, Al-Mansour, un boucher ; des tueries, des batailles géantes : Simancas, Zalaca, Uelès, Las Navas, le choc démesuré de Jésus et d'Allah, la tourmente de deux fanatismes. Tolède, Cordoue, Saragosse, Séville[2], Valence[3], Murcie, les

redoutable aux Musulmans qu'aux chrétiens, et l'on vit, au siège de Valence, des cavaliers arabes combattre les Almoravides auprès des hommes d'armes du Campeador. Des walis s'allièrent contre eux aux rois de Castille et d'Aragon.

1. *Castillos, Castillas.*

2. Lors de la prise de Séville par Ferdinand III le Saint en 1248, quatre cent mille Musulmans, sans compter les juifs, abandonnèrent la ville par crainte de la persécution, et passèrent en Afrique ou se mêlèrent aux populations andalouses. Mariana dit cent mille seulement.

3. Jayme Ier, roi d'Aragon, expulsa la plus grande partie des Mores de Valence, après la conquête. La victoire des chrétiens dépeuplait l'Espagne.

grandes villes, capitales des États arabes nés du démembrement du khalyfat, ouvrirent successivement leurs portes aux batailleurs de Castille et d'Aragon qui refoulaient devant eux les populations musulmanes. Préservé un instant par les guerres civiles et féodales, cette grandiose agonie du moyen âge, le royaume de Grenade, entamé déjà par Ferdinand l'Ajourné, Alphonse XI, Pedro le Justicier et Juan II, vit tomber une à une ses places fortes devant les armes de Castille et d'Aragon réunies pour la première fois contre lui. C'est ainsi que dix ans après la prise d'Alhama, Ferdinand et Isabelle entraient victorieusement dans sa capitale reconquise après un siège de huit mois. Les rois chrétiens avaient mis près de huit siècles à reprendre la patrie.

Qu'allaient faire les vainqueurs d'une population nombreuse, intelligente, cultivée, industrieuse ? Qu'allaient devenir ces Grenadins, infortunés et derniers débris des dominateurs de la terre ibérique, eux qui édifièrent l'Alhambra « à merveille ouvragé[1] », comme pour expier les dévastations d'Al-Mansour qui détruisit autrefois Léon et Saint-Jacques de Galice ? Ce sol usurpé où leurs ancêtres, à l'époque de la conquête, avaient tout balayé devant eux dans l'âpre ferveur de l'Islam, les fils des victorieux l'avaient couvert de mosquées au beau temps du khalyfat ; l'agriculture, le commerce prospéraient entre leurs mains actives ; les

1. *Romancero morisco.*

Juifs étaient tolérés quoique méprisés. L'Espagne, fécondée par leur travail[1], embellie par leur art, éblouissante de tout l'éclat de leur civilisation sans pareille, semblait être devenue leur véritable patrie, quand les fils des vaincus d'autrefois vinrent demander compte au faible Abou-Abdallah de la défaite de Roderik le Visigoth.

La capitulation de Grenade, rédigée par Gonzalve de Cordoue[2] et Hernando de Zafra au nom des rois Catholiques, et jurée par eux, garantissait aux habitants la jouissance de leurs biens et le libre exercice de leur religion. Tous ceux qui voulurent rester dans le pays en obtinrent la permission. L'Alhambra fut occupé par une garnison castillane, et le comte de Tendilla, Don Iñigo Lopez de Mendoza, fut nommé *alcayde* et capitaine général de la ville. « Homme prudent dans les affaires graves, d'une âme ferme, aguerri par une longue expérience acquise dans des rencontres, des batailles gagnées et des villes défendues contre les Mores en cette guerre[3], » dit l'historien Hurtado de Mendoza dans son style imité de Salluste. En même temps que lui, Ferdinand établit archevêque de Grenade Fray Fernando de Talavera, renommé pour sa sainteté

1. Les Mores ne laissèrent jamais se perdre un pied de terre, dit Mendoza.

2. Quintana, *Vida del Gran Capitan*. Antonio Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes*, IV parte, cap. XLII.

3. *Guerra de Granada*, libro I.

et auteur de miracles attestés par témoins : « *Algunos hay testigos de sus milagros*[1]. » Malheureusement pour eux, les rois Catholiques ne devaient pas persévérer longtemps dans une tolérance si politique et si humaine. Tout changea bientôt; on avait vaincu, il fallait convertir. La douceur et les prédications de Talavera ne suffisaient plus, quoique trois mille Musulmans eussent reçu le baptême en un seul jour. C'est alors que Fray Francisco Ximenez, celui qui devait être un jour l'austère et rude cardinal, parut à Grenade « pour persuader les infidèles, gent dure, entêtée et nouvellement conquise[2] ». Cette «persuasion» n'était rien moins que le Saint-Office. Une ordonnance ecclésiastique enjoignit aussitôt aux renégats et aux fils de relaps de rentrer dans le sein de l'Église.

Quant aux autres, il leur était encore permis de pratiquer leur religion, pour l'instant du moins. Ces mesures ne pouvaient qu'exaspérer les Morisques, et le premier sang ne devait pas tarder à couler dans les rues de Grenade. L'alguacil Barrionuevo, ayant mandat d'arrêter deux frères dans la maison de leur mère où ils s'étaient réfugiés, les Musulmans se soulevèrent, s'armèrent, et l'officier de justice fut massacré.

A cette nouvelle, le comte de Tendilla marche sur le quartier de l'Albaicin où s'étaient retranchés les révoltés. Son bouclier est criblé de coups de pierres, ce qui,

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro I.
2. Id., *ibid.*

d'après les habitudes arabes, était un défi à mort. Malgré cette vaine bravade, la révolte fut étouffée sans trop de peine. Le capitaine général consentit à recevoir les mutins à merci, garantit la possession de leurs terres à ceux qui persévéreraient dans la religion catholique, et s'engagea à ne pas introduire l'Inquisition pour quelque temps encore ; ses fils qu'il livra en otages restèrent garants de sa parole et de ces conditions singulièrement clémentes et modérées pour l'époque.

Les troubles suscités par la persécution étaient à peine étouffés dans Grenade même, qu'une insurrection autrement sérieuse éclatait dans les Alpujarras. En l'année 1500, les femmes et les enfants des Morisques martyrisèrent deux prêtres d'Alcalá, envoyés pour les convertir, Anton de Medellin et Alonso Gascon. Les habitants de plusieurs villages chrétiens furent captivés et vendus aux pirates barbaresques dont les fustes agiles hantaient les côtes de nuit [1]. Guejar, Andarax, Lanjaron se soulevèrent ainsi que la Sierra-Bermeja. Malgré la conquête de Guejar, « prise moitié par force, moitié sans conditions » [2], et dont les habitants furent sauvagement massacrés jusqu'au dernier, les Morisques se maintinrent quelque temps encore dans les montagnes. L'âpreté du lieu, la facilité de défendre un pays abrupt, raviné, coupé de défilés et de précipices, leur

1. Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos*. Cap. CLXVI.
2. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro I.

permit de prolonger une lutte stérile et une guerre sans issue. C'est là que Don Alonso de Aguilar, le frère de Gonzalve de Cordoue, fut exterminé avec un détachement espagnol. Attaqués dans la nuit par l'ennemi qu'ils poursuivaient, les Castillans cédèrent, rompus par une charge furieuse, culbutés et broyés par les avalanches de rochers que les femmes faisaient crouler sur eux du haut des pentes. Les lourds chevaux couverts de fer s'abattaient dans l'étroite vallée, et les hidalgos restaient étendus, écrasés sous leur carapace d'acier. La tuerie sans quartier commença. Don Alonso réussit cependant à gravir la côte avec quelques soldats fatigués et couverts de blessures. C'est alors que le Fehri de Benastepar se jeta sur lui, la dague au poing, l'empoignant à bras le corps. « Je suis Don Alonso, » lui cria le chrétien. « Moi, le Fehri de Benastepar, » répondit le Musulman, et sa lame lui traversa la poitrine[1]. Aguilar avait tué, de sa main, trente ennemis avant de tomber lui-même, à ce qu'affirme le romanesque auteur des *Guerres civiles de Grenade*. Deux cents hommes périrent là. (1501.)

Murió gran caballeria,
Murieron duques y condes,
Señores de gran valia,

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro I.— Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, I parte, cap. XVII. — Quintana, *Vida del Gran Capitan*. — Mariana, *Historia de España* (Lib. XXVII, cap. III). — Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos*. Cap CLXVI.

chante un ancien romance. Le roi accourut de Grenade où il se trouvait alors, rétablit partout l'ordre et vengea cet échec, très durement, suivant sa coutume. On cautérisa les plaies au fer rouge. Ferdinand V faisait de rudes justices.

« Cette rébellion apaisée, les rois Catholiques consacrèrent leurs soins à restaurer et à améliorer la religion dans Grenade, le gouvernement et les édifices ; ils établirent le conseil de la ville, baptisèrent les Mores, changèrent la chancellerie et, quelques années après, vint l'Inquisition [1]. » Ces derniers mots sont significatifs dans leur brièveté. La persécution peupla la sierra de bandits ; des troupes de proscrits s'armèrent dans les champs et dans la montagne : l'assassinat vengea l'*auto-da-fe*. Arroba et ses treize compagnons, « aussi braves qu'endiablés », auraient ainsi massacré quatre mille chrétiens sur la route d'Aguas-Blancas, entre Grenade et Guadix. Accablés, pris, découpés tout vifs en quartiers, le soleil andalou dessécha leurs têtes au sommet des tours. Peu de temps après, un autre bandit, el Cañarí, mourait du même supplice avec tous ceux que l'on put prendre vivants. Les exécutions ne faisaient que grandir encore le fanatisme et l'exaspération ; les deux partis s'exterminaient dans Grenade même. « Beaucoup de chrétiens étaient mis à mort et coupés en morceaux secrètement ; on les trouvait au matin sur la Plaza-Nueva et sur la Vivar-

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro I.

rambla, ce qui fut cause que les chrétiens, ne pouvant supporter semblables mauvaisetés, décidèrent de les payer de la même monnaie. Quantité d'entre eux se réunirent en troupes, bien armés ; ils sortaient la nuit, et s'ils rencontraient un More, ils le tuaient aussitôt, et l'on trouvait à l'aurore des cadavres gisants par la ville et par les huertas [1]. » La justice séculière et l'Inquisition brûlaient, pendaient, déchiraient avec des tenailles rougies au feu des brasiers ; rien ne pouvait diminuer « la haine des Mores contre le doux chrétien ». Ils s'assemblaient secrètement, la nuit, loin de l'œil des alguacils et des familiers du Saint-Office, car « ils eurent toujours le désir de retourner à leur vieille liberté et de recouvrer la domination .. Ils possédaient des armes et des munitions cachées en divers lieux, et qui furent découvertes dans la suite [2] ».

Pendant que le fanatisme chrétien et musulman se baignait à l'envi dans le sang, accumulait les ruines, et fortifiait chaque jour l'implacable haine des deux religions, les pouvoirs civils et militaires se déchiraient également entre eux. « L'ambition de l'un de n'avoir pas d'égal, le désir de conserver sa suprématie chez l'autre [3], » augmentaient la discorde parmi les fonctionnaires espagnols. Les brigues, les intrigues, les

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. I.

2. Id., *ibid.*

3. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro I.

jalousies, les accusations mutuelles discréditèrent encore le gouvernement, sous Don Luis Hurtado de Mendoza, le successeur de Don Iñigo. Pensant mettre un terme à cet état de choses, les rois Catholiques confièrent le pouvoir judiciaire et la direction des affaires aux légistes (*letrados*). Sous leur administration, le trouble et l'anarchie ne firent qu'augmenter, surtout à propos du droit d'asile.

Tout criminel qui se réfugiait sur les terres d'un gentilhomme était placé, par cela même, sous la protection de son hôte. Les innombrables malfaiteurs de la province de Grenade vivaient tranquilles, quel que fût leur crime, se mariaient, cultivaient les champs et vaquaient en paix à leurs occupations, à condition de ne jamais sortir du domaine de l'hidalgo leur protecteur. Comme les nombreuses églises que ne cessait d'élever la dévotion espagnole leur offraient encore un plus inviolable asile, l'arrestation des criminels devenait presque impossible. L'abolition de ces droits, loin de remédier au mal, ne fit que l'augmenter. On vit alors des légions de bandits, perdant toute espérance d'échapper, s'enfuir vers les montagnes et s'y retrancher comme dans une inexpugnable citadelle. La rivalité des autorités rendait la répression plus difficile encore : l'Église réclamait les Morisques comme hérétiques, le gouverneur et les chefs militaires comme rebelles au roi, les tribunaux civils comme assassins. C'est ainsi que tout semblait s'écrouler à la fois. Pendant que le Saint-Office dépeuplait la ville, le

brigandage, le crime, la cupidité, la haine du conquérant chassaient les vaincus vers la sierra. La foi religieuse opprimée, le patriotisme, la rage du meurtre armaient un ramas de bandits, qui protestaient contre l'Inquisition par le pillage et l'assassinat, pareils aux *outlaws* saxons qui préféraient les dangers de la vie de partisans et la liberté des forêts anglaises à la domination des rois normands et des barons venus d'outre-mer. C'est parmi ces bandes que la dernière insurrection morisque devait recruter un jour son armée suprême et relever, une fois encore, l'étendard du Prophète avec la monarchie grenadine.

Telle était la situation de la province de Grenade lorsque mourut Ferdinand. A l'avènement de Charles-Quint et durant son règne, ce lamentable état de choses ne semble pas s'être amélioré. L'anarchie et le brigandage continuent à désoler la ville et le pays environnant. Le fils de Jeanne la Folle, doué du sens politique le plus grand et le plus complet qu'ait jamais possédé un monarque espagnol, négligea trop souvent les affaires intérieures de la Péninsule, occupé qu'il était à contenir Luther, à maintenir l'Allemagne, à repousser Soliman, à dompter Tunis, à tenir tête à François Ier sur toutes ses frontières, à conquérir et à exploiter les deux Amériques. D'ailleurs, l'eût-il cherché, comment le César à la barbe rousse aurait-il fait vivre ensemble des musulmans et des chrétiens dans une même cité, dans une même province ? Pacifier Grenade était autrement difficile encore que de faire

sonner au même instant plusieurs horloges ensemble, ainsi qu'on prétend qu'il l'essaya vainement au couvent de Yuste.

C'est pendant son règne, dit l'ambassadeur-historien Hurtado de Mendoza, que les Morisques songèrent pour la première fois à implorer le secours du Sultan et des puissances barbaresques, s'engageant à livrer la province en leurs mains. « Mais, la grandeur d'une telle entreprise, le manque d'armes, de vivres, de vaisseaux, de places fortes où l'on pût tenir tête à l'ennemi, la force de l'Empereur et du roi Philippe, son fils, mirent un frein à leurs espérances, et rendirent impossible l'accomplissement d'une semblable résolution[1]. »

Charles-Quint et sa gloire passèrent sans apporter aucun soulagement aux souffrances des vaincus ; son règne, comme déjà celui de Ferdinand, vit s'amonceler ces haines atroces qui ne devaient éclater que sous son fils, à l'heure où commence à faiblir le colosse ibérique, épuisé par ses conquêtes, mourant de ses victoires mêmes. En 1521, les *Comuneros* avaient massacré ou baptisé de force les musulmans soumis, au mépris des traités.

Si Charles-Quint laissa librement travailler l'Inquisition, quel traitement pouvaient attendre les Morisques sous le gouvernement du despote de l'Escorial, de cet illuminé du droit divin et de l'unité catho-

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro I.

lique, qui resta toute sa vie le chevalier errant de la Sainte-Église, le dernier croisé, qui perdit flottes et provinces, épuisant l'Espagne pour gagner le ciel, et mourut dant le doute et l'angoisse de n'avoir point assez fait pour mériter son salut ? Le règne de celui que sainte Thérèse qualifie en ses lettres de *Rey prudentisimo* pourrait s'intituler, comme celui de Dioclétien, l'*ère des martyrs*.

Enfin, en l'année 1567 arrivè à Grenade un décret de Philippe II, signé *Yo el Rey*, hautaine formule dont l'énergie cause l'admiration de Joseph de Maistre. Ce décret défendait aux Morisques de parler leur langue, leur interdisait tout commerce et toute communication entre eux ; ils devaient en outre rendre la liberté aux esclaves nègres, si nombreux parmi les musulmans, abandonner le costume de leurs ancêtres[1] et se vêtir à la castillane. L'arrêté royal, comme s'il

1. A propos du costume, voyez les éblouissantes descriptions du pseudo-Romancero moresque. Ce ne sont que *marlotas* violettes, *capellares* de pourpre, brodés d'or et d'argent, d'émeraudes et de rubis, qu'*almaizares* fauves, panaches jaunes et noirs, armes précieuses et damasquinées. L'abus de l'ornementation y étouffe le sentiment. La galanterie subtile des Mores parle en pointes, leur passion fouille et torture les hyperboles, leurs sentiments sont ciselés comme leur orfévrerie ; les cavaliers de Grenade n'exhalent leurs soupirs amoureux que merveilleusement ouvragés. C'est le comble de l'esprit, souvent celui de la poésie, presque toujours le vide du cœur. La nature n'est, pour eux, qu'un écrin de pierreries, une mine de métaphores métalliques.

eût voulu froisser tous les préjugés de l'Islam, obligeait les femmes à ne plus sortir dans les rues que le visage découvert, et les maisons, que ferme avec tant de soin la jalousie orientale, durent rester ouvertes à tous les yeux indiscrets. L'usage des bains fut prohibé, on proscrivit la musique et les chants arabes, les fêtes religieuses, les assemblées, les noces et leurs réjouissances, la *zambra*, danse nationale des Mores andalous, la seule, comme le fait remarquer Mérimée[1], à laquelle prissent part les deux sexes. Les enfants, ajoutait-on, faussement d'ailleurs, devaient être transportés dans les Castilles, comme plus à l'abri de toute hérésie, pour y être élevés loin de leurs parents, sous l'œil vigilant du Saint-Office et de ses nombreux familiers et ministres.

« Le sérénissime roi Don Philippe, deuxième de ce nom, l'ordonna par zèle pieux et pour l'honneur de Dieu, afin que les Mores de Grenade, baptisés et chrétiens, servissent mieux Dieu notre Sire, » dit un historien contemporain, qui ajoute : « Cela leur fut enjoint pour que les Morisques entrassent mieux dans les saintes coutumes de la foi catholique, oubliassent leur Koran et leur secte. Sa Majesté le leur commanda sur l'avis de ceux de son conseil royal, et d'autres saints personnages, amis de Dieu et zélés pour son honneur. Le cœur du roi est en la main de Dieu ; il en devait être ainsi, puisque la feuille de l'arbre ne

1. *Histoire de Don Pèdre Ier*. Chap. I.

frémit pas sans la volonté divine. Il est vrai cependant, confesse le narrateur, que de tout cela résulta grande perte et écoulement de sang chrétien ; grand dommage dans les rentes de Sa Majesté, et ruine de beaucoup de villages au royaume de Grenade, qui sont tombés et sont perdus à tout jamais[1].»

Certes, les motifs économiques n'étaient pas de nature à troubler et à faire hésiter l'inflexibilité religieuse ou politique de Philippe II.

Quoique les Morisques fussent préparés depuis longtemps à de semblables mesures, cette attaque directe à leurs mœurs et à leur foi bouleversa la province de Grenade, et, ce qui paraît plus étonnant, l'incurie castillane ne prit aucune mesure pour prévenir un soulèvement certain ; les garnisons ne reçurent point de renforts, aucun ordre ne fut donné. On eût dit que Philippe II remettait toutes choses entre les mains du Dieu pour lequel il s'imaginait combattre, et, qu'estimant avoir fait son devoir de chrétien, il comptait sur l'intervention du Maître céleste.

A peine les hérauts eurent-ils lu le décret royal sur les places publiques de Grenade, que les Morisques décidèrent dans leurs assemblées secrètes de prendre les armes et de commencer la guerre. Sous prétexte de fonder un hôpital et une confrérie de *cristianos nuevos* (nouveaux convertis), ils envoyèrent dans tout le pays

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. I.

des hommes sûrs, chargés de recueillir des aumônes, mais dont le véritable but était de se renseigner sur l'état de la contrée et sur le nombre de combattants qui se lèveraient au signal de l'insurrection. A cet effet, on demanda à chaque homme valide, de vingt-quatre ans à quarante-cinq, un *cuarto*. Les conjurés comptèrent et en trouvèrent ainsi quarante-cinq mille résolus et prêts à marcher.

En même temps que le soulèvement se préparait en Andalousie, les Morisques s'adressaient au Sultan Sélim II et à l'Ochali (Aluch-Aly) pour solliciter leu secours. Malgré la haine des États musulmans contre la Monarchie catholique, on n'obtint que d'emphatiques promesses, des armes, des munitions, de l'argent et deux cents arquebusiers turcs que le Padischah ordonna au gouverneur d'Alger d'envoyer aux révoltés.

Pendant que leurs émissaires imploraient les puissances infidèles, les Morisques se choisirent un souverain, comme si, par cet acte d'indépendance, ils voulaient affirmer leurs revendications de l'ancienne monarchie grenadine. Un converti du Saint-Office, Hernando de Valor, que les musulmans nommaient de son véritable nom Muley-Aben-Humeya, un Omayyade, fut élu par les conjurés, le 27 septembre 1568. Le nouveau roi, qui prétendait descendre de Mohammed, Emyr-al-Moslemin du Maroc et de Cordoue, ou du Prophète lui-même, était âgé de vingt-deux ans, dit Perez de Hyta. « Il avait la barbe rare, le teint

brun, d'un vert foncé ; ses sourcils se rejoignaient, ses yeux étaient noirs et grands ; il était bien fait de toute sa personne[1]. » L'auteur affirme l'avoir vu aux funérailles de Doña Isabelle, femme de Philippe II[2]. Aben-Humeya fut sacré secrètement. On étendit sur le sol quatre drapeaux, en guise de tapis ; le nouvel élu se prosterna et fit ses dévotions, le front tourné vers la Mecque, jurant de mourir pour son peuple et pour la loi du Prophète. Un nègre africain, Aben-Farax, au nom de tous, baisa la terre qu'avaient touchée ses pieds ; les conjurés l'acclamèrent, le portant sur leurs épaules.

Après cet insolent défi à l'autorité de Philippe II, l'insurrection éclata partout à la fois. Tout village qui hésitait à se soulever était brûlé ; beaucoup de Morisques trop timides furent pendus par leurs coreligionnaires. C'est ainsi que la guerre, qui commençait à peine, prit ce caractère d'atrocité désespérée qui ne fit que grandir dans la suite.

Les Morisques égalèrent l'Inquisition. Les églises furent détruites, les reliques dispersées, le crucifix brisé, conspué, profané. Au village de Felix, les Musulmans attachèrent à l'oranger d'une cour le curé Miguel Sanchez, et les femmes lui balafrèrent le

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. I.

2. Il était alors un des *cingt-quatre* (*ceinte y cuatro*) de Grenade. Voyez dans le même historien l'anecdote de la dague et la querelle en la maison du conseil.

visage avec leurs couteaux, lui découpèrent le signe de la croix sur le front. « Ainsi mourut le bon prêtre, dépecé avec des *navajas*, martyr et chevalier de Jésus-Christ[1]. » A Guecija, ils incendièrent un couvent de dominicains, massacrèrent les frères et jetèrent les cadavres sans vêtements dans le réservoir où tombe le marc des olives ; ils y précipitèrent aussi le corps d'une jeune fille revêtue de son costume de fête et ses gants aux mains, « ce qui était grande compassion à voir ». Les moines étaient plongés dans l'huile bouillante ; le curé de Mairena fut rempli de poudre, puis allumé ; un vicaire enterré jusqu'à la taille et criblé de flèches ; un autre, également enterré, mourut de faim. A quelques-uns on coupait les membres, on les abandonnait aux femmes qui les achevaient à coups d'aiguilles. On lapidait, tuait avec des roseaux pointus, écorchait vif, précipitait du haut des rochers, mutilait de cent façons. Les deux fils de l'*alcayde* de la Peza furent martyrisés : l'un décapité, l'autre crucifié. On le frappa, on l'insulta sur le bois où ses mains et ses pieds étaient cloués, et, pour compléter cette hideuse parodie du Golgotha, un musulman lui perça le flanc avant qu'il n'expirât. L'enfant souffrit héroïquement, sans cesser d'exhorter son jeune frère que l'on suppliciait sous ses yeux. « Il périt, heureux de mourir comme notre Rédempteur, quoique sa vie ait été tout

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. II. Il fut soldat de Philippe II pendant trois ans, et prit part à toute cette guerre, comme il nous le dit lui-même.

le contraire de la sienne, » ajoute l'historien de qui nous tenons ces détails[1]. « Ce fut un merveilleux témoignage de notre foi, dit encore Mendoza, et digne d'être comparé au temps des apôtres, que parmi tant de gens qui moururent par la main des infidèles, il ne s'en trouva pas un qui renia, quoique à tous ou à la plus grande partie on eût offert la vie, l'autorité, la richesse, qu'on les eût menacés et que les menaces fussent exécutées. Au contraire, avec une humilité et une patience chrétienne, les mères réconfortaient leurs fils, les petits enfants leurs mères, les prêtres le peuple, et les plus égarés s'offraient au martyre avec la plus ferme constance[2].» Aben-Humeya laissait ces atrocités impunies, quoique, dans la suite, il interdît à ses soldats de tuer les enfants au-dessous de dix ans[3]. Dans leur rage d'extermination, les Morisques enlevaient les habitants chrétiens, les chassaient par troupeaux à Sorbas où on les vendait aux corsaires barbaresques, accourus des repaires méditerranéens. On donnait une femme pour une arquebuse, un enfant pour de la poudre et du plomb. Les juifs en achetèrent un grand nombre, qui vinrent peupler les bagnes et les harems des despotes algériens. La catholique Espagne

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro I.

2. Id., *ibid.*

3. Dans cette longue énumération d'horreurs, le viol ne figure nulle part. Il semble que le fanatisme et la haine des deux races ne laissèrent pas de place à la lubricité. De même durant les exterminations d'Israël et la croisade contre les Albigeois.

se ruait en foule au martyre ; chacun, inflexible dans sa foi d'inquisiteur, tendait la gorge au fer pour gagner le ciel par un chemin sanglant, et criait à la face des bourreaux musulmans, comme le Saint-Genest de Rotrou :

> Déployez vos rigueurs, brûlez, coupez, tranchez,
> Mes maux seront encor moindres que mes péchés.

Les insurgés décidèrent de frapper un grand coup et de surprendre Grenade même, le jour de Noël. Mais, arrêtés par la neige qui ne cessa de tomber dans la Sierra-Nevada, l'entreprise échoua. Les chrétiens s'armèrent tumultuairement ; le marquis de Mondejar descendit de l'Alhambra avec ses hallebardiers et ses arquebusiers pour sauver les Morisques de l'Albaïcin que l'on commençait à massacrer. Deux cents d'entre eux avaient déjà péri avant que l'ordre ne fût rétabli et le carnage arrêté. Après avoir victorieusement repoussé l'attaque nocturne, les troupes royales sortirent de Grenade et poursuivirent les bandes ennemies en retraite vers les montagnes. Parvenus à Los Padules, les *tercios* reculèrent devant le pays tout entier soulevé contre eux.

Les révoltés ne pouvaient être écrasés sans un grand déploiement de forces, solidement retranchés comme ils l'étaient dans les Alpujarras, « montagne âpre, des vallées jusqu'à l'abîme, des sierras jusqu'au ciel, des chemins étroits, des obstacles, des précipices sans

issues[1] » ; région escarpée, formée par les contreforts de la Sierra-Nevada, la plus haute chaîne de la Péninsule ibérique, dominant ainsi qu'une muraille à pic la vallée du Guadalfeo et de l'Adra, et séparée de la mer par la sierra de Lontraviesa qui descend vers la Méditerranée. « La montagne se dresse comme d'un seul jet et présente partout des escarpements difficiles à gravir... des défilés taillés comme au ciseau dans l'épaisseur des rochers[2]. » Des sommets glacés de la Sierra-Nevada qui surgissent dominant ce chaos montagneux, du Mulhacen[3] et du Veleta[4], l'œil n'aperçoit au loin que d'arides *despoblados* calcinés, « le midi de l'Espagne aux solitudes rousses[5] », terre fauve comme l'homme, heurtant l'azur brutal de la mer africaine. Le ciel, implacablement bleu, flamboie sur l'étendue stérile, sur des pentes rocailleuses où montent à mi-côte les oliviers blancs de poussière, où l'aloès d'un vert métallique hérisse ses feuilles rigides, pareilles à des glaives.

Jamais citadelle ne fut mieux choisie et plus difficile à emporter d'assaut que les Alpujarras et ses escarpements couverts de bourgades et de villes arabes

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro I.
2. Élisée Reclus, *Géographie universelle*, t. Ier.
3. Trois mille cinq cent cinquante-quatre mètres.
4. Trois mille quatre cent soixante et onze mètres. C'est sur sa cime que les Mores allumaient des feux destinés à annoncer au loin l'approche des chrétiens.
5. Élisée Reclus, *Géographie universelle*, t. Ier.

aux maisons entassées, aux rues étranglées, ceintes de murailles, fortifiées encore par l'âpreté des lieux, défendues par la rage et le désespoir des vaincus. La montagne semblait conspirer avec ses défenseurs et combattre pour eux.

Le marquis de Mondejar avait écrit à Philippe II, lui rendant compte de ce qui se passait et demandant ses ordres. Le roi songea d'abord à pousser la guerre à outrance, sans laisser un seul Morisque en vie, mais il changea de résolution sur le conseil de ceux qui l'entouraient et qui s'efforçaient d'atténuer l'importance de cette prise d'armes, en laquelle ils prétendaient ne voir qu'un rassemblement de brigands. Enfin, le seul ordre que reçut le marquis fut de chercher à apaiser l'insurrection. L'indécision et la lenteur habituelles de Philippe II forment un étrange contraste avec l'inflexibilité de ses convictions.

Étouffer l'insurrection, avait dit le roi ; voilà comment on s'y prit. Malgré la soumission de quelques bandes ennemies, la lutte continuait et les chrétiens vengeaient leurs martyrs. Au village de Felix, emporté d'assaut, les femmes arabes se précipitèrent en troupes du haut des rochers ; d'autres, n'osant les imiter, s'agenouillaient, faisaient le signe de la croix, criaient aux soldats, en langue castillane : « Je suis chrétienne, *señor !* » On les poussait à l'abîme, férocement, avec la pointe des piques. Les vainqueurs ne pardonnèrent pas, tout fut exterminé, « sans en excepter les chiens et les chats. Certes, elle fut bien vengée

la mort du prêtre Miguel Sanchez, puisque, en moins de deux heures, moururent plus de six mille personnes, tant hommes que femmes et petits enfants de un an jusqu'à dix [1] ». Les Espagnols revinrent le lendemain, jour de la Saint-Sébastien, récoltèrent des colliers, des anneaux, des costumes éclatants, des armes de prix, et s'en retournèrent « épouvantés de voir leur propre cruauté ». A Ohañez, le marquis de Los Velez [2] et ses troupes burent de l'eau et du sang, suivant l'énergique expression d'un historien de cette guerre : on venait de tuer sur les rives d'un ruisseau qui coule à travers le village. C'est là que les Castillans trouvèrent, sur les marches de l'église, vingt têtes de jeunes filles chrétiennes, rangées les unes à la suite des autres, et dont les chevelures ensanglantées inondaient les degrés. Mendoza affirme qu'elles avaient été sacrifiées par les musulmans « afin que Dieu et son prophète Mahomet

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. VIII.

2. Don Luis Fajardo, marquis de Los Velez. Son teint était d'un brun jaune, couleur de citron, les yeux très grands, admirablement fendus, le blanc légèrement injecté. Il portait toute la barbe, noire, longue et peignée. Sa taille était si haute et son poids tel que, quand il montait en selle tout couvert de fer, son cheval se mettait à trembler de peur et urinait sous son cavalier. On ne le vit jamais sortir que superbement drapé dans son manteau, l'épée et la dague à la ceinture. Il excellait dans les tournois, et sa lance était si lourde qu'un varlet la pouvait à peine porter sur son épaule. (Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. IV.)

les aidassent ». A Guecija, les révoltés avaient fait bouillir une vingtaine de moines dans des chaudières d'huile. Près de la Rambla Guazamara, les Espagnols, ne pouvant forcer les Morisques sur un monticule qu'ils défendaient, l'entourèrent d'une ceinture de feu. Ces malheureux jetaient leurs arquebuses dans les flammes pour empêcher les chrétiens de s'en servir après eux, et se précipitaient dans le brasier, cherchant à trouer la muraille ardente. Ceux qui ne périssaient pas consumés ou étouffés par la fumée, rencontraient un rempart de fer, un hérissement de piques. Les vainqueurs tranchèrent quatre-vingts têtes, « les autres avaient brûlé avec les corps[1] ». On les distribua entre les villes de Vera et de Lorca avec toutes les armes de quelque valeur. Le seul survivant de ce massacre, le nègre Aben-Farax, réussit à gagner Alger, où il vengea ses compagnons en assassinant les captifs des bagnes.

Pendant que l'armée guerroyait dans les montagnes, les galères royales longeaient la côte, pillant les villes du littoral et traquant la population. On entassait les prisonniers sur les vaisseaux, et de véritables marchés d'esclaves se tenaient à Almeria, à Carthagène, à Majorque, à Naples, encore sous la griffe de l'Espagne, où des chrétiens vendaient un peuple à l'encan. « C'était grande compassion d'ouïr les hurlements de ceux qu'on arrachait à leur pays, et qui ne pouvaient

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. x.

détourner leurs yeux des hautes sierras d'Inox. Leurs clameurs et celles de leurs enfants étaient telles qu'on ne pouvait entendre le sifflet du comite [1]. » Combien de ces musulmans-forçats tinrent l'aviron, sous le fouet du garde-chiourme, ramant dans les galères du brillant Don Juan d'Autriche, au jour de Lépante qui mutila Cervantes ! En lisant de pareilles choses, on se demande ce que les catholiques espagnols pouvaient bien reprocher aux forbans barbaresques. N'avait-on pas vu, quelques années avant, l'héroïque La Valette, assiégé dans Malte, répondre aux atrocités des Turcs en chargeant ses canons avec des têtes d'infidèles, pour leur donner une « leçon d'humanité », dit Balbi ?

Philippe II se décida enfin, voyant renaître de ses ruines et se propager cette interminable guerre de sièges et d'embuscades, à confier le gouvernement de la province de Grenade et la direction des opérations à son frère naturel, le chevaleresque Don Juan d'Autriche. Le bâtard de Charles-Quint et de Barbe Blumberg, accompagné de son inséparable Luis Quijada, vint prendre le commandement. L'Apollon romantique [2] fut partout reçu avec allégresse, et la flatterie

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. x.

2. « Il avoit bonne et belle façon parmy les soldats. Il avoit bien aussy bonne et belle grace parmy les dames, desquelles il estoit fort doucement regardé et bien venu. » (Branthôme, *Don Juan d'Austrie.*) — « Il estoit fort beau... et de bonne grace, gentil en toutes ses actions, et courtois, affable...

lui donna le titre d'Altesse, malgré la défense jalouse du roi son frère. Le futur vainqueur de Lépante était chargé par Philippe II de transporter en masse les Morisques de Grenade, et de les répartir dans les villes de la Castille et de l'Andalousie supérieure; en un mot de dépeupler les pays révoltés et d'en remplacer la population musulmane par des *cristianos viejos* venus de Galice et des Asturies. Il espérait ainsi, en dispersant les infidèles, les amener plus facilement à la foi catholique et consommer l'unité religieuse [1].

C'est par ceux de Grenade que commença Don Juan. Ils quittèrent la ville, en longues files, les mains attachées, le cou lié par une corde comme on faisait des forçats, entre deux rangs d'arquebusiers, les mèches

Mesmes aucuns vieux capitaines et soldats qui restoient encor en vie de l'empereur son père s'escriarent tous amprès : *Es verdadero hijo del emperador.* » (*Ibid.*)

1. Les procédés de répression employés par Philippe II n'étaient qu'une contrefaçon des mesures prises contre les chrétiens par l'Almoravide Aly, au XII[e] siècle. A la suite de l'expédition d'Alphonse le Batailleur en Andalousie, les Muzarabes des provinces méridionales furent déportés en masse sur les côtes du Maroc et dans les villes du désert, où ils succombèrent presque tous. (Voir Antonio Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes*, III parte, cap. XXIX.) Leur sort rappelle singulièrement celui des Morisques andalous, persécutés à leur tour. La sagesse de Shakespeare n'a-t-elle pas proclamé par la bouche de Macbeth :

Bloody instructions, which, being taught, return
To plague th'incentor ?

allumées, et sous la conduite de ceux qui devaient les répartir dans les terres et les villages qui leur étaient assignés. Un grand nombre d'entre eux succombèrent en chemin, tués par la fatigue des marches, par les privations, par la faim ou par les mains mêmes de ceux qui les gardaient. D'autres encore furent vendus comme esclaves. Il en sortit ainsi trois mille cinq cents, sans compter les femmes. Tous ceux qui, prévoyant cette mesure, purent s'échapper, allèrent grossir les bandes insurgées [1]. On ne cessa de procéder de la sorte tant que dura la guerre, et les routes du Midi se couvrirent de troupeaux humains que l'on chassait vers le Nord.

Pendant que l'on exterminait son peuple, le *reyecillo*, le roitelet, ainsi le nommaient les Espagnols, Aben-Humeya, à la tête de sept mille hommes, mettait le siège devant Adra. Repoussé de ses murailles, il marcha sur Berja, pensant ouvrir la brèche avec deux mauvaises pièces de canon que possédaient les Morisques. Les révoltés durent également renoncer à emporter la place, et se dirigèrent sur les terres du marquis de Los Velez, Don Luis Fajardo. Ils brûlèrent les jardins et détruisirent les habitations.

La tyrannie du despote musulman grandissait avec la décadence de sa fortune. Les défaites incessantes en faisaient une bête fauve. Invisible dans son harem, il ne sortait de son repaire que pour piller, et revenait, tout

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro II.

sanglant, retrouver ses innombrables concubines. Une de ses galanteries sommaires et brutales précipita sa chute. Un chef musulman, Aben-Alguacil, eut l'imprudence de vanter devant lui la beauté d'une veuve moresque[1], sa parente, avec laquelle il vivait ; « femme belle et de grande race, mais parée avec plus d'élégance que d'honnêteté ; habile à toucher du luth, à chanter, à danser à leur manière et à la nôtre, qui se plaisait à saisir les volontés et à les conserver[2]. » Les hyperboles orientales de son époux ou de son amant allumèrent la luxure d'Aben-Humeya, qui chercha d'abord à éloigner son rival sous différents prétextes. Enfin, ne pouvant résister plus longtemps à l'emportement de son désir, il fit conduire la Moresque en sa maison, et usa d'elle comme de sa maîtresse : « *Usó de ella por amiga*[3]. » La femme, indignée d'être traitée en esclave du harem et non pas en épouse légitime, comme elle croyait l'avoir mérité par ses coquetteries savantes et sa résistance feinte, informa Aben-Alguacil du déshonneur qu'elle avait elle-même recherché, et l'amant trahi conspira avec Aben-Abou, un des parents du roi qui convoitait sa place et ses richesses. Tous deux soulevèrent les arquebusiers turcs envoyés par l'Ochali d'Alger. Les conjurés marchèrent de nuit sur Andarax,

1. Perez de Hyta la nomme Zahara, et la fait danser et chanter en présence d'Aben-Humeya lui-même. (*Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. XVI.)

2. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro III.

3. Id., *ibid.*

forcèrent les portes de la demeure royale, et surprirent Aben-Humeya, étendu sur son lit avec deux de ses femmes. Aussitôt, les soldats ottomans lui lièrent les mains à l'aide d'un *almaizar ;* on l'injuria, on lui reprocha ses crimes et ses lubricités. Pour en finir, on l'étrangla en lui nouant une corde autour de la gorge, dont deux hommes tiraient à la fois les extrémités. Tout ce que l'on trouva fut pillé ; le harem et les trésors partagés entre les assassins (1569) [1].

Devant le cadavre de son prédécesseur, les Prétoriens du Bas-Empire grenadin proclamèrent Abdallah-Aben-Abou, un des meurtriers, et lui remirent le pouvoir pour trois mois, jusqu'à sa confirmation par le dey d'Alger. Couvert d'étoffes de pourpre, tenant un étendard d'une main, un glaive de l'autre, il se montra au peuple qui l'acclama frénétiquement, ainsi qu'il avait fait jadis pour celui qu'on venait d'étrangler.

Le nouveau souverain chercha à mettre un peu d'ordre dans l'armée insurrectionnelle, désorganisée par les défaites. Il institua un conseil de six personnes, outre les capitaines turcs auxquels il devait la couronne ; il nomma des *alcaydes* et des gouverneurs pour chaque ville et chaque district révolté, envoya à Alger une ambassade chargée de solliciter

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro III. — Si l'on en croit les historiens espagnols, Aben-Humeya aurait affirmé à ses meurtriers qu'il mourait dans la foi catholique. Rien n'est plus invraisemblable que cette déclaration *in extremis*.

des armes et de nouveaux renforts. Aben-Abou réunit et équipa jusqu'à huit mille arquebusiers ; les mercenaires turcs touchaient huit ducats par mois, les Morisques étaient nourris aux frais du roi.

Pendant que se réorganisaient les bandes grenadines, l'armée de Philippe II n'offrait qu'un ramas d'hommes sans discipline, sans vivres, sans munitions, une cohue désordonnée qui pillait pour se payer elle-même de sa solde arriérée, et combattait au hasard, pieds nus, en haillons, refusant de marcher sous des chefs éternellement divisés entre eux. Mendoza [1] jette un mélancolique regard sur l'éblouissant passé de la Monarchie catholique aux jours de sa gloire, et se prend à regretter ces magnifiques armées qui vainquirent à Pavie, à Mühlberg, à Saint-Quentin, à Gravelines.

On avait alors abondance d'argent, de vivres, d'artillerie, de munitions ; l'Amérique envoyait ses galions gorgés d'or, sanglante sueur des Indiens pressurés. Aujourd'hui, la guerre se faisait au hasard. Des aventuriers sans chefs couraient le pays et revenaient déposer leur butin en sûreté. On ne mettait plus les prises en commun ; ce que chacun avait volé devenait sa propriété. L'ennemi, embusqué dans les défilés, massacrait des hommes encombrés de dépouilles que la mort pouvait à peine arracher de leurs mains d'agonisants. « Ils succombaient par les maladies, ils mou-

1 *Guerra de Granada*, libro III.

raient, ils tombaient en fuyant[1]. » Pour augmenter encore cet écroulement général, les fonctionnaires, les préposés aux vivres, les chefs d'armée volaient, dilapidaient ; la caisse de l'État devenait leur caisse de jeu. Le roi ne payait plus. L'héroïsme et la foi restaient seuls debout, derniers et vivaces débris de l'Espagne de Charles-Quint. Du gâchis, un monceau d'or dans un lac de sang. Il n'en fut jamais autrement durant la guerre des Pays-Bas, où le duc d'Albe et Alexandre Farnèse gagnaient des batailles avec une poignée de héros en guenilles.

Don Juan d'Autriche, secondé par les meilleurs capitaines du temps, et traînant après lui une formidable artillerie, s'enfonça dans les profondeurs des Alpujarras, poussa tête basse aux entrailles de l'insurrection, et vint mettre le siège devant Galera, une des plus importantes places fortes des Morisques. « Son enceinte n'est pas considérable, dit Perez de Hyta, quoique ses rues étroites, ses maisons petites et assez bien construites possèdent plus d'habitants qu'il ne le semble à première vue. Sa forme est celle d'une galère (*galera*, en castillan) d'où l'on présume que lui vient son nom. Elle est construite sur le roc, taillé à pic, excepté d'un seul côté[2]. » Dans ses murailles s'étaient enfermés trois mille hommes déterminés, quatre cents montagnards des Alpujarras, des Barbaresques et quel-

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro III.
2. *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. xx.

ques Turcs. La garnison possédait deux cents arquebuses et deux fauconneaux pour toute artillerie. Les batteries chrétiennes, transportées à travers la montagne, ouvrirent la brèche ; deux mines firent voler en éclats de larges pans de murs, et les *tercios* castillans commencèrent à gravir l'escarpement, en masses compactes, piques en avant, au cri de *Santiago!* le vieux cri des guerres du moyen âge. On lutta corps à corps dans la ville. « Les Mores combattaient avec tant d'opiniâtreté qu'il fallut emporter rue après rue, maison après maison, terrasse après terrasse. Si grand fut le carnage, qu'on marchait sur les cadavres. Jamais ils ne firent signe de vouloir se rendre, et moururent comme des bêtes, par les coups d'épée et les arquebusades... Enfin, tout fut pris avec l'aide de Dieu [1]. » Deux mille huit cents infidèles périrent, huit cents femmes et enfants; de plus quelques chrétiens confondus dans le nombre. Un père tua ses filles et son épouse de ses propres mains, et précipita leurs corps dans un puits. « Il me semble, dit l'auteur déjà cité, que le carnage dépassa ce qu'autorisait la justice et ce qui est le propre de la miséricorde espagnole [2]. » Don Juan avait agi d'après les instructions de Philippe II. « Cependant, Son Al-

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. XXI. Calderon s'est inspiré d'un épisode romanesque de ce siège, les amours du more Tuzani et de sa maîtresse Maleha, dans son drame intitulé : *Amar despues de la muerte.*

2. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte cap. XXI.

tesse, considérant que le rigoureux accomplissement d'un tel ordre aurait quelque chose d'atroce, » commanda que l'on épargnât les enfants au-dessous de cinq ans [1]. Bien des cadavres chrétiens tombèrent aussi, confondus avec ceux des musulmans, sur les pentes de la montagne. Galera et les monceaux de morts qui obstruaient ses rues, furent brûlés pour éviter la corruption qu'exhalait au soleil ce hideux charnier.

Le vainqueur continua son œuvre, livrant chaque jour aux insurgés de nouveaux combats, dans l'un desquels tomba, frappé d'une arquebusade, son ancien *ayo*, le vieux Luis Quijada. Sous le duc d'Arcos, les Espagnols pénétrèrent dans la Sierra-Bermeja et jusqu'au défilé où succomba jadis Don Alonso de Aguilar, au temps du roi Ferdinand V. Après tant d'années, le sol était encore jonché d'ossements et de débris d'armures. Les soldats s'agenouillèrent, implorant le ciel pour l'âme des chrétiens qui périrent sur ce champ funèbre, « ignorant s'ils priaient pour des parents ou pour des étrangers [2] ». Le duc soumit Ronda, et dispersa victorieusement l'ennemi, pendant que Don Juan d'Autriche emportait Tijola, avec l'aide de Lope de Figueroa et du *tercio* de Naples. On mit le feu aux maisons et l'on alluma des brasiers dans les rues pour que les chrétiens pussent reconnaître les Mores à la

1. Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. XXI.

2. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro IV.

lueur de cet incendie ; malgré cela, presque toute la population musulmane réussit à s'échapper à la faveur des ténèbres et à gagner les hauts sommets de la sierra.

La situation des vaincus devenait chaque jour plus horrible. Le malheureux Aben-Abou avait partout vu tomber ses soldats, prendre ses forteresses, massacrer et déporter son peuple. Les chefs étaient morts dans les batailles ou avaient été tenaillés; beaucoup s'étaient rendus. Aucun secours n'arrivait d'Alger ou du Maroc : l'Islam laissait écraser ses défenseurs. Une foule affamée vaguait à travers la montagne et campait dans la neige, traînant avec elle ce qu'elle avait pu ravir à ses maisons en flammes. Enragés par les défaites, exaspérés par la misère, les Morisques accusaient leur roi. On l'attira dans un guet-apens. Comme Aben-Abou pénétrait dans un souterrain où s'entassait dans l'ombre une foule éperdue : « Regarde, s'écria Gonzalo el Jeniz, regarde ces cavernes remplies de malheureux, de malades, de veuves, d'orphelins. Si tous ne se livrent à la merci du roi, tous seront morts et détruits. Ainsi faisant, ils s'affranchiront d'une semblable misère. » Quand Aben-Abou entendit ces paroles, il poussa un cri, « comme si l'on arrachait son âme de sa chair ». Comprenant qu'il allait mourir, il se précipite vers l'ouverture du souterrain. Un Morisque le saisit par derrière, lui tenant les deux bras. Le roi s'affaisse, étourdi, frappé furieusement avec la crosse des arquebuses. El Jeniz lui broie la tête à coups de pierre et l'achève. On éventre le cadavre, les viscères en sont

arrachés, il est bourré de paille. C'est ainsi qu'il fit son entrée dans Grenade, sur un mulet. La tête sécha au-dessus de la Puerta del Rastro, dans une cage de bois surmontée d'une inscription portant la peine capitale contre celui qui l'enlèverait jamais. Le tronc mutilé fut jeté à la populace, qui traîna par les rues et finit par brûler ces restes dégoûtants [1] (1570).

Avec la chute d'Abdallah-Aben-Abou, l'insurrection était écrasée définitivement, et l'on put exécuter dans toute sa rigueur l'ordre de Philippe II [2]. Ce qui restait des Morisques fut transporté dans le nord de la Péninsule, dans la Manche et dans les Castilles, en attendant l'expulsion finale aux jours de Philippe III. « S'ils avaient su qu'après tant de souffrances ils dussent être arrachés à leur patrie, ils eussent supporté mille morts avant de rendre leurs armes et de faire la paix... Que de larmes répandues dans tout l'État de Grenade, au temps où les Morisques abandonnèrent leurs terres ! Avec quelle douleur les femmes pleuraient, contem-

1. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro IV. D'après Perez de Hyta, *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. XXV, Aben-Abou aurait été pris vivant, et, comme on le conduisait à Grenade, il se serait laissé tomber de sa mule au fond d'un précipice pour échapper au supplice horrible que lui réservait la justice de Philippe II.

2. « A ce coup il (Don Juan) fist une chose très belle pour la religion d'Espaigne, car il chassa tous les Mores de Grenade ; de sorte qu'ilz n'ont plus infecté l'Espaigne despuis, et ne se ressantent plus du marranne, comm' ilz faisoient... » (Branthôme, *Don Juan d'Austrie.*)

plant leurs maisons, embrassant les murailles et les baisant mille fois, se souvenant de leur gloire passée, de leur exil présent, de leurs souffrances à venir[1] ! » — « La terre resta dépeuplée et déserte [2]. »

Les colons accoururent de toutes les parties de l'Espagne pour occuper ce sol dévasté par la guerre et l'émigration. Les biens des musulmans furent répartis entre les *cristianos viejos*, en échange d'un tribut que les nouveaux possesseurs devaient payer chaque année. Les derniers Morisques qui résistaient encore, sourds à toute offre de capitulation, succombèrent dans les neiges de la sierra ou réussirent à passer en Afrique. Tout se tut. Qu'importaient à Philippe II la perte de ses richesses, la diminution de son peuple ? L'Inquisition triomphait : l'Espagne était chrétienne. Elle avait vengé Xerez et le Goth Roderik.

1. Perez de Hyta. *Guerras civiles de Granada*, II parte, cap. xxv.

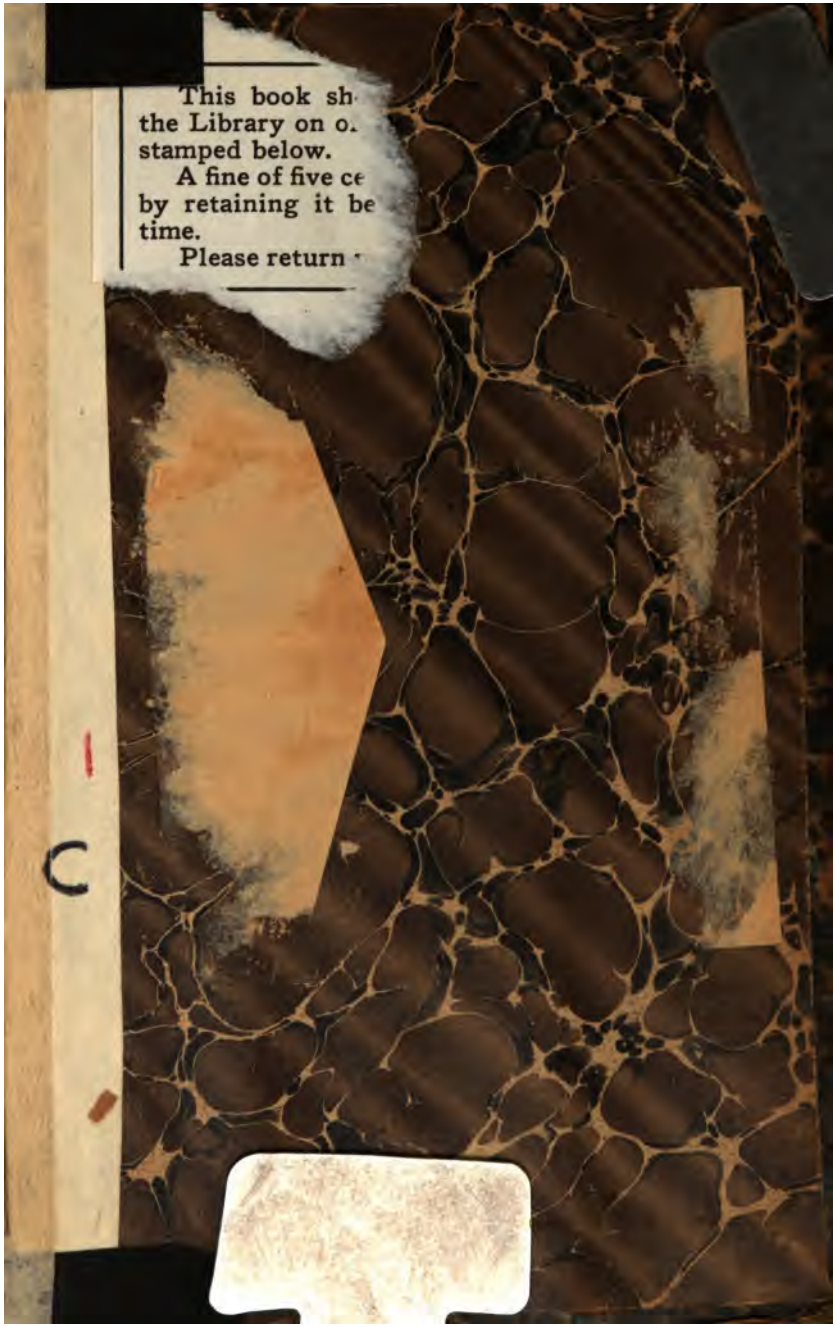
2. Mendoza, *Guerra de Granada*, libro IV.—Voici comment Antonio Perez jugeait la situation, en 1598, dans son *Discurso al Rey nuestro Señor*, etc., adressé à Philippe III : « Pour le moment, ils (les Morisques) vivent en apparence fort paisiblement ; mais ce sont des mécontents qui n'aspirent qu'à rentrer dans la secte ennemie, et qui ne négligeront pour y arriver aucune occasion. Soumis tant que la paix régnera, ils se révolteront et se rendront redoutables si la guerre éclate au dedans ou la révolte à l'étranger. » (Traduction J.-M. Guardia.) — Rien n'avait donc changé ; les choses étaient encore sous Philippe III dans le même état qu'au temps de Charles-Quint.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les Muzarabes	1
Un saint du XI[e] siècle : Domingo de Silos	39
Les femmes du Romancero	85
La conquête de Majorque	147
La légende Troyenne	221
La chevauchée du maître d'Alcántara	269
Garci Ferrans et le Juif Baena	287
Morisques et Chrétiens	311

Chalon-s-Saône, imp. L. Marceau. — 17203


This book sh
the Library on o.
stamped below.
A fine of five ce
by retaining it be
time.
Please return

WIDENER LIBRARY
HX XY6S M